

40 PAGES



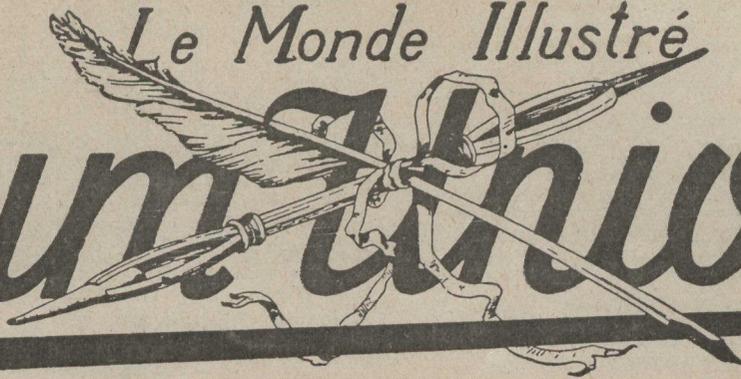
de bonne lecture EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in-octavo DE 15c. 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album Universel



HENRI SIENKIEWICZ,

Auteur de "Quo Vadis," et défenseur de la liberté polonaise, dans son cabinet de travail

NOS PRINCIPAUX ANNONCEURS

AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.
Tél. Bell Main 4400. Tél. Bell Est 2982.

ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

BEAUVAIS FRERES 316 rue St Laurent.
L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914. 6 rue St Laurent.

ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO., 160 rue Craig Ouest.

BUANDERIE ET TEINTURERIE

A. F. DECHAUX, 62 rue Ste Catherine Est.

CHAUSSURES

RONAYNE BROS, 485 rue Notre-Dame Ouest.

COIFFEURS

PALMER & SON
105 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 391.

CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES, 926 rue St Denis.

ENCADREURS

MORENCY FRERES, 346 Ste Catherine Est.

FOURRURES

O. NORMANDIN
350 rue St Laurent et 220 rue St Jacques.

HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS
212 rue St Laurent.

MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI
10 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE
Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064.

MALE ATTIRE, 475 rue Ste Catherine Est.

DOMINION COOPERATIVE
Chambre 6 et 7, 11 rue St Sacrement.

MERCERIES

M. BEAUPRE, 282 rue Ste Catherine Est.

MEUBLES

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR, 395 Ontario Est. Tél. Est 3389.

NOUVEAUTES

JETTE & LEMIEUX, 432 Boul. St Laurent.

PHARMACIENS

H. ARCHAMBAULT, 78 rue Notre-Dame Est.
A. J. LAURENCE, coin St Denis et Ontario.

L. A. BERNARD, 92 rue Ste Catherine Est.

JOHN T. LYONS Ltée, 8 rue Bleury.

LABORATOIRE S. LACHANCE, Limitée
87 rue St Christophe.

PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche.

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

NORDHEIMER PIANO CO.
589 rue Ste Catherine Ouest.

PLOMBIERS

N. DULUDE
No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.
Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant.

PIERRE LECLERC

1392 Boulevard St Laurent. Tél. Est 1361.

POELES ET FOURNAISES

LA FONDERIE CANADIENNE
496 rue Ste Catherine Est.

LUJGER GRAVEL, 22 Place Jacques-Cartier.

POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE, rue St Paul.

A SABOURIN & CIE, 18 Pl. Jacques-Cartier.

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET
REMEDES BREVETES, ETC.

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Bi-
quina — Corsine — Savon "Baby's Own" —
Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — To-
nique du Père Koenig — Antikor Laurence —
Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham —
Remèdes de Mme Gaspard Dion — Samaria —
Remède du Père Mathieu — Poudres Ori-
entales — Mousse de Mer — Baume Rhumal —
Vibrateur santé Snyder — Trésor des mères et
des nourrices.

SALONS ARTISTIQUES, 88, RUE SAINT-DENIS

CONCERT

DONNÉ PAR

Mademoiselle Marielle Bertrand

AVEC LE CONCOURS DE

PIANISTE

M. JOSEPH SAUCIER, Baryton; Mlle YVONNE PEPIN, Mezzo-Soprano; Mme
JOSEPH SAUCIER, Pianiste

Le Jeudi, 17 janvier 1907,

à 8 hrs p. m.

PROGRAMME

- Sonata quasi una Fantasia (Adagio sostenato, Allegretto, Presto agitato) BEETHOVEN
Mlle MARIELLE BERTRAND
- "Griselidis". Il partit au printemps. J. MASSENET
Mlle YVONNE PEPIN
- (a) Sérénade. SCHUBERT-LISZT
(b) Romance sans paroles (Presto con fuoco). MENDELSSOHN
Mlle MARIELLE BERTRAND
- Stances — "Lakmé, ton doux regard se voile". LEO-DELIBES
M. J. SAUCIER
- (a) Nocturne, op. 15. F. CHOPIN
(b) Ballade, op. 23. F. CHOPIN
Mlle MARIELLE BERTRAND
- (a) Comme l'eau. GASTON POULIN
(b) L'heure exquise. REYNALDO HAHN
Mlle YVONNE PEPIN
- (a) Warum. R. SCHUMANN
(b) Traumes Wirren. R. SCHUMANN
Mlle MARIELLE BERTRAND
- (a) L'angelus — Mélodie. R. OCTAVE PELLETIER
(b) Ariette — Mélodie. PAUL VIDAL
M. J. SAUCIER
- Polonaise, No 2. FRZ. LISZT
Mlle MARIELLE BERTRAND
- Accompagnatrice. Madame J. SAUCIER

Dans son prochain numéro l'Album Universel donnera un compte rendu de cette belle soirée musicale.

Récentes
Modes Parisiennes
Représentées
DANS LE
Célèbre Corset



Considérant les nombreuses qualités que le Corset D. & A. possède, il doit donc être substitué non seulement aux anciens modèles qui refoulaient les organes abdominaux, non seulement au corset abdominal qui déformait la taille, mais encore au corset droit lui-même, celui actuellement en usage, qui a le grave inconvénient d'écraser ces organes et d'enlever à la taille engagée toute souplesse et toute grâce.



Depuis plusieurs années, rien ne contribue plus au confort et au bien-être de la femme, que le renommé corset D. & A.

Il donne une courbe gracieuse à la silhouette, la taille paraît plus mince, et leur prix modique les met à la portée de toutes les bourses.



Prix: \$1. à \$6.

Calmez ces douleurs



Une seule application de
NERVOL
sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montreal

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir



vos poêle et vos ustensiles de cuisine
AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**



Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited,
MONTREAL.



FEMMES et JEUNES FILLES

DÉSIREUSES DE PLAIRE

Veillez au développement de votre Buste. C'est le secret de la beauté des Sultanes, réalisé par les fameuses

PILULES PERSANES

de Tewfik Haziz Téhéran (Perse)
Elles agissent pendant votre sommeil. Pas de Massage.

\$1.00 la boîte. 6 boîtes pour \$5.00

Société des Produits Persans
Boite Postale 1031 MONTREAL, Canada
Mentionnez ce journal en nous écrivant

Le Patinage sur glace est en grande vogue



Avez-vous une bonne paire de

Patins?

Si non, venez nous voir

Nous avons l'assortiment le plus complet à Montréal de

Patins, Batons pour Hockey, Pucks, Etc. Toutes les qualités pour toutes les bourses.

Beauvais Frères
316 RUE ST LAURENT

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.
Au numéro: 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

Tél. EST 4415

51, rue Sainte-Catherine Ouest

Coin St-Urbain

Bureaux de la Rédaction: les mercredis et Jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

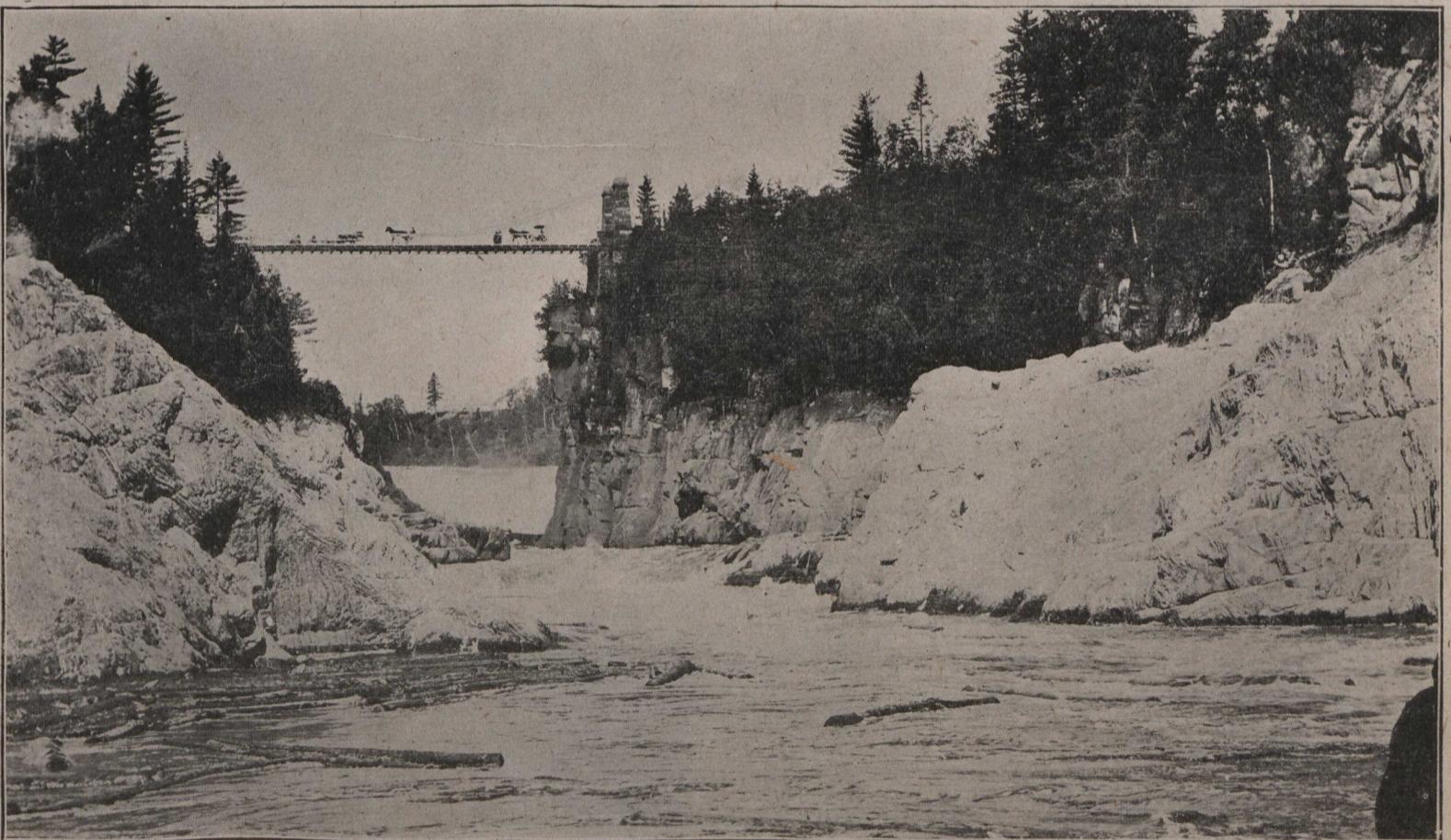
AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE CANADA PITTORESQUE



L'hôtel Algonquin, St-Andrews, N.-B. — Ligne du C. P. R.



Les grandes chutes, à St-Jean, N.-B. — Ligne du C. P. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



Le général **FRENCH**, de l'armée anglaise, qui étudie avec l'état major français un plan d'action militaire, commun à la France et à l'Angleterre.



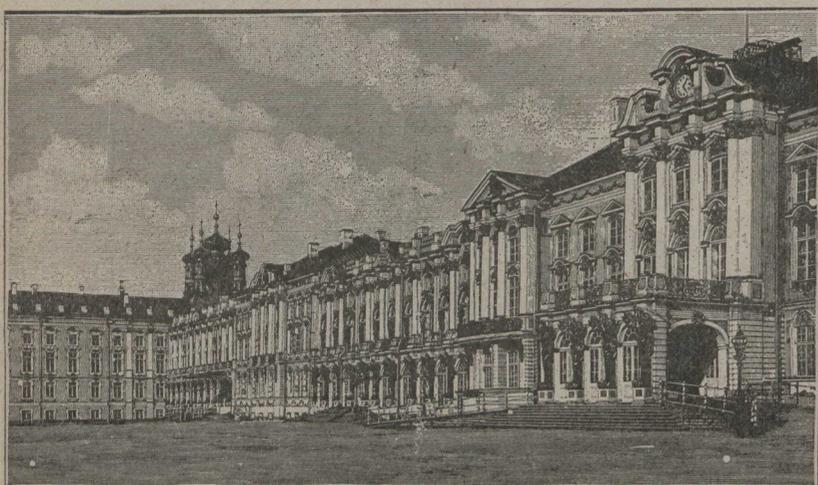
M. PIERRE BAUDIN, ancien ministre des Travaux Publics de la République française, auteur de l'"Alerte", nouvel ouvrage qui en ce moment fait sensation.



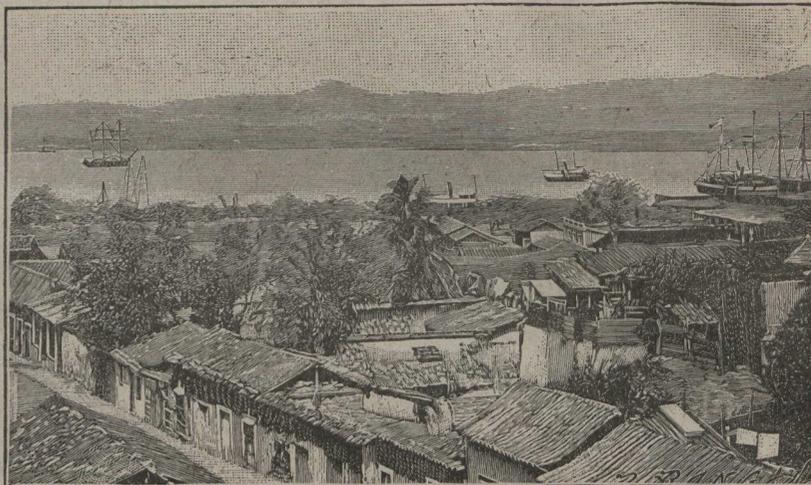
M. PAUL DESCHANEL, ancien président de la Chambre des députés, membre de l'Académie française, vient de répondre au discours de réception de M. Ribot.



M. VIVIANI, le nouveau ministre français du Travail et du Commerce, qui occupera l'ancien archevêché de Paris.



Tsarkoe-Selo, palais qu'habitera définitivement Nicolas II de Russie, et qu'il va faire embellir en y dépensant \$1,500,000.



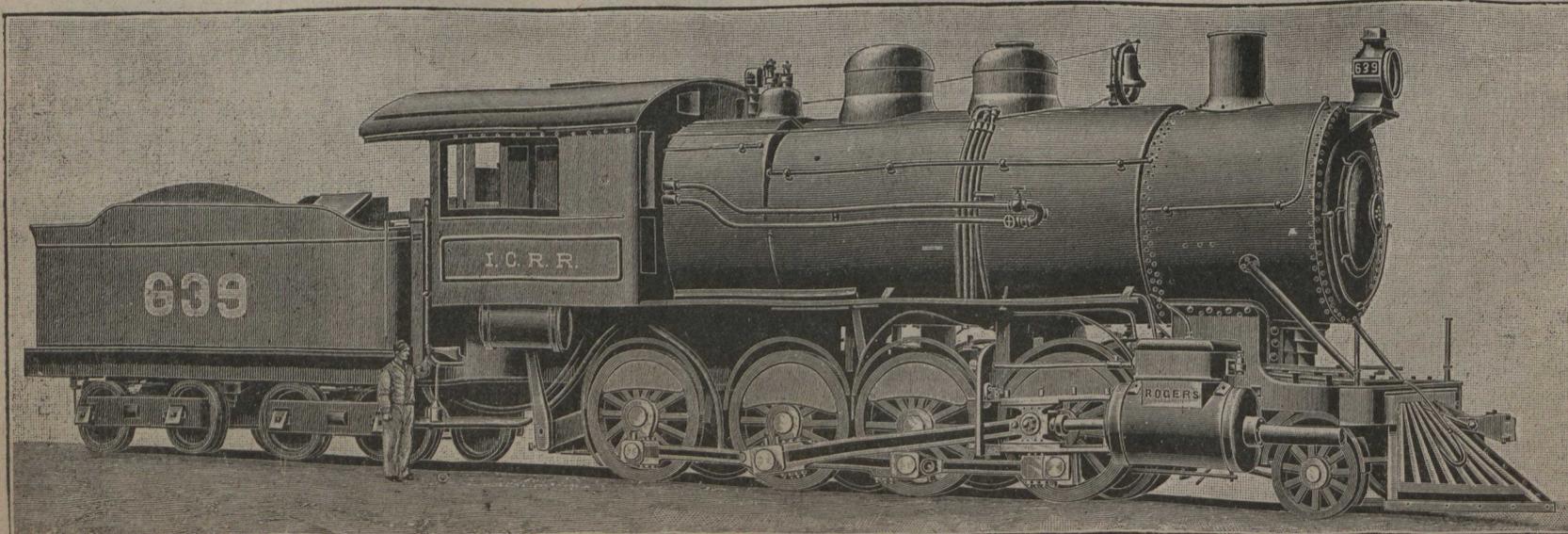
La ville de Santiago de Cuba, dont la salubrité est devenue excellente depuis que les Américains s'intéressent à la plus grande des Antilles.



Entrée du parc gigantesque de Tsarkoe-Selo, où, désormais, se promènera journellement l'autocrate de toutes les Russies.



Façon dont se promènent les missionnaires en Chine. Un Coolie pousse le curieux véhicule que l'on voit et qui, là-bas, tient lieu de voiture de place.



La plus grosse, la plus moderne et la plus rapide des locomotives américaines, propriété de la ligne Illinois Central.

Sommaire du No 1186 du 19 janvier 1907

Hors-texte: Le Canada pittoresque; Nos gravures d'actualité — Illusions, par L. d'Ornano — Échos de partout, par Paul d'Es-morin — Nouvelle inédite: Le mur, par le professeur Jean Flahault, de l'Université Laval—Inédit: L'homme de désir, le juste et le saint, par Mme Anna Robinson — Inédit: La cité des morts, par Henri Roulaud — Inédit: La séparation en France, et la parole d'un grand archevêque américain, par l'abbé Serpaggi — Pour nos lectrices — Les cuirs d'art — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — A travers le Canada — Une chasse au lion — Monologue: Un rhume de cerveau, par André Leneka et E. Matrat — La cuisine de Madame, recettes à la Canadienne — Poésie inédite: Le Saltimbanque, par Gaston Leury — Un art nouveau au Canada, par Jean Portal — Poésies, variétés, etc.

Feuilletons:

Le Chien d'Or — Robinson Crusôé.

Musique:

Valse, par R. Schumann — Menuet, par J. Haydn — Valses nobles, par F. Schubert — "Music in the air", marche, pour mandoline.

FETES RELIGIEUSES

Samedi 19, S. Canut, roi martyr.
Dimanche 20, II Epiphanie. Le S. Nom de Jésus.
Lundi 21, Ste Agnès, vierge et martyre.
Mardi 22, S. Vincent, martyr.
Mercredi 23, S. Raymond de Pennafort, conf.
Jeudi 24, S. Timothée, évêque, martyr.
Vendredi 25, Conversion de S. Paul.

Premier quartier de la lune, le 21, à 3 hrs 48 minutes du matin.

CHRONIQUE

ILLUSIONS

Saisir un geste d'actualité, lui faire suggérer d'utiles réflexions, en tirer une moralité, tel est, je crois, le beau côté du journalisme, celui qui le relève aux yeux du public.

C'est donc pour rester dans cette note, bien dans l'esprit d'une revue qui s'adresse aux familles, que je vous entretiendrai aujourd'hui d'un petit fait survenu récemment aux bureaux de l'Album.

Ce que j'en fais, du reste, m'est dicté par une série d'observations, d'où il ressort que certaines gens, fort bien intentionnés, soit dit par parenthèse, mériteraient qu'on les rappelât au sentiment de la réalité.

Mais, j'arrive au fait, déguisant comme il convient mon personnage, afin de ne le point blesser, si, par hasard, ces lignes lui tombaient es mains.

Donc, un Monsieur se présente, de carrure absolument rurale, tête de Gaulois aux fortes

moustaches blond d'or, touchant plutôt à l'âge mûr. Avec des précautions infinies, le visiteur dépose une serviette replète sur un coin du bureau, s'assied, prend haleine, et, y va de sa communication.

De prime abord, ce dont on ne se douterait point à le voir, il se donne le titre d'artiste; dit que le goût de l'art pictural l'a empoigné sur le tard. Il a étudié le droit nombre d'années, n'a pu décrocher la toge, bref, s'est livré au dessin pour lequel il se sent un penchant irrésistible.

Cet amour du beau ne l'a pas empêché cependant de tâter de l'hyménée, et il a une nombreuse famille.

Après avoir débité ce petit boniment préparatoire, en des termes qui ne laissent aucun doute sur le changement de vocation de l'élève-étudiant, l'ami des arts me montre un spécimen de son travail.

Oh! désillusion, oh! malheur pour lui, me dis-je! Cet homme serait-il atteint de cécité?... Sous les yeux j'ai le fac-similé d'un dessin à la plume: tête biblique, hachée menu avec une patience de bénédictin ou d'oriental. Mais, mais de dessin en cela pas une ombre... soit dit au sens rigoureusement esthétique du mot.

L'oreille est trop petite, le nez trop long, trop émâcié, le front plat comme un fond d'assiette, le tout grotesque, malgré les hâchures propres de la plume.

Et l'artiste me regarde, l'oeil brillant, satisfait, attendant un compliment, croyant que je vais jubiler de pouvoir vous offrir, chers lecteurs, la reproduction en photo-gravure de son chef-d'oeuvre.

Car il le sent, c'est un chef-d'oeuvre qu'il a fait, on le lui a dit en haut lieu.

L'histoire de ce dessin continue, attristante au possible pour qui est un peu habitué à juger des choses du beau, pour qui a visité les principales galeries de peinture du monde, pour qui a fouillé patiemment les eaux-fortes de Claude Lorrain, de Rembrandt, de Flameng, de Jacquemard, etc., etc.

Ce dessin, ajoute l'artiste, a déjà été reproduit photographiquement à des milliers d'exemplaires. Il les vend quarante ou cinquante cents, histoire d'amasser un pécule qui lui permette d'aller étudier auprès des maîtres européens de la palette et du crayon.

Hélas! le sujet, quoique le plus beau qu'on puisse choisir, ne fait pas vivre son homme, et, celui-ci, aussi peu d'affaires que disciple d'Appelle ou de Thémis, vivotte, berce les siens d'espérances, moins confortables qu'une plus pratique réalité.

Assurément, ce pauvre dévoyé ne fera pas fortune, car ce n'est pas à lui que s'applique le phrase: "La richesse a coutume de favoriser l'immoralité, qui, trop souvent, prend les arts pour complices."

Notre avocat manqué court après la fortune, il voudrait que l'art la lui fasse atteindre, il est moral, mais... l'art ne saurait être son complice.

Et, j'éconduis tranquillement mon homme, triste de penser qu'il gaspille vainement une

énergie qui eût dû rester aux champs; triste de penser qu'il y a des centaines d'individus des deux sexes, qui s'illusionnent comme lui sur leur valeur d'esthètes en herbe.

Car, il n'y a pas à dire, pour quelques Canadiens qui réussissent honorablement dans le domaine des arts, à force de travail et parce que naturellement bien doués, inouï est le nombre des pianoteux, des pianoteuses, des manipulateurs de fusain ou de couleurs, des gâcheurs de plâtre et des vocalisateurs qui courent après la gloire, tandis qu'elle n'en veut rien savoir.

Combien ne sont-ils pas, en effet, ceux qui sont dans le cas de notre "artiste" père de famille, se saignant à blanc pour une chimère? Cela tient, je crois, à un défaut d'éducation première, à un aveuglement cultivé avec une obstination digne d'un meilleur sort, à la flatterie stupide ou criminelle d'amis véritables ou soi-disants.

Le talent se manifeste généralement au sortir de l'adolescence, et ses marques sont trop évidentes pour tromper qui sait en juger. Sui-ve un travail opiniâtre, de bonnes études, assises sur une instruction élémentaire, secondaire ou supérieure solide, et l'artiste respectable, digne d'admiration, éclora comme par enchantement. Malheureusement, la plupart du temps il n'en est pas ainsi, et suprêmement coupables sont ceux qui disent voir la flamme de l'art chez des êtres peu faits pour la posséder.

Aussi, avec quelle suffisance, quelle présomption ne se posent-elles pas les victimes de ce mal sans microbes? Encore un peu et elles croient toucher à la perfection; ne sachant pas que l'artiste consommé, que le savant, que le sage, disent sans cesse avec Socrate: "Je sais que je ne sais rien."

C'est peine perdue, cependant, pour un étranger, que de vouloir mettre dans le bon chemin les ratés dont je parle. Ce rôle délicat revient de droit à des parents, à des amis sincères, qui, avec tact, doivent entreprendre de guérir ce genre spécial de malades.

Si la plupart comprenaient que la vie est une chose éminemment sérieuse, toute de devoirs honnêtes, toute de sens commun, de rectitude, et que: "les arts libéraux sont, — comme l'a affirmé un grand économiste — les agents habituels de la décadence d'un peuple", nous ne verrions pas, dans ce jeune pays, autant d'aspirants artistes, qui, somme toute, sont au mieux des amateurs passables. Naturellement, qu'on entende que je ne vise pas ici ceux dont la réputation est justement établie, confirmée qu'elle est par un talent remarquable.

Quand l'éducation et l'instruction publique canadiennes feront oeuvre plus tangible, plus générale, une causerie comme celle-ci n'aura plus sa raison d'être, et, pour achever en citant une dernière classe de célébrités embryonnaires, les journaux ne recevront plus des liasses de manuscrits, pompeusement intitulés poésies, dont les vers interminables, au mépris de la prosodie et de l'orthographe, reflètent les idées les plus prosaïques, quand idées il y a.

L. d'ORNANO.



M. RENE BAZIN, de l'Académie française, le romancier par excellence des familles.



M. FREDERIC MASSON, de l'Académie française, historien de Napoléon, auteur de "Jadis", que l'on met en vente en ce moment.

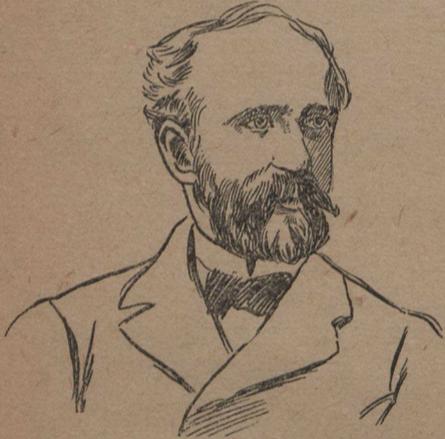


M. MAURICE BARRES, de l'Académie française, auteur de "Au service de l'Allemagne", etc.

Echos de Partout

—Il était dit que 1906 et la période des fêtes ne se passeraient pas sans une hécatombe de chemin de fer. Malheureusement, elle s'est produite, cette hécatombe. Naguère, dans une chronique, nous tâchions d'entrevoir la cause de la périodicité marquée de ces accidents, nous enregistrons donc aujourd'hui, sans commentaire, la collision survenue près de Washington, et qui clôt horriblement la liste des désastres de l'année dernière. A Terra-Cotta, à 3 milles de la capitale des États-Unis, sur la ligne Baltimore et Ohio, un train de passagers et un autre de marchandises se sont tamponnés le 30 décembre. Trente-cinq voyageurs ont été tués, et une centaine blessés plus ou moins grièvement. L'alcool, que tous les mécaniciens, aiguilleurs, chefs de gare, etc., ne détestent pas toujours, serait-il pour quelque chose dans cet accident? Peut-être? L'enquête l'établira ou ne l'établira pas, car on sait ce que valent d'aucunes de ces formalités.

—C'est cette année, à Paris, qu'aura lieu le Congrès international de chirurgie. A ce Congrès assisteront les plus grandes sommités du scalpel du monde entier. Le Canada y sera tout spécialement représenté, un de nos plus éminents praticiens, Sir William Hingston, ayant



M. RIBOT, ancien premier ministre de la République française, chef du parti libéral, qui vient d'être reçu à l'Académie française.

eu l'honneur d'être nommé vice-président dudit Congrès.

—Afin de récompenser Mgr Montagnini de ses services, afin, probablement, de lui faire oublier le manque récent de politesse du gouvernement français à son égard, Sa Sainteté Pie X, vient de le nommer protonotaire apostolique.

—La Chambre française a clos 1906 en parachevant l'examen du budget de la République, pour 1907. Les parlementaires du Palais-Bourbon ont approuvé les impôts nouveaux: sur les apéritifs, sur les absinthes, sur les spécialités pharmaceutiques et sur les titres nobiliaires. Que ne finira-t-on pas par taxer en France?

—Au Mexique, 1907 semble devoir être une année de très grande activité, quant à la construction des chemins de fer.

—Nos voisins sont en train de préparer un trust universel du caoutchouc, auquel la "Continental Rubber Co." (branche du Standard Oil) prendrait part. Il aurait été étonnant, vraiment, que la grande pieuvre américaine de Rockefeller n'eut pas été dans ce formidable et très élastique agiotage!

—Depuis la guerre russo-nipponne, l'empire du Soleil-Levant enfle son budget de façon peu ordinaire. Pour le budget 1906-1907, les recettes ordinaires sont évaluées à 392,532,347 yens, et les recettes extraordinaires à 102,172,230 yens, soit au total 494,704,707 yens; qui équilibrent une égale somme de dépenses; 355,592,943 yens de dépenses ordinaires et 139,000,764 yens de dépenses extraordinaires.

—La fièvre typhoïde continue à faire des ravages à Montréal. Comme nous écrivons ces lignes, 200 patients atteints de cette maladie encombrant les hôpitaux de notre métropole.

—M. C. E. Dubord, de Québec, vient d'être nommé Conseiller législatif, en remplacement de feu l'hon. M. Larue.

—En Russie, l'assassinat est devenu une sorte d'institution nationale. Les terroristes y mettant à mort, tous les jours, quelques victimes huppées, désignées par leur haine. Cela devrait suffire, cependant, il paraîtrait que non, puisqu'il existe dans l'empire du Tsar un parti dit contre-terroristes qui, chose drôle, terrorise à son tour en mettant à mort les principaux chefs libertaires russes. Il est maintenant prouvé, en effet, que c'est à ce parti de contre-révolution, par le fait, qu'est dû l'assassinat du fameux député Hertzteintin, commis en juillet 1906. Pauvre Russie!...

—En Allemagne, les prochaines élections, dues à la récente dissolution du Reichstag, par ordre de l'Empereur, promettent d'être très intéressantes, la politique de l'empire étant tant soit peu embrouillée. Si le chancelier de Bulow a proposé à son maître (tout prêt du reste à la vouloir de son gré), a, disons-nous, proposé la dissolution du Reichstag, c'est qu'il espère y voir diminuer le nombre des socialistes et des cléricaux. Mais, de leur côté, ces derniers sont heureux de l'occasion qui leur est offerte, et qu'ils escomptent, d'augmenter les forces de leurs partis. Guillaume II et son chancelier pourraient bien être déçus.

—Aux Indes à Dakka, le mois dernier, s'est réunie une assemblée de 3,000 délégués mahométans, qui ont résolu de s'employer à développer la loyauté de leurs corrégionnaires envers la couronne britannique.

—Jusqu'ici, tous nous pensions que Rockefeller, John D, comme l'appellent les yankees, était l'homme le plus riche du monde. Rockefeller, magnat du pétrole, passait pour le roi de l'or. S'il faut en croire "The Cosmopolitan", la royauté du fameux milliardaire ne serait plus qu'illusoire, un tout puissant spéculateur sur les forêts de l'Union, jouissant d'une fortune de deux milliards de dollars. Excusez du peu. Ce mortel, devant qui pâlit la mémoire de nombreux Crésus, ne serait autre que M. Frederik Weyerhaeuser (ah! le vilain nom pour un homme si riche), de St-Paul, Minnesota. De vous dire comment ce citoyen — je passe le nom, il est trop rébarbatif — a fait son immense fortune, serait un peu long, qu'il nous suffise de signaler que c'est par des transactions malhonnêtes — protégées à l'aveuglette par le Congrès — que ledit magnat possède, par un appoint matériel sur pied, la royauté d'une finance unique dans l'univers. Ce serait en achetant \$6 l'acre des forêts concédées aux chemins de fer américains de l'ouest, que telle fortune existerait. Qui donc dégouttera ce roi de l'épinette, du sapin et du cèdre?

—L'entente cordiale y contribuant, sans doute, l'Angleterre diminue l'effectif de sa flotte en temps de paix. Déjà des ordres ont été donnés pour qu'après les manoeuvres de février, 26 cuirassés au lieu de 33 demeurent dans le cadre actif de l'amirauté. C'est dire que 7 cuirassés passeront au cadre de réserve. Guillaume II, occupé à fouetter les chats du socialisme de son empire, doit avoir donné des signes de quiétude vis-à-vis de l'étranger, sinon un tel désarmement partiel ne s'accomplirait pas.

—Un canard journalistique voudrait que la France ait cédé Taïti à l'Angleterre, en échange

de concession dans le Burma, rien d'officiel ne confirme jusqu'ici cette rumeur.

—L'amour des bombes homicides aurait-il son microbe, et ce microbe émigrerait-il de Russie? Parce qu'un Directeur de la banque Nationale de Philadelphie, puis le caissier de cette institution, refusaient de lui prêter \$5,000, sans garantie, un inconnu a jeté une bombe dans cet établissement, bombe qui a tué le caissier M. Z. McLearn, et blessé plusieurs de ses camarades de travail, dont deux mortellement. Quant à l'auteur de cet abominable crime, véritable acte de folie, il a été mis en charpie par l'explosion de son engin, aussi puissant que s'il eut dû exterminer la cour de Russie. L'intérieur de l'édifice de la "National Bank" a été fort endommagé.

—La semaine dernière, Bangkok, capitale de Siam, a été dévasté par un incendie qui a consumé la plupart des quais de cette ville maritime. Les pertes s'élèvent, dit-on, à \$3,000,000.

—S'il faut en croire la Presse Associée, le Saint-Père refuserait à l'avenir le denier de St-Pierre que lui offriraient les catholiques français. Désormais ces fonds seraient destinés à soutenir le clergé de notre ancienne mère-patrie.

—Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. W. E. Blumhart, fondateur de notre grand quotidien "La Presse", journaliste, et financier. Le défunt, fort connu et généralement



M. MOUNET-SULLY, célèbre tragédien français, auquel un fauteuil a été refusé à l'Institut; fauteuil qu'occupe maintenant M. Edmond de Rothschild.

estimé, meurt dans la force de l'âge. Des funérailles imposantes, auxquelles assistaient les principaux citoyens de Montréal, ont été faites à feu M. W. E. Blumhart, en l'église St-Louis de France, le 7 du courant. Veuillez la famille de l'homme de bien et de talent qui disparaît, accepter nos plus sympathiques condoléances.

—Les troupes du Sultan du Maroc ayant attaqué Raïuli à Zinat, celui-ci avec ses sept cents hommes s'est enfui dans les montagnes. Ce fameux brigand fera encore parler de lui, loin des troupes françaises et espagnoles.

—Il paraît que ça paye de faire des canons! C'est ainsi que les établissements Krupp, ont, pendant l'exercice 1905-06, donné des résultats encore supérieurs à ceux de l'exercice précédent. En effet, si l'exercice dernier a donné un bénéfice net de 20,925,734 marks, le précédent n'avait donné que 16,558,291 marks. Krupp donne 10 p. c. de dividende sur un capital de 160 millions, récemment porté à 180 millions. C'est beau pour des produits appelés à exterminer l'humanité...

—Un nommé Albert Grant, de "Cadman Corner", Nouveau-Brunswick, a récemment trouvé quatre livres d'ambre gris, sur la plage, près de son habitation. Ce corps valant de 40 à \$60 l'once; M. Grant n'a pas manqué de veine, et, ce que nous en disons est pour prouver que les sources de richesse les plus inattendues se trouvent au Canada.

PAUL D'ESMORIN.



Phare et Sémaphore Gris-Nez, près de Wissa

(NOUVELLE INÉDITE)

LE MUR

Dédié à la mémoire du Marquis de Vareilles-Sommières

Vous me demandez, mon cher ami, de vous dire, en toute sincérité, ce que je pense des mariages mixtes. Un jeune protestant, ajoutez-vous, s'est épris de votre chère Ethel, et celle-ci n'aurait pour lui que de l'attrait s'il partageait les mêmes croyances qu'elle. William Robertson est un garçon intelligent, bien élevé, distingué, qui vous plaît beaucoup. Vous êtes porté à le désirer pour gendre, et cependant vous éprouvez une crainte vague causée par la différence des religions des jeunes gens. Déjà plusieurs fois, me dites-vous encore, alors que la conversation s'élevait peu à peu, et sans qu'on sût bien pourquoi ni comment, dans la région des discussions philosophiques, vous vous êtes aperçu de la fondamentale opposition des conceptions de ces deux intelligences, des convictions de ces deux âmes, l'une s'appuyant sur le principe d'autorité, l'autre, sur le libre examen. Et vous vous demandez que faire pour assurer le bonheur de votre enfant bien-aimée. Elle-même est inquiète, incertaine, et cherche un conseil que vous n'osez pas lui donner. Vous vous êtes alors souvenu que je suis son parrain, que le Sacrement du Baptême a établi entre nous une parenté spirituelle et vous me priez de vous exprimer mon sentiment, de partager ainsi la responsabilité paternelle qui vous effraie en ce moment.

Je me suis demandé quelque temps ce que j'allais vous répondre; je me borne en définitive à vous envoyer quelques pages de mes souvenirs intimes (je n'ai changé que les noms propres): vous pourrez les communiquer à ma filleule si bon vous semble. J'y ajouterai un court commentaire.

— "Alors, c'est entendu: rendez-vous au port, demain matin, sept heures précises. Bonsoir: mes salutations chez toi."

Et sur ces mots, Maurice de Vireux m'avait quitté pour regagner "la Tempête", la villa que sa famille occupait depuis deux mois bientôt. Je me dirigeai lentement vers la nôtre, "le Zéphyr", me demandant quelle idée nouvelle avait mon ami et pourquoi il tenait tant à ce que nous ne soyons qu'à deux pour faire cette promenade matinale.

Nos relations dataient de plusieurs années déjà. Nous nous étions rencontrés sur cette plage de Wissant, au moment où nous achevions l'un et l'autre nos études classiques, lui à Notre-Dame de Grâce de Valenciennes; moi, au collège Saint-Jean de Douai, car nos familles habitaient respectivement ces deux villes. Nous n'avions pas tardé à nous lier d'une amitié chaque jour plus étroite et quand les vacances prirent fin, nous eûmes à nous quitter un vrai chagrin. Nous allions tous les deux franchir le seuil de la vie réelle et connaître ce monde moderne contre lequel on nous avait prémunis au collège.

Deux mois après, nous nous retrouvions à Lille, suivant tous deux les cours de droit, mais nous n'étions pas inscrits à la même Faculté. Les parents de Maurice, pusillanimes, crurent préférable, dans l'intérêt de ses études — ou plutôt de ses succès — de l'envoyer à l'Université de l'Etat; j'étais de la "Catholique" — "S'il y a partialité dans les examens au détriment de l'enseignement libre", nous disait Madame de

Vireux de sa voix douce en nous expliquant sa décision, "notre chéri n'en souffrira pas." Mon père avait bien soulevé quelques objections de principe et contesté l'hypothèse où elle s'appuyait — pas plus que moi il ne mettait en doute l'esprit de justice de nos examinateurs officiels — il n'avait pu vaincre cette prudence maternelle dont Maurice souriait un peu. D'un esprit ouvert, curieux par tempérament et travailleur, il n'était pas de ceux que cette difficulté, à supposer qu'elle fût réelle, eût arrêtés. Il n'était pourtant pas fâché d'entendre l'exposition des doctrines contemporaines. Nous nous voyions souvent et dans nos causeries nous mêlions nos souvenirs de vacances et nos préoccupations actuelles. Durant les longues soirées d'hiver, nous discutions les problèmes qui surgissaient de toutes parts dans le vaste champ de nos études: c'était, par exemple, l'existence d'un droit naturel antérieur et supérieur au droit civil, ou bien l'origine des pouvoirs sociaux et leur fonction; la législation du mariage nous fournit aussi le sujet de plusieurs entretiens; d'autres fois, nous nous lançions dans l'économie politique envisageant les besoins de l'homme, l'organisation de la production, le droit de propriété, l'inégalité des richesses, le salariat... Je sentais bien que nous ne suivions plus la même voie, mais je pensais que nos routes étaient parallèles et, comme disent les mathématiciens, qu'elles se rencontraient à l'Infini.

Chaque année, nous nous retrouvions encore au bord de la mer, dans ce petit village de Wissant, alors perdu loin de toutes communications — on ne songeait pas en ce temps-là à établir un service d'automobiles vers Boulogne et vers Marquise. Par suite de notre solitude relative, nos familles étaient devenues de plus en plus intimes; il n'était pour ainsi dire pas de jour où nous ne faisons ensemble de joyeuses parties: pêches en mer, chasse sur la falaise, ou dans les dunes, promenades à travers la pittoresque campagne du Boulonnais, termes... et le soir, musique soit à la "Tempête", soit au "Zéphyr." Ah! les bons souvenirs d'antan!

II

Ce que nous appelions "le port" n'est que l'embouchure d'une minuscule rivière offrant aux pêcheurs de la côte un abri propice pour y échouer leurs bateaux. Au fond de la petite crique que forme l'estuaire, nous avions l'habitude d'ancre la "Flèche", une petite barque non pontée avec laquelle nous faisons le long des côtes de bien jolies excursions. C'est là qu'à l'heure indiquée je rencontrai Maurice de Vireux le lendemain.

La mer était haute; elle étendait entre les dunes qui bordaient notre havre une belle nappe limpide sur laquelle chaque vague en mourant faisait une légère ondulation; la barque oscillait doucement à son passage tandis que l'eau clapotait sur ses flancs. En un instant, nous eûmes appareillé: la grand'voile toute blanche gonflée sous la brise était resplendissante de lumière et l'esquif bondissait léger, laissant sur le flot un sillon fugitif, trace éphémère de notre passage.

Wissant est assis près de l'eau, au milieu de collines sablonneuses; c'est le sommet d'un arc de cercle très ouvert que remplit la mer et dont les extrémités sont formées par les deux caps Blanc-Nez et du Gris-Nez. Laissant derrière nous les albes falaises du premier nous courions parallèlement à la côte vers les rochers

sombres du second, dominés par ce beau phare dont on voit les feux en Angleterre. Le spectacle était magnifique et quoiqu'il ne fût pas nouveau pour moi, il me pénétrait de son charme et je sentais vibrer en moi devant cette nature une intense poésie que des mots n'auraient pu traduire.

— "Oh! que c'est beau! Maurice", m'écriai-je à plusieurs reprises. "Vois donc." Et je lui montrai la plage d'or terminée par la haute muraille blanche au-dessus de laquelle on voyait fuir vers l'horizon les vertes prairies des collines, tandis qu'à ses pieds s'étendait l'immense surface bleue des flots.

— "C'est vrai", me répondait mon ami qui tenait la barre, et il se retournait un instant. "Journée radieuse." Mais il semblait prendre aujourd'hui moins d'intérêt à la mer et à la manœuvre. Quelque pensée l'absorbait évidemment et c'était sans doute pour m'en faire part qu'il m'avait donné ce rendez-vous.

En attendant, je repris ma contemplation; je sentais mon être se dilater et comme un cantique à la beauté s'élever en moi.

A un moment un panache de fumée s'éleva de l'horizon puis on vit grossir un vapeur qui disparut bientôt derrière la falaise: c'était le paquebot de Douvres qui gagnait Calais.

Et la "Flèche" filait, gracieuse, au milieu de ce calme serein.

Au delà du Gris-Nez s'étend pendant trois ou quatre milles une côte sauvage: la falaise brune tombe à pic sur une grève d'énormes galets qui s'entrechoquent à chaque vague avec un bruit sourd ininterrompu, mais dont l'intensité croît et décroît par saccades. Pas une demeure en vue, sauf quelques fermes au loin dans les terres et les maisons d'Audresselles sur leur promontoire rocheux qui limite l'horizon. Lieu propice s'il en fût aux rêveries mélancoliques...

Aussitôt le cap doublé — les lames étaient plus courtes — Maurice nous rapprocha du bord puis il me demanda de carguer le foc et la brigantine; il jeta l'ancre.

— "Eh bien?" dis-je en riant, "nous mouillons"; et j'ajoutai d'un ton plaisant: "Ah! qu'on est bien ici! Dressons-y trois tentes." (une petite scie qui avait alors le succès sur notre plage).

— "Ne ris pas, je t'en prie," me dit mon ami. "C'est pour te causer sérieusement que je t'ai prié de m'accompagner ce matin."

Sa voix s'était faite grave, mais elle n'était pas triste.

Quelque confidence intime, pensai-je... je ne devinai pas l'horrible chose qu'il allait m'apprendre.

Il reprit d'ailleurs vivement:

"Voilà longtemps que je veux te dire le secret qui m'opresse et toujours je recule. Il faut pourtant que tu le saches..."

Sa voix tremblait; il y eut encore un moment de silence pendant lequel je n'osais respirer, puis il continua brusquement:

"Mon ami — pourrai-je encore t'appeler mon ami dans un instant, je ne sais — mon cher ami (il me regardait fixement pour observer l'effet de ses paroles): j'ai perdu la foi; je ne crois plus, je ne veux plus croire. Ah! j'ai longtemps lutté contre mes préjugés, contre mes sentiments, contre mes traditions, et plus d'une fois j'ai cru que ces traditions, que ces sentiments, que ces préjugés l'emporteraient et que je ne me libérerais pas. Grâce à Dieu, (mais pourquoi dans ma bouche ce mot qui n'a pas de sens), j'en

suis sorti vainqueur, et j'ai atteint cette paix négatrice à laquelle j'aspirais depuis si longtemps. Suivre ma raison, par ma raison seule obtenir le calme de ma pensée, voilà ce que j'ai voulu : j'y arrive."

— "Ah! mon pauvre ami! mon pauvre Maurice!" lui répondis-je, et des larmes jaillissaient de mes yeux. Cette révélation à laquelle mille indices auraient dû me préparer, si j'y avais fait attention, me laissait atterré.

Il poursuivait d'une voix nette qu'il s'efforçait de rendre ferme :

— "Un seul criterium, l'évidence; une seule méthode, l'expérimentation peuvent conduire au vrai... Ce qui demeure hors de leur portée n'a pas d'intérêt pour l'homme..." et il me racontait comment ses lectures l'avaient émancipé. Il avait lu Jean-Jacques, Voltaire et Condorcet; il avait étudié Darwin, Owen, Huxley, Hœckel; il avait médité Renan, Nietzsche, Schopenhauer... il ne pouvait vraiment plus croire aux mystères et faire du catéchisme la loi de son esprit, le bréviaire de sa vie.

J'arrivais à peine à l'interrompre... je lui citais Laënnec, Hermite, Pasteur... je lui nommais des vivants : Carô, Ollé-Laprune, Branly, de Vareilles-Sommières... il ne m'écoutait pas. Il continuait son récit, et tandis qu'il parlait, je sondais la profonde blessure de ce cœur malade : c'est par l'orgueil qu'il allait périr. C'était le monstrueux développement de ce Moi qu'il affichait maintenant avec complaisance qui étouffait la voix de la conscience. Que faire? Il

Il s'arrêta un instant, rêveur :

"Allons, il faut que je te raconte cela. Tu sais que les Tergé sont de Valenciennes. Aussi loin que portent mes souvenirs, il me semble que nous les avons toujours connus. Souvent nous passions ensemble nos dimanches et nos jours de congé quand nous étions enfants, et rien n'avait pour moi plus d'attraits. La joyeuse bande que nous formions! Quel entrain dans nos jeux! Mes meilleurs souvenirs se rattachent à ce temps où je me sentais un peu chez moi dans le bel hôtel du Boulevard de Lorraine. Le parc nous semblait immense... Le carillon de Saint-Géry était la plus belle musique du monde. Madeleine et moi, nous étions grands amis : dans nos disputes enfantines, à mes yeux, elle avait toujours raison et j'éprouvais un sentiment très doux à la couvrir de ma protection. Mais pourquoi m'attarder à ces réminiscences d'un passé disparu? Je ne te surprendrai pas en te disant qu'à mesure que les années ont passé, mon attrait grandit, qu'il s'y mêlait plus de tendresse, que j'aimais Madeleine. Pourtant, il me semblait qu'elle devenait moins confiante, moins ouverte, quoiqu'elle fût toujours très aimable et gracieuse... je me suis rendu compte depuis que c'est le travail de ma pensée qui l'inquiétait; elle sentait que je m'éloignais d'elle, je veux dire de son âme, à mesure que mon horizon s'élargissait; elle devinait que chaque jour j'étais moins foncièrement catholique... peut-être moins bon", continua-t-il en baissant la voix.

lui proposai de nous asseoir au bord de la falaise appuyés sur l'un de ces murs de gazon qu'élevaient les douaniers pour se cacher et épier les barques chargées de contrebande.

Et je lui dis la même chose que je t'ai racontée ce matin.

Elle regardait obstinément la mer haute; la poitrine lentement soulevée, elle exhalait de profonds soupirs, et je voyais sa main trembler nerveusement sur son ombrelle.

— "Mais non, Maurice, vous vous trompez, ça n'est pas possible, dit-elle d'une voix faible, presque éteinte... Ah! pourquoi vous ai-je entendu? Cela me fait tant de peine!..." et elle ajouta : "J'ai prié pour vous ce matin," puis elle me parla de ma mère, de ma première communion, de mes anciens maîtres, de mes amis; elle faisait appel à mes sentiments, mais mon intelligence demeura ferme.

— "Avant que nous nous séparions, dit-elle enfin brisée, vous me feriez plaisir" — et ce mot sonnait d'une étrange façon dans sa voix navrée — "si vous descendiez avec moi jusqu'à la grotte de Notre-Dame de la Mer."

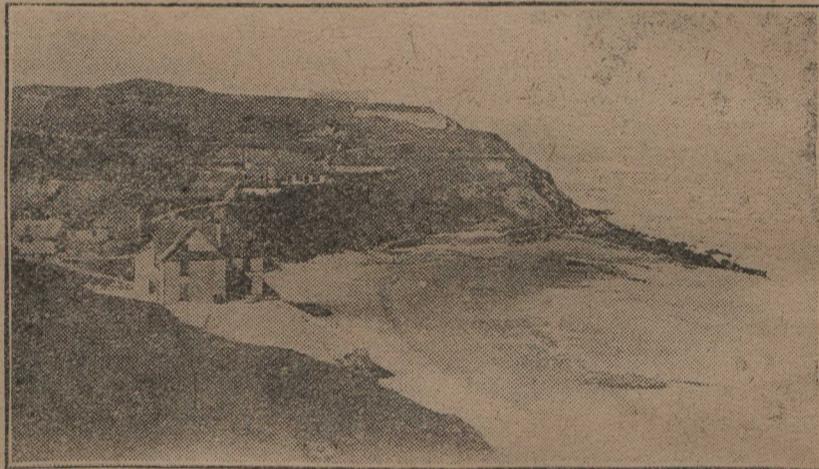
— "A quoi bon?" répondis-je, mais elle se levait et je la suivis dans le sentier qui descendait, sinueux, jusqu'au sable.

Mon ami se tut un instant.

Mes regards se portèrent instinctivement vers l'endroit qu'il venait de nommer et qui n'était qu'à quelques centaines de mètres de nous. Les marins du pays ont creusé dans la falaise deux cavités superposées. Dans l'une ils ont



Wissant. — Débouché sur la plage



Cap Gris-Nez, près de Wissant

était superflu, je le sentais bien, de le combattre en ce moment : la religion ne se prouve pas par des raisonnements géométriques, sinon les querelles théologiques seraient depuis longtemps apaisées. Il faut pour croire une conspiration de la raison, du cœur et la volonté : quoi que je puisse dire, la dernière ferait défaut.

Il se taisait maintenant :

— "Maurice", dis-je en lui prenant la main, "je te plains, je déteste les opinions que tu viens de professer, parce qu'elles me semblent malsaines, mais cela ne saurait porter atteinte à notre amitié. Saint Augustin n'a-t-il pas écrit : *Noli vitium propter hominem diligere neque hominem propter vitium odisse.*" — Il ne faut pas aimer l'erreur à cause d'un homme, ni haïr un homme pour ses erreurs — "Je te regarde plutôt — pardonne-moi si cette expression te blesse — comme un enfant malade qui ignore le mal dont il souffre... et je te soignerai."

Cela le fit sourire; évidemment cet esprit libre prenait en pitié mes divagations — mais il me rendit mon étreinte et je sentis sa main serrer la mienne avec force.

— "Ce n'est pas tout ce que je voulais te dire", reprit-il, avec, cette fois, une émotion visible. Tu te rappelles évidemment Madeleine de Tergé, cette élégante jeune fille dont la famille habitait Audresselles quand nous sommes arrivés... Hé bien! elle sait, elle aussi, que je ne crois plus à rien, et je crois que cela n'a pas été pour rien dans son départ..."

"Peu de jours après notre arrivée à Wissant — le trois août dernier pour être précis — nous venions de finir une partie de tennis et nous allions remonter au chalet pour le thé. Les autres nous avaient devancés et nous restions à deux sur le sable, repliant le filet.

"Savez-vous bien, Maurice", me dit-elle de sa voix si musicale, "que c'est demain le premier vendredi du mois? Voulez-vous me faire un grand plaisir?" — elle était câline et suppliante. "Venez communier avec nous. Nous déjeunerons ensuite tous ensemble et vous passerez toute la journée à Audresselles."

— "C'est impossible, Madeleine," fis-je avec effort.

— "Et pourquoi donc?"

— "Pourquoi? Ah! Madeleine, je vous le dirai demain si vous y tenez; mais il faudrait pour cela m'accorder un long entretien. Le pourrez-vous?"

— "Seule?" reprit-elle. Je crus qu'elle allait refuser. "Hé bien! oui... Tenez, je dois aller vers dix heures voir la mère Béfort, une femme qui travaille à la ferme de Noël Dubois et qui est malade ces jours-ci. Venez de Wissant par la route du phare à dix heures et demie; nous descendrons ensemble sur la grève. Et maintenant, rentrons vite."

... Elle était toute pâle quand je la rejoignis le vendredi; je devinai qu'elle avait pleuré; plusieurs fois en route son pied buta sur les graviers, et pour lui éviter plus de fatigue, je

mis une statue de la Sainte Vierge et dans l'autre les eaux du sol s'écoulaient le long des racines des douces-amères qui couvrent la pente, et elles donnent l'illusion d'une source. De nombreux ex-votos ornent cet oratoire primitif : ce sont des figurines de cire, des morceaux de bois grossièrement taillés en forme de barque ou de simples galets plats portant une date et des initiales pour rappeler quelque tempête qui a fait rage sur la côte. Dans la verdure, çà et là, quelques cierges qu'on ne peut allumer à cause du grand vent.

Je comprenais maintenant, pourquoi, Maurice de Vireux m'avait conduit ici.

Ses regards étaient fixés aussi sur la grotte de Notre-Dame de la Mer.

— "Arrivés là", poursuivit-il, "elle se mit à genoux sur le sable... "Je vous salue, Marie," dit-elle lentement, et les mots tombaient doucement comme si la prière la réconfortait.

"Elle attendit un instant que je réponde. Je gardai le silence : "Sainte Marie", continuait-elle, et scandant avec force : "Priez pour nous, pauvres pêcheurs..." Ah! ces mots-là, je les entendrai toujours.

"Puis, sa prière achevée : "Adieu, Maurice," me dit-elle et elle me tendit la main. Nous primes sur la grève des directions opposées. En me retournant, je la voyais s'éloigner lentement, courbée, elle, si jeune, comme si un fardeau pesant l'accablait. Un instant, elle dut

s'arrêter : assise sur une grosse pierre, la tête dans les mains, elle pleurait.

“Je ne l'ai pas revue; quelques jours après, elle demandait à ses parents de rejoindre sa soeur aînée et son beau-frère dans le Tyrol.”

—Allons! en mer! le flot baisse...

Silencieux, nous déployâmes la voile et levâmes l'ancre.

La “Flèche” filait toujours aussi légère mais je n'y pensais plus. Toute cette nature me rappelait les paroles du Psalmiste: “*Coeli enarrant gloriam Dei...*” et mes yeux fixés sur Maurice, je continuai: “*Oculos habent et non videbunt; aures habent et non audient...*”

— “Savez-vous la grande nouvelle que le courrier vient de nous apporter?” nous dit au moment où nous débarquions la petite Germaine de Vireux. “Madeleine de Tergé entrerait au couvent, chez les Carmélites. Auriez-vous cru cela d'elle?” me dit-elle en riant.

Je ne sais ce que j'ai répondu, mais je songeais: “C'est le rachat... puisse ce sacrifice fléchir la miséricorde divine!”

Mon cher ami, bien des années ont passé depuis lors, et souvent ce petit drame qui s'était passé si près de moi m'est revenu à l'esprit. De jour en jour j'ai mieux compris l'héroïque décision de Mademoiselle de Tergé. Elle aimait trop Maurice de Vireux pour pouvoir s'attacher à un autre, mais elle l'aimait trop aussi pour désirer unir sa vie à la sienne. Combien ils eussent souffert tous les deux s'ils avaient senti se dresser plus haut chaque jour le mur qui séparait leurs âmes! N'avoir pas, femme et mari, les mêmes espérances éternelles; différer sur la seule chose essentielle, sur l'élément fondamental du bonheur, même terrestre, quel supplice horrible! Je m'imagine le désarroi de cette âme séparée par tout l'abîme de ses croyances, de l'âme qui lui est au monde la plus chère et je me demande s'il n'est pas de pire isolement que de vivre toujours à deux quand il existe entre les pensées un divorce irrémédiable.

Sans doute la question ne se présente pas d'une manière identique pour les mariages mixtes. Et pourtant j'y vois quelque ressemblance... Pour la jeune mère quelle angoisse lorsque ses regards tombent sur ses enfants qu'ils ne suivent leur père et ne soient plus avec elle dans la même communion. Je sais bien qu'Ethel ne consentirait à épouser un protestant qu'à la condition que les enfants seraient tous élevés dans la religion catholique; mais combien n'avez-vous pas autour de vous d'exemples où, bien que cela eût été entendu, les garçons sont protestants et les filles catholiques? et quand bien même la promesse faite serait scrupuleusement observée, il n'en resterait pas moins l'exemple du père et la résultante de ces deux influences est le plus souvent l'indifférentisme, pire encore que l'hérésie.

Voici ma réponse, mon cher ami. Je la résume: un mariage mixte n'offre pas à mes yeux de garanties de bonheur. Sans doute on voit des cas où tout s'arrange parfaitement et où le conjoint catholique arrive à gagner l'autre à sa foi. Ne serait-ce pas être téméraire que d'y compter?

Affectueusement à vous et à ma chère filleule

JEAN FLAHAULT,

Professeur à l'Université Laval,
Montréal.

Pensées choisies

L'envie est la fille de la vanité.

Rien n'arrive dans la vie ni comme on le craint ni comme on l'espère.

(INÉDIT)

L'homme de désir, le juste et le saint

à mon fils Jean-Charles

L'année scolaire touchait à sa fin, encore quelques heures et la jeunesse studieuse du collège de * * * verrait s'ouvrir devant elle les portes de cette institution. Pour le plus grand nombre, ce départ c'était une absence temporaire, pour le petit nombre, cela signifiait un “adieu”, pour tous, c'était la vacance, c'est-à-dire: le grand air, l'espace, la liberté.

La journée avait été d'une chaleur accablante, Juin, ce mois des roses et des heureuses fiancées, avait versé sur la terre émaillée des mille couleurs d'une flore généreuse les brûlants rayons d'un soleil, qui fait grandir les moissons et penche du même coup sous ses baisers de feu les fleurs suaves, qui sont l'ornement des jardins.

Le jour finissait lentement, on eût dit que la main chargée d'étendre sur la terre le voile mystérieux de la nuit, n'accomplissait qu'à regret sa mission quotidienne, un dernier rayon illuminait la rosace du temple pieux, et mettait une auréole au front de cette statue de bronze que le reconnaissant souvenir d'anciens élèves a érigée à la mémoire du fondateur de cette maison.

Une brise atténuée, apportait du bois voisin, où de vieux pins étendent leurs ramures, de saines émanations, auxquelles se mêlaient plus subtiles et plus délicates, les effluves de cette flore blanche, rose, azurée, qui relevait doucement ces tiges affaissées et languissantes. Ici, un groupe d'enfants rieurs s'amusaient à lancer la balle et le volant, un peu plus loin se finissait une partie de jeu, là, on faisait cercle autour d'un professeur dont l'imagination fertile enchantait un auditoire attentif.

Trois jeunes gens de vingt ans, se promenaient à l'écart. Le même jour avait salué leur entrée au collège huit ans auparavant, le même jour devait éclairer leur départ. Toujours unis parce qu'ils étaient frères par le coeur, ils avaient bu ensemble à la coupe du savoir, et maintenant la vie allait les séparer, et cette perspective d'une liberté qui allait briser leur union n'était pas sans leur causer une vague tristesse.

Nos trois adolescents étaient beaux, de cette juvénile beauté des fronts de vingt ans, qu'aucune faute grave n'a fait rougir encore, dont nul souci n'a effleuré la délicate épiderme, les yeux habitués à scruter les grands faits du passé, si fécond en souvenirs de gloire, n'avaient pas le regard “fuyant”, derrière lequel se retrace l'homme dont la vie a “d'infâmes dessous”, ces lèvres roses connaissaient la joie, sérieuse, du sourire et le rire épanoui qui est la gaieté.

Gérard, le plus grand des trois, était fils de grand seigneur, et joignait à l'éclat du nom celui d'une immense fortune.

Armand, était fils d'un jurisconsulte distingué.

Tanguy, le breton aux cheveux d'or, aux yeux bleus limpides et purs, était fils d'un pauvre pêcheur, que la mer, en un jour de furie, avait pris à l'épouse et à l'enfant désolés. Si un lien bien fort, existait, entre ces trois jeunes gens, dont la position sociale était si différente, c'est que, cette amitié avait pris racine dans les profondeurs mêmes de la douleur.

Gérard se souvenait d'avoir commencé à aimer Armand le jour où celui-ci apprenait en coup de foudre que sa mère venait de lui être enlevée par une maladie de coeur, le grand seigneur qui ne se souvenait pas, hélas! d'avoir jamais reçu le baiser d'une mère et à qui cette tendresse avait toujours manqué fortement,

comprit combien profonde devait être la douleur de son camarade.

Tanguy, protégé par le vieux recteur de son village, Tanguy n'ayant pour toute fortune que le modeste trousseau cousu par les mains inhabiles de la veuve du pêcheur. Tanguy, timide et craintif comme tous ceux qui ont eu à souffrir de la vie, n'avait pas tardé à être le “patira” de compagnons plus favorisés que lui sous le rapport de la fortune, des railleries, des quolibets, l'on en était venu aux coups.

Gérard était apparu à ce moment pour arracher à ces vilains leur innocente victime. “Malheur à celui qui le touchera”, avait-il dit avec une autorité fière, et devant cette parole et le geste énergique qui l'accompagnait, les autres s'étaient retirés. Puis, l'on n'avait pas tardé à découvrir que l'argent n'est pas tout en ce monde, le plus brillant élève du collège, c'était ce petit breton aux cheveux dorés, dont le regard cherchait ou le ciel ou ses livres, car Tanguy était aussi pieux qu'il était studieux, aussi sage qu'il était modeste, aussi dévoué qu'il était sincère. Nos trois amis s'aimaient profondément et pour jamais!

En cette soirée, la dernière qu'ils devaient passer ensemble pour longtemps, chacun d'eux exposait ses plans d'avenir.

Gérard partait incessamment avec son père pour un voyage à travers l'Orient.

Armand allait commencer son stage.

Tanguy entraît au séminaire des missions étrangères, le petit breton avait une âme d'apôtre et là-bas sous le ciel de sa Bretagne, alors qu'il rêvait, sa tête blonde, appuyée aux dolmens qui avaient servi d'autels à la Celte barbare, son âme ingénue avait entendu l'appel divin, oui, le front sur un autel antique, où jadis avait coulé sous le couteau des druides, le sang des blondes filles de l'Armor.

Tanguy, le fils des bardes de l'océan, avait rêvé d'offrir un jour sur un autel chrétien le sang du Christ rénovateur du monde, à l'adoration des nations, subjuguées par la divine puissance de la croix.

Ce rêve pieux, tant de fois bercé, par la monotonie de la vague murmurante qui déferlait sur le rivage, ce rêve pieux, qui devait l'entraîner au bout du monde, le jeune breton l'avait emporté sur son coeur; caché sous les voiles de sa pieuse discrétion, personne, sauf le directeur de son âme, ne s'était douté quelle fleur il portait en son sein. Mais au rayonnement qui traversait l'azur de son pur et franc regard, alors qu'il s'agenouillait au sanctuaire, au frémissement de sa lèvre rosée, alors qu'il était question d'héroïsme et d'abnégation, à la sereine majesté de son front nimbé d'innocence, alors il était facile de deviner qu'il était de ceux qui placent leurs espérances au delà de ce monde. Ce soir-là, il laissait voir à ses amis la joie dont son âme était remplie.

Dans la douce quiétude de ce beau soir d'été, la cloche tinta doucement et bientôt la troupe joyeuse s'engouffra en silence dans le corridor faiblement éclairé, l'heure de la prière et du repos était sonnée.

Le lendemain, une vie nouvelle commençait pour eux, sur le seuil du collège, nos trois lauréats s'embrassèrent une dernière fois, non sans avoir échangé la promesse de se revoir quand la vie le permettrait.

Vingt-cinq ans après.

Vingt-cinq ans... toute une vie!

ANNA ROBINSON.

LA CITÉ DES MORTS

(INÉDIT)

Elle est close par des rideaux d'arbres qui cachent jalousement la retraite ultime des chers disparus.

Placée sur une cime, elle semble s'exposer volontairement aux rafales, comme si le vent aigu qui courbe les saules lugubres avait pour mission d'emporter au loin les râles étouffés de ceux qui dorment sous terre.

Le chemin qui conduit au champ d'asile est un chemin sinueux, pittoresque, mais sombre en dépit des risettes du ciel bleu et du soleil rutilant.

Ah! c'est que ce chemin livre passage à une désolante quantité de voitures noires, empanachées, garnies de fleurs mélancoliques, suivies d'autres voitures qui perdent leur vulgarité parce qu'elles contiennent trop souvent des êtres au visage blême, qui pleurent en hoquetant dans le fond des caisses roulantes et capitonées.

Les enfants du voisinage se cachent derrière les arbustes qui bordent ce chemin et regardent furtivement, les innocents, le défilé des voitures sombres.

Chaque jour, les cortèges montent vers l'immense clos qui domine un panorama splendide.

Au pied de la pente douce sur laquelle est élevée cette sombre cité, une plaine animée par de gracieux cottages à toits rouges s'allonge jusqu'à l'imposant Saint-Laurent qui descend paisiblement vers le sauvage océan. Le pont Victoria s'étend obliquement sur le fleuve étincelant comme autrefois la verge de Moïse sur la mer Rouge, et opère le même prodige.

Sur la rive opposée, on voit un décor merveilleux fait à souhait pour l'oeil du peintre. C'est un gracieux et léger clocher d'église mis derrière les déchiquetures des arbres ou perçant les délicates ramures; ce sont de minuscules villas enfouies dans les épais ombrages; de riches ou modestes maisons en briques ou en bois, roses et gaies au milieu de la verdure, où le soleil met des éclairs dans toutes les vitres, une illumination de fête à toutes les habitations.

Au loin, sur le fleuve, dans la zone confuse, on devine le clocher de Caughnawaga, et l'on perçoit les oscillations d'un steamboat sautant les rapides. Plus près, les îles en amont se détachent nettement sur les eaux, semblables à de gigantesques nénuphars.

Sur les fils du télégraphe qui borde la voie du Pacifique, une nuée d'hirondelles et de lavandières se reposent, et confiantes, ne se dérangent pas pour les passants; mais un sourd roulement annonce l'approche d'un train de chemin de fer: les gracieuses bestioles s'agitent, s'alarment et se dispersent dans les airs, au milieu du panache de fumée de la locomotive, en poussant des "quii-quii" attendrissants.

Cette mise en scène, cette vie, cette animation, cette immensité se transforme à tout instant sous l'irradiation solaire. C'est une débauche vertigineuse de couleurs. Les grands nuages, frangés de feu, galopent dans cet embrasement, et ont l'air de troupeaux fantastiques chassés par l'incendie. Et ce sont des bandes d'or et des lacs de vert tendre qui semblent baigner le pied des roches violettes dessinant les caps et les golfes d'une côte; plus bas, on croit voir des barres de fer rougies. C'est comme un semis de feu à travers les convulsions du feuillage. Au-dessus, au zénith, sur l'azur tranquille, une série de petites nuées légères, semblables à des houppes de duvet, glissent lentement, s'anéantissent dans l'espace, rece-

vant encore le baiser lointain de l'astre qui met sur leur blancheur diaphane le rose pâle d'une vierge rougissante. C'est un incomparable kaléidoscope dont les combinaisons sont inépuisables.

Voilà dans quel site est placée cette morne cité, clôturée par des haies impénétrables qui la ferment de toutes parts, excepté sur un point où se dresse une entrée monumentale, portique de l'éternité.

Les enfants qui guettent les cortèges ne devinent pas pourquoi tant d'hommes se rendent à la fois dans ce lieu mystérieux interdit à leurs ébats; ni pourquoi les voitures, tristes et lentes à la montée, redescendent toutes si légères — sauf une, qui paraît être une boîte à sanglots.

Et, après les midis accablants de l'été, lorsque la brise du soir incline plus bas encore les sombres feuillages du lieu mystérieux, il tombe sur les enfants rieurs une senteur oppressante et indéfinissable. Est-ce l'acre odeur des fleurs fanées? Est-ce la grande leçon de l'infini qui hurle dans les âmes son cri fatal et destructeur? Mystère!

Et pourtant, l'enfance, si curieuse, si insubordonnée, si peu soumise à tout ce qui ressem-

considéraient un moment ce qu'elle contenait et se plaçaient à l'écart dans un religieux silence.

Puis des hommes noirs ont descendu cette boîte, l'ont placée dans la voiture noire, empanachée, garnie de fleurs mélancoliques, et tout le monde a suivi le lugubre attelage qui, après avoir fait une longue station à l'église, a pris le chemin sinueux et pittoresque qui conduit au champ ténébreux.

Alors, l'enfant est devenu inquiet:

—Est-ce que nous allons au cimetière? a-t-il demandé à l'ami attentif qui, tout à l'heure, l'a éloigné du salon et qui le tient en ce moment par la main derrière la voiture noire.

—Oui, mon petit, oui, nous y allons. Mais sois sage, et nous monterons tout à l'heure dans une belle voiture,

—Et mon papa?... où est-il?

—Ton papa, cher enfant, il est dans la belle boîte. Il dort.

L'enfant s'est mis à pleurer.

—Ne pleure pas, petit, tu éveillerais ton pauvre papa!

Et lorsque le lugubre cortège est arrivé à la porte du cimetière, l'enfant a tressailli en reconnaissant le muet gardien qui lui barrait naguère l'entrée de ce lieu de mystère. Mais ce jour-là le gardien ne s'est pas opposé à son passage. Au contraire, en voyant le crêpe flottant qui coulait de sa coiffure, il lui a lancé un sourire triste et bienveillant qui voulait dire:

—Pauvre petiot! tu entres ici pour la première fois, en ignorant et en curieux, fasse le ciel que tes voyages soient rares!

Et l'enfant, au milieu du vaste champ désert, sans rien comprendre, a vu descendre dans un trou la boîte oblongue qui contenait le corps inanimé de son pauvre et cher papa.

* * *

Les jours se sont écoulés, rapides; chacun d'eux a apporté à l'enfant grandissant son contingent de douleurs. Après son papa, sa maman a pris place dans la belle boîte oblongue, dans la voiture sombre au marcher lent, et dans le trou dévoreur d'affections.

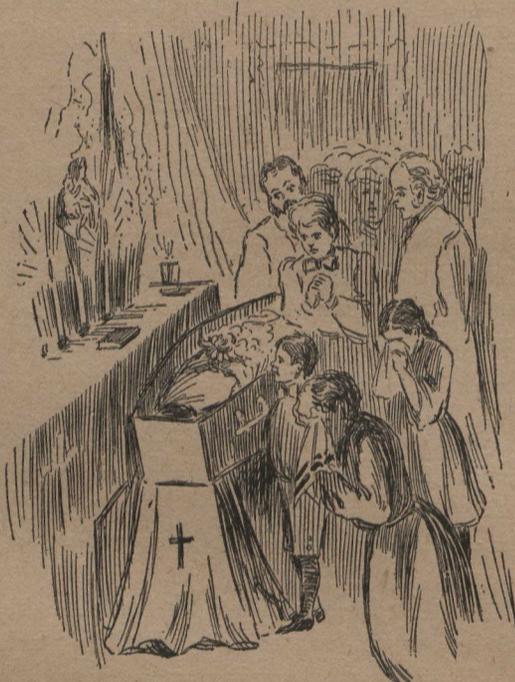
Puis, un par un, les êtres chéris qui embellissaient son existence ont subi un sort semblable, et l'enfant devenu homme, l'enfant jadis curieux de connaître le mystère de la cité des morts, redoute chaque jour l'obligation d'y faire un nouveau voyage.

* * *

Il est vieux aujourd'hui, le pauvre enfant candide, et il n'éprouve plus de crainte à l'idée de se rendre là-haut. Et pourquoi craindrait-il? Tous ceux qu'il aimait le plus ne reposent-ils pas là?

Autour de lui tout a disparu. Il ne compte plus les absences, et c'est presque journellement qu'il se rend à ce lugubre pèlerinage. Il ne porte plus que des vêtements de deuil. Et les voitures funèbres qui, naguère, se mouvaient si lentement au gré de ses membres alertes, vont trop vite aujourd'hui pour ses jambes tremblantes, usées par le chemin pénible qu'elles ont trop parcouru. Il connaît maintenant tous les gardiens qui le saluent tristement, comme un vieil ami sur le point de faire son dernier voyage dans la morne cité, mais placé, rigide et froid, dans la boîte oblongue qui lui est si familière.

Et il se souvient de ses premières entrées en ce lieu. Autrefois, le vaste champ était désert;



Toutes les personnes présentes s'approchaient.....

ble à une discipline, l'enfance qui fréquente ces parages subit une crainte vague et porte le deuil inconscient de tous ceux "qui sont là-haut!" — Avec un regard morne, un geste désolé, ils se montrent le grand champ silencieux, dont l'exploration accroît pour eux le mystère.

Quelques téméraires parmi eux — des esprits forts, évidemment, ont parfois tenté de pénétrer dans ce lieu sévère qu'ils ont entendu appeler "cimetière": toujours un vigilant gardien, muet mais implacable, leur en a barré l'entrée.

* * *

Un beau jour l'un d'eux s'est éveillé dans les bras de sa mère en larmes. Sur la chaise voisine de son petit lit, il a troupé des vêtements tout noirs dans lesquels on l'a fait entrer. Puis, ainsi transformé, il a pénétré dans le salon, envahi par des étrangers et singulièrement tendu de draperies noires, dont la flamme immobile des cierges faisait ressortir la matité. Alors un ami de la famille, le prenant par la main, l'a momentanément éloigné d'une belle boîte oblongue placée sur des tréteaux au milieu de cette sombre chapelle.

Toutes les personnes présentes s'approchaient de cette boîte, se penchaient dessus,

aujourd'hui il n'y a plus de place. Les monuments se touchent, les croix se joignent, les arbustes s'étreignent comme des bras de morts, comme des bras de morts heureux de se trouver très proches et tous ensemble. Cercueil par cercueil, tous ceux de son temps sont venus là. Il ne peut faire un pas sans rencontrer dix noms qui sont de chers souvenirs. Et il songe, l'infortuné, et son coeur sanglote de ne pouvoir mettre un nom ami sur les faces indifférentes qu'il croise, en bas, dans le cloaque des rues neuves où il ne retrouve plus son chemin.

Oh! le pauvre vieillard! Il n'a plus peur de la cité des morts, et c'est hors d'elle que pour lui plane l'épouvante.

Loin de cette côte redoutée des jeunes qui ont la foi aveugle en un bonheur possible, il a la sensation poignante d'avoir quitté un pays de repos, de silence grave et de douce méditation pour le trouble et le tumulte d'un chaos ennemi. Ce n'est plus qu'un très vieil étranger parmi des jeunes hommes.

Aussi lorsque le soir, à la brume, au seuil de la cité des morts, il s'arrête pour écouter les rumeurs qui montent de la ville enfiévrée, il se demande pourquoi il redescend dans ce monde qui l'ignore, pourquoi il ne demeure pas tout de suite sous les feuillages sombres, afin d'éviter aux autres la pénible montée.

HENRI ROULLAUD.

La Séparation en France

ET

LA PAROLE D'UN GRAND ARCHEVÊQUE
AMÉRICAIN

(Inédit)

Je ne sais, mais il y a des hommes qui ont la spécialité de marquer d'un trait vif, de caractériser d'une manière très singulière certains événements qui font éclosion au sein des sociétés, et qui sont pour elles, un bonheur ou un malheur.

Telle a été, à mon humble avis, la parole de l'archevêque de S. Paul Minnesota.

J'espère faire plaisir aux amis et aux lecteurs de "l'Album Universel", en leur mettant sous les yeux quelques extraits de ce grand et beau discours qui restera à jamais un document sérieux pour les hommes qui désirent se bien renseigner sur les véritables causes de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France, une pièce indiscutable pour l'histoire de l'avenir.

J'ajoute que je supprime tout commentaire. Une oeuvre pareille n'en mérite pas. Il y a trop de jugement dans ce discours, pour qu'on ose risquer le sien. Cela pourrait tout gâter.

Le 23 décembre dernier, avant-veille de la Noël, l'église cathédrale de S. Paul, s'emplissait de monde. Les tribunes, les nefs, l'intérieur de l'église, tout était bondé de personnes avides d'entendre l'éloquente parole de Mgr Ireland.

A 7.30 du soir, l'archevêque monte en chaire, sa voix forte et tonnante commence à traiter les causes de la Séparation qui afflige aujourd'hui la France. Une fois lancé sur cette matière, il ne s'arrête plus. Il parle, il prouve, il cite, et avec une argumentation précise et nette, il montre où est le droit, où se trouve le tort.

Avant tout, l'archevêque commence par déclarer son double amour pour l'Eglise, "dont il épouse les intérêts avec délices" et pour la France, qu'il aime vivement. Ceci dit, il aborde le vif de la question "la cause du conflit." Ici, il met en vue les traits principaux de l'origine du Concordat et sur quelle base il fut établi. Viennent ensuite les points en litige, les rétributions annuelles du clergé, sur la manière dont fonctionne la Séparation dans certaines contrées de l'Europe et de l'Amérique. A un moment donné, il a un mot bien à propos: "Il ne

faut pas que les Américains, dit-il, soient séduits par des mots qui ont ici un sens bien différent de ceux de France. En Amérique, séparation veut dire: liberté et justice; en France, servitude et oppression." C'est le tour ensuite de la propriété ecclésiastique.

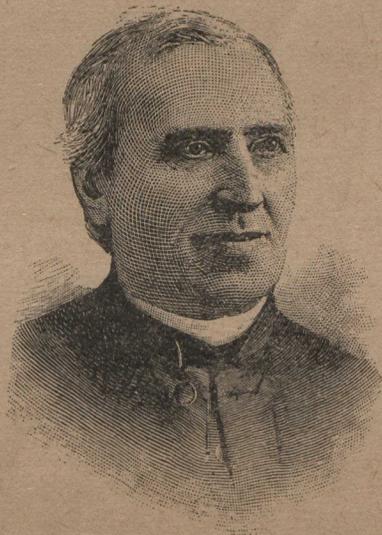
Ici nous voyons comment l'Etat s'ingénie à tromper les consciences pour s'emparer des biens du clergé. Deux mots caractérisent une pareille barbarie: "Spoliation, confiscation," C'est bien touché, c'est délicieusement dit.

En somme, tout est traité sommairement, mais tout est bien traité.

Lorsque l'archevêque en vient à discuter les causes de cette lutte, de cette persécution, de cet acharnement d'un parti contre les catholiques, il les montre sous leur véritable jour, il les fait toucher du doigt.

La première cause, — et sans aucun doute — c'est le mépris de la Religion. "La France, dit-il, est une contrée catholique, et nous n'avons aucun doute à ce sujet. . . . Je connais la France de la Manche à la Méditerranée, je connais ses villes et ses villages; je connais son peuple, — son aristocratie, sa bourgeoisie, sa paysannerie — Je sais qu'ils sont catholiques. Dans ces conditions, comment expliquer la situation politique?"

Et alors, comme un excellent chirurgien dans un amphithéâtre anatomique, il dissèque les parties qui composent le corps social ou gouvernemental en France. Il désigne Paris, comme centre de tous les mouvements politiques qui bouleversent la France depuis plus



Mgr IRELAND, Archevêque de St-Paul, Minnesota

d'un siècle, et indique clairement qu'à cause d'un pareil état de choses, le peuple est tout à fait incapable de comprendre ses véritables intérêts. Il explique également que la plupart des hommes d'Etat en France sont à la merci des plus farouches passions antichrétiennes. Citons ces passages:

"Jaurès, le socialiste bien connu, dans un discours à la Chambre, a pu dire: "Si Dieu lui-même apparaissait à la multitude dans une forme palpable, le premier devoir des hommes, serait de lui refuser l'obéissance, de ne pas le considérer comme un maître auquel ils sont soumis, mais comme un égal, avec lequel les hommes peuvent discuter."

"Viviani, l'actuel ministre du Travail, a dit: "Nous tous ensemble, premièrement, par nos ancêtres, par nos pères, et maintenant par nous-mêmes, nous avons été attachés à l'ouvrage de l'anticléricalisme et de l'irréligion. Nous avons arraché la conscience humaine à la croyance de la vie future."

"Un membre important de la présente majorité ministérielle, Monsieur Delpech, a préféré ces mots: "Le triomphe du Galiléen a duré vingt siècles, maintenant c'est son tour de mourir. La voix mystérieuse qui annonça une fois, sur les montagnes d'Epirus, la mort du dieu Pan, aujourd'hui annonce la mort du faux Dieu qui avait promis une ère de justice à ceux qui auraient cru en lui. La déception a duré assez longtemps, le Dieu mourant disparaît à son tour."

A coup sûr, cette phraséologie sectaire a une saveur très piquante, qui montre de quelle bile sont saturés le coeur et l'âme des nouveaux apôtres de la raison. Il est bon de la faire connaître au public, qui ne connaît pas tous les dessous.

Plus loin, le distingué orateur fait remarquer "que la République est simplement un nom, en France, et que l'on a eu raison de dire qu'elle s'était couchée dans le lit de Louis XIV."

La seconde cause du malheur présent de la France, continue toujours l'archevêque, est l'apathie naturelle des gens de la campagne dans ce pays, pour les choses étrangères à leur champ, à leur famille. Rien ne les émeut, tout les laisse indifférents.

Enfin, le clergé a sa part de responsabilité. Les membres du clergé, dit-il, et à juste titre, sont très à blâmer. Admirables à faire le "catéchisme, à administrer les sacrements, ils n'ont jamais appris les vertus de la vie publique, ils n'ont jamais été initiés à l'activité du champ de bataille. . . . Saints devant l'autel, ils sont poltrons devant l'urne électorale."

Oh! la démangeaison que j'ai ici de prouver combien ces mots sont indiscutablement vrais! Je ne dirai rien, car il faudrait trop dire, juger des supérieurs, ce qu'on n'a pas le droit de faire, supérieurs qui ont soutenu la politique du gouvernement, soit par intérêt, soit par ambition. Mais glissons rapidement sur ce terrain encore trop chaud, faisons tomber le rideau sur des actes qui appartiendront un jour à l'histoire.

A la fin, l'orateur, après avoir tout montré, tout discuté, après avoir prouvé que l'état actuel de la France est une déclaration de guerre au christianisme, loin d'être un fait isolé de la politique, il exprime l'espoir "que cette guerre prendra fin et que l'Eglise de France revivra de beaux jours. En attendant, dit-il, nous prierons pour la victoire de l'Eglise de France, et d'une manière spéciale, nous prierons pour le Pape Pie X, le chef des forces de la religion, afin qu'il lui soit donné la santé et la force, afin qu'il puisse voir, de ses propres yeux, le triomphe de la Religion sur cette terre, qui, nous le croyons, sera toujours la fille aînée de l'Eglise."

Ainsi se termina le discours de Mgr l'archevêque de S. Paul, chef-d'oeuvre de littérature anglaise, expression sincère d'un homme qui aime un pays, qui souffre des maux de l'Eglise. Grâce lui en soit rendue. Puissent ses vœux être exaucés en faveur de la France. Puissions-nous contempler, à bref délai, la disparition du fléau qui s'acharne à détruire la foi du pays.

Certes, la lutte sera longue et pénible, plus d'un succombera dans l'âpre bataille, mais si l'issue victorieuse du combat est à ce prix, nous l'acceptons d'avance. Lorsque l'orage s'apaise et que les nuages se retirent, enfin, le soleil brille.

Abbé SERPAGGI.

A UNE JEUNE FILLE

A la rosée, votre parente,
Quand j'aurai pris, avec des mots mystérieux,
Ce sang, invisible à mes yeux,
Qui la fait rose et transparente;
Quand j'aurai pris, aux frais lilas,
Leur charme qu'on désire et qu'on pleure tout

[bas,

A l'eau du lac Léman ce qui la rend si pure,
A l'air lointain ce qui fait qu'il s'azure;
Quand j'aurai, de ces fils qu'avril fait voltiger,
Tissé, de mes mains, un réseau léger,
Alors, mais seulement alors, ô jeune fille,
J'aurai dit la fraîcheur qui dans vos regards
[brille,
L'attrait de votre joue, — et de vos cils baissés.
Et la grâce et l'amour seront pris et fixés.

JEAN AICARD.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

La guipure teinte, assortie à la nuance de la robe, est certainement une des plus jolies choses de la saison. J'en ai déjà dit un mot, mais je crois bon d'y ajouter quelques détails, d'insister sur le rôle considérable de cette garniture dans la toilette élégante. Elle compose d'adorables chemisettes et des boléros exquis pour toilettes de visite et de dîner, voire de soirée, car on décolleté alors largement le boléro qui, légèrement mouvementé, revoile le corsage et donne un peu l'impression d'une berthe de forme très gracieuse.

Pour tout dire en une phrase, on utilise, sur les robes d'hiver, la garniture de couleur avec la même abondance qu'on utilisa, cet été, la guipure et la broderie blanches ou teintées. C'était ravissant sur les robes claires et mousseuses: le contraste serait forcé sur les lainages sombres, les soies et les velours. Avec un goût sûr et délicat, la mode y a pourvu. Nous voyons donc, au bas des jupes de drap souple ou de cachemire soyeux, de larges entre-deux à clair de la couleur du tissu, des incrustations disposées et variées avec art. Et cette uniformité de couleur est d'un charme discret et d'une distinction irréprochable. Les ornements de guipure blanche sont mieux de mise sur les robes claires et floues destinées aux réunions du soir.

Pour le jour, à part le tailleur dont parlait la dernière chronique, il faut encore signaler d'innombrables façons. Certains couturiers en renom restent attachés à la robe Empire, modi-



fiée, il est vrai dans un sens qui la renouvelle et la rapproche du Directoire. Taille courte dans le dos, très haute ceinture enserrant le buste, comme ce que nous avons vu jusqu'ici, mais on y ajoute des revers croisés et des formes diverses d'habits à longs pans fuyants sur les devants.

C'est d'une élégance particulière, peut-être un peu difficile à porter. Pour cette raison, le

goût se détourne vers des modes plus indépendantes. Il est logique que chaque silhouette soit habillée dans la ligne qui lui sied le mieux.

La robe princesse reste en faveur. Rien, du reste, n'est plus distingué et seyant lorsqu'elle est savamment coupée.

Une fort jolie et nouvelle ornementation de la robe princesse est de la broder ou de la soutacher de manière à mettre en valeur la silhouette, ce qui se produit lorsque la garniture est disposée sur le haut du corsage et le bas de la jupe. C'est très amincissant.

Les jupes formées de volants superposés et à peine ondulés sont la nouveauté de la saison. Ces volants bordés de biais de velours ton sur ton sont plus élégants que les volants ourlés de piqûres. Ils ne se mettent jamais sur les jupes dont l'ampleur est montée à fronces. Les jupes froncées à la taille exigent d'ailleurs des tissus souples et minces. Les tissus épais font des jupes plates sur les hanches; autrement, ce ne serait pas joli. Les jupes-corselet sont tout à fait montantes et unies, seulement ajustées par des coutures ou froncées légèrement, d'autres plissées de manière à gagner les hanches et à mouler la taille. Les plis sont tantôt larges, formés par les lés piqués, libres dans le bas et faisant soufflet; tantôt ils sont très fins, très rapprochés et les coutures deviennent invisibles.

Comme garnitures, il faut citer une nouveauté: des broderies à même en grosse soie floche ou en soie d'Alger, les premières plus jolies. Elles se font ton sur ton ou de nuances vives tranchant sur le tissu et se placent sur les gilets, les cols, les bords de corsage et de manches. Sur les manteaux, même les manteaux de fourrure, cette ornementation est très appréciée.

Nouveauté aussi, les applications de drap découpé sur les velours, les soieries, les étoffes légères; ces appliques sont rebrodées de soies diverses, de paillettes, de cabochons, de fleurs chiffonnées avec art soit en satin impalpable, soit en mousseline. Cette dernière élégance est réservée à la grande toilette.

La soutache ton sur ton ou noir sur fond sombre est très, très à la mode. Elle se déroule en dessins variés, en arabesques et en entrelacs, se mélangeant à de minuscules cabochons et à de tout petits motifs de passementerie, même à de légères pendeloques suspendues de-ci de-là.

On voit aussi de très grands volants découpés en dents allongées de façon à ce que la forme générale remonte en pointe devant. Sur une robe de velours, par exemple, des volants de velours encadrés d'une bande de drap de même ton, toute couverte de piqûres et adoptant exactement les mêmes découpures, sont d'un effet à la fois riche et discret.

Les bandes de taffetas écossais sur un lainage mélangé, ou gris fumé, ou bleu marine sont une garniture ravissante. Telle est notre figure 1. Délicieuse toilette de ville d'un bleu sombre sans être terne. La jupe est égayée par des biais à très petits carreaux de nuances assez vives. De minuscules boutons de velours noir ou bleu marine fixent le bout des pattes qui est taillé en capucin. Boléro-veste écourté dans le dos et orné de pattes; devants croisés et boutonnés. Col de velours et dépassant de velours au parement de la manche un peu ample vers l'épaule.

Un chapeau en ottoman bleu marine, bordé d'un coulé de velours et drapé de velours, s'agrémenté d'une jolie fantaisie de plumes dé-

gradées du bleu très pâle au bleu vif ou bien dans les tons verts.

Figure 2. Toilette de promenade en lainage gris quadrillé de fils vert amande. Ganses vertes en cercles autour de la jupe-corselet; ces ganses dessinent un motif au milieu du devant. Chemisette de soie blanche à pois amande. Boléro découpé de chaque côté et dans le dos or-



né de la même manière que la jupe. Petits revers en velours amande. Manche presque longue, très peu ample du haut, étroite du bas.

Chapeau de feutre gris, liséré de velours amande et complété par un noeud de ruban écossais gris et vert.

Blanche Valmont, dans "La Mode Nationale."

Un remède contre les empoisonnements

Les empoisonnements par les champignons deviennent de plus en plus fréquents.

Le charbon de bois pulvérisé ou mieux encore le noir animal constitue l'antidote actif par excellence.

Non seulement ce remède est extraordinaire, mais encore il agit presque miraculeusement dans tous les cas d'empoisonnement. Quelques cuillerées de noir animal délayé dans de l'eau suffisent pour arrêter les empoisonnements les plus aigus.

Nettoyage des couvre-pieds ouatés

Battre et brosser les couvre-pieds; les mettre tremper un jour et une nuit dans de l'eau froide que l'on changera de temps en temps. Préparer une bonne eau de savon avec du savon blanc, étendre un couvre-pieds sur une table et le brosser des deux côtés avec une brosse trempée dans l'eau de savon. Quand il est propre, le rincer plusieurs fois dans de l'eau froide, le tor dre autant qu'on le pourra, et le suspendre à l'ombre en prenant garde qu'il ne fasse pas de plis. Ces couvre-pieds doivent sécher rapidement. On choisira donc pour les laver une chaude journée d'été.

Dessous de plats

Le premier en forme de losange est en toile granitée, orné d'un double feston, entre chacun desquels on fait une rangée de petites étoiles et de points d'armes. L'intérieur est composé d'oeillets assemblés par des branches de feuillages brodés à l'anglaise.



Le deuxième modèle de forme ronde est orné d'un feston à dents rondes, bourré à l'intérieur. La broderie du fond représente quatre motifs à l'anglaise reliés entre eux.

CAUSERIE DU DOCTEUR

Écrite pour L'ALBUM UNIVERSEL.

La bronchite capillaire

Voici l'hiver avec son cortège de brumes, de pluies et de froid. C'est la saison où les organes respiratoires sont les plus affectés et où sévissent particulièrement le coryza et la bronchite. Nous avons parlé récemment de l'une et de l'autre; nous nous occuperons aujourd'hui d'une des complications de cette dernière.

La bronchite débute habituellement par une inflammation des fosses nasales, avec irritation de la gorge. La toux se déclare, produisant une expectoration plus ou moins abondante de crachats et occasionnant à la poitrine une douleur plus ou moins vive. La fièvre accompagne fréquemment ces symptômes.

Voici les accidents qui caractérisent la bronchite aiguë, c'est-à-dire celle qui se localise aux grosses bronches, mais il arrive fréquemment, surtout chez les vieillards et chez les enfants, que l'inflammation gagne les petites bronches, amenant la bronchite "capillaire", infiniment plus grave que l'autre, et provoquant chez le malade des crises de véritable asphyxie, souvent mortelles chez les sujets en bas âge ou épuisés.

Dès que l'on constatera que la bronchite aiguë paraît dégénérer en bronchite capillaire, que la fièvre est vive, l'oppression grande, que le visage devient livide avec les lèvres noirâtres, que l'urine est supprimée, il faudra se hâter d'appeler un médecin.

En l'attendant, on isolera le patient, car le mal est contagieux et on le placera dans une salle bien éclairée et aérée dont l'air sera renouvelé fréquemment en quelque saison que ce soit, fût-ce en hiver, mais à la condition toutefois d'éviter les refroidissements.

On appliquera sur la poitrine du malade des cataplasmes sinapisés et on administrera un vomitif à l'ipéca, savoir :

Poudre d'ipéca. 1 à 2 grammes suivant l'âge, ou sirop d'ipéca; 45 grammes chez les adultes et 10 grammes chez les enfants. Dose: trois à quatre cuillerées dans les vingt-quatre heures.

A défaut de ces médicaments et bien qu'il

soit toujours facile de posséder la farine de moutarde nécessaire à la confection des cataplasmes, on pourra faire des badigeonnages de teinture d'iode et faire vomir le sujet par tel procédé possible.

Les suppositoires de quinine seront très efficaces à la dose de dix à quinze centigrammes pour deux grammes de beurre de cacao. Ballons d'oxygène pour inhalations si l'asphyxie persiste.

Mais encore une fois, ne pas hésiter dès le début, à faire appel au médecin.

Docteur JACK.

RECETTES UTILES

Pour nettoyer les baignoires

Les baignoires de zinc se nettoient fort bien avec du sable et de l'esprit de sel étendu d'eau. Bien rincer à l'eau pure, et prendre garde que l'acide ne soit pas en contact avec les vêtements; il serait imprudent, d'ailleurs, de confier cet acide à des personnes inexpérimentées.

On nettoie aussi les baignoires de la manière suivante: faire une solution de savon vert, y tremper un linge sur lequel on aura mis de la soude et du sable, et frotter la baignoire à l'intérieur et à l'extérieur. L'esprit de sel enlèvera les taches qui résisteront au savon. Puis on lavera la baignoire à grande eau, et elle sera parfaitement propre et brillante.

Distinction de la soie, de la laine, du coton, du lin dans les tissus

Les fils de soie et de laine brûlent sur une flamme comme des cheveux, en émettant une odeur désagréable; ils s'éteignent dès qu'on les retire de la flamme et présentent à leur extrémité une masse charbonneuse. Les fils de lin et de coton brûlent sans interruption. La soie et la laine sont solubles après ébullition dans une solution de potasse; le lin, le coton et le chanvre sont insolubles. En décolorant goutte à goutte avec une solution de potasse une solution de rosaniline et en y trempant le tissu à

examiner pendant 30 minutes on peut conclure qu'il est en laine ou en soie s'il devient rouge ou en coton s'il ne change pas de couleur.

Pour guérir rapidement les brûlures

On met une forte poignée de feuilles de lierre dans une pinte d'eau, on les fait cuire doucement dans un vase non métallique jusqu'à ce que les queues se détachent d'elles-mêmes en les prenant pour soulever les feuilles. A ce moment l'eau sera réduite de moitié, si l'opération a été bien conduite. On ajoute une cuillerée à bouche de bonne eau-de-vie. On met continuellement sur la brûlure des compresses de ces feuilles et de l'eau dans laquelle elles ont bouilli.

La douleur disparaît et la cicatrisation est prompte, sans laisser de traces.

Pour reconnaître l'humidité des appartements

Voici un moyen précis d'appréciation et à la portée de chacun. On place dans la pièce suspecte deux livres de chaux fraîchement éteinte puis on ferme hermétiquement portes et fenêtres. Au bout de 24 heures, on pèse la chaux. Si elle s'est annexé plus de 1/3 d'once, c'est-à-dire plus de 1 pour 100, la pièce doit être déclarée humide et considérée comme insalubre.

Pour désodoriser le pétrole

Le pétrole le mieux raffiné, dégage toujours cette odeur caractéristique bien connue qui n'a rien d'agréable. Voici un moyen de le débarrasser de cette odeur, ou tout au moins d'atténuer celle-ci très sensiblement.

Dans un bidon contenant cinq litres de pétrole mettez 100 grammes de chlorure de chaux. Agitez fortement, puis versez le liquide dans un récipient assez large dont le fond sera recouvert d'une épaisse couche de chaux vive.

Brassez ce mélange pendant quelques minutes, puis laissez reposer. Décantez et remettez le pétrole dans le bidon; il sera à peu près inodore et n'aura rien perdu de son pouvoir éclairant.



Entre-deux Richelieu et application de tulle

Voici un travail qui pourra servir à composer de jolies garnitures. Notre dessin est fait de façon à pouvoir se reporter aussi bien dans le sens de la hauteur que dans la largeur. Il suffit pour cela de reproduire les contours en sens opposé sur l'un des côtés. La broderie se compose de rinceaux et les fleurs au feston ou au cordonnet reliés par des barrettes lancées et surjetées.

L'ovale du centre est en application de tulle de Bruxelles, tulle grec ou fond de filet Richelieu. La broderie intérieure est festonnée avec jours de dentelle en fil No 150 à 200. Cet entre-deux peut servir pour rideaux, dessus de lit, de table, fond de lit, etc.



Les cuirs d'art



Celui qui détermine le degré d'éducation artistique d'un peuple, d'une époque, c'est moins la production des oeuvres d'art proprement dites — dont l'éclosion et la possession demeurent l'apanage d'une élite — que les applications de l'art aux besoins de l'industrie. Depuis plusieurs années, un perfectionnement en ce sens s'est joint au progrès de la mécanique, animant de recherches intellectuelles les règles techniques, pour influencer heureusement la décoration mobilière.

Des artistes de haute valeur n'ont pas dédaigné de collaborer à ces travaux, de joindre leurs conceptions au labeur de l'artisan pour donner à l'oeuvre vulgaire un sceau d'originalité.

Aux Expositions annuelles, le goût public s'intéresse de plus en plus aux manifestations de l'art décoratif. Par leur action latente, des poussées d'idéal pénètrent dans les masses, imprègnent les cerveaux, instruisent les yeux, élèvent les intelligences. Multipliées autour de nous dans les objets usuels, les

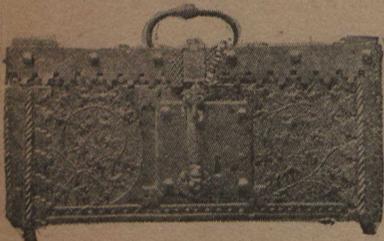


Panneau en cuir ciselé martelé, Vue prise à l'Exposition de Paris en 1900

visions de beauté s'affirment par des trouvailles de forme et de décoration en dehors de la banalité. L'art devient accessible à tous, puisque la matière la plus commune peut revêtir un aspect réjouissant et harmonieux.

C'est cette recherche du "beau dans l'utile", caractérisant le mouvement actuel, qui a, sans nul doute, inspiré les rénovateurs de l'art du cuir — art délaissé depuis plus de deux siècles.

Le nom seul des cuirs de Cordoue semble évoquer tout un passé d'héroïques splendeurs : l'enchantement de cette civilisation mauresque, sanguinaire et raffinée, promenant sous le ciel d'Espagne ses rêves d'art et ses espoirs de conquête. Les cuirs ouvragés tapissaient les murs des Alhambras et les lambris des palais de Boabdil, se tendaient sur les selles des guerriers, mariant leurs fauves reflets à l'éclat des armes damasquinées et aux caprices de l'architecture du Coran. Leur travail, enseigné par les vaincus aux vainqueurs, se perpétua dans les ateliers de Castille et d'Andalousie, de Séville à Barcelone, pénétra dans les Flandres à la suite des Espagnols. Depuis longtemps, le luxe italien s'en était emparé : les "Corami d'oro", les



Coffret en cuir ciselé. (Collection du Musée du Louvre à Paris)

cuirs d'or de Venise et de Sicile, le disputaient en richesse et en perfection aux cuirs de Cordoue. C'est vers le XIII^e siècle qu'apparaissent en France les premières reliures de livres d'heures en cuir précieux, travaillé à la main par les moines et les miniaturistes qui en illustraient les pages. La plupart de ces couvertures étaient d'ailleurs en peau d'âne amincie, en gros parchemin, n'ayant pour ornements que des traits creusés sans aucun relief. Des peaux semblables recouvraient de menus objets en cuir "bouilli" ; on trouve encore des boîtes à hosties, des écrins ainsi préparés : les lignes sont dorées au fer chaud, les ornements rehaussés de couleurs d'enluminure.

Le moyen-âge et la Renaissance usèrent du cuir

dans l'ameublement : on l'appliqua sur les bahuts de chêne, sur les dossiers des cathèdres gothiques ; on en couvrit des coffres rehaussés de ferronnerie ; le cuir d'or ou d'argent, ciselé à la manière de Cordoue, "l'or basané", comme on l'appelait en France, courait en frises le long des hautes cheminées, en bandeaux et en bordures autour des ciels de lits à colonnettes. Les "Corduaniens", qui seuls avaient le droit de vendre du cuir de Cordoue, constituaient, au XIII^e siècle, une corporation distincte de celle des "Basaniers" (fabricants de chaussures).

La mode des tapisseries et des brocarts fit abandonner le cuir, en restreignant l'emploi aux reliures : là le goût délicat du XVI^e siècle put se donner libre carrière. Les textes des Estienne et des Elzévir se revêtirent de purs chefs-d'oeuvre destinés à la bibliothèque du trésorier Grollier ou du président de Thou.

Peu à peu, cependant, la perfection technique l'avait emporté sur le travail d'art ; le cuir ne servit plus qu'à faire des bottes, des harnais et des reliures. On ne cisela plus dans son épaisseur des formes sculpturales ; on se contenta d'imprimer sur les maroquins pleins, sur les veaux marbrés ou racinés, des dentelles d'or, des arabesques, des armoiries qui servaient "d'ex libris" aux possesseurs de belles éditions. Le XVIII^e siècle imagina dans l'une de ses fantaisies le "cuir marin" ou "galuchat" : de la peau de raie et de squal, tendue sur des étuis, sur des boîtes d'écaille cerclées d'or ; la matière était fine et jolie, encadrant à merveille les miniatures de marquises poudrées et d'amours à carquois.

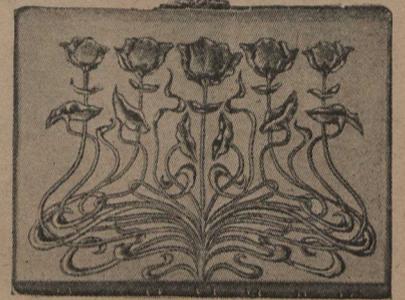
C'est en Allemagne, dans la première moitié du XIX^e siècle, que le travail du cuir prend un nouvel essor et détermine le grand mouvement industriel qui, commencé dans les ateliers de Hambourg, se propage à Leipzig, à Nuremberg, à Dusseldorf, à Cassel, et s'étend de là aux pays septentrionaux.

En dépit de la conscience et de la perfection de leur travail, les Allemands ont pour défaut le manque d'originalité. Ce n'est pas qu'il n'existe, là comme ailleurs, d'excellents artistes ; mais, outre qu'ils s'obstinent à conserver dans leurs modèles un style néo-gothique, un peu lourd d'ensemble malgré la délicatesse des détails, l'abondance de leur production les a conduits à diviser à l'infini les travaux d'exécution. Quelques explications techniques sont nécessaires pour expliquer cet inconvénient. Il existe plusieurs manières de traiter le cuir : il peut être ciselé avec ou sans incisions, repoussé, martelé, modelé, pyrogravé, mosaïqué, gravé... Toutes ces méthodes se combinent entre elles d'une heureuse façon : la pyrogravure fine s'associe merveilleusement à la ciselure incisive dans certaines reliures. La mosaïque permet de trouver, grâce à l'emploi des maroquins teints d'avance, des tons et des effets d'opposition d'une grande richesse : le maître ciseleur Victor Prouvé s'en sert pour ses compositions, panneaux ou motifs, dans lesquels le cuir s'allie au bois et aux métaux, au bronze robuste, à l'or somptueux. La fantaisie, ou, pour mieux dire, la personnalité de chaque artiste donne à son oeuvre un caractère particulier, suivant la méthode qu'il met en pratique : les Allemands n'emploient guère que la ciselure avec incision et reliefs fortement accusés ; il faut, une fois le dessin tracé sur la surface du cuir, creuser le trait au couteau, écartier les bords de l'incision, aplatir le fond, faire saillir le relief, etc. Toutes ces manipulations réunies constituent l'ensemble du travail, mais chacune d'elles correspond à un effet voulu dans la composition de l'artiste. Or, à Hambourg, des équipes d'artisans sont vouées à la traduction manuelle qui "exécute", sans communion directe avec la pensée qui "conçoit". L'un manie seulement le couteau, l'autre l'ébauchoir, un troisième le fer à modeler ; ils se passent mutuellement l'ouvrage à continuer et à parfaire, suivant un modèle cent fois reproduit.

Dans la section germanique, aux Invalides, pendant l'Exposition de Paris, en 1900, on a pu voir un grand nombre d'objets traités selon la méthode allemande ; la variété de leurs formes et de leurs usages est un enseignement pour le parti que l'on peut tirer du cuir dans la décoration mobilière : sièges, écrans, panneaux, paravents, albums, buvards, jusqu'à des corbeilles à papier... Parmi leurs impeccables fioritures, quelques dessins témoignaient pourtant de recherches nouvelles. Il faut citer par-dessus tout les dessins d'Hermann Goëtz, de Carlsruhe, exécutés par Scholl et qui, d'ailleurs,

s'appliquent plutôt à la reliure. Les groupements de l'Exposition universelle permettaient de se rendre un compte assez exact du degré de prospérité de l'industrie du cuir dans les pays étrangers. C'est à la méthode allemande — ciselure avec incision et reliefs — que se rattachent les oeuvres des contrées septentrionales, avec, toutefois, plus de soin dans le choix des dessins, des visées d'art plus personnelles. S'il y avait, parmi les artistes étrangers, une première place à prendre, elle serait assurément attribuée à Mlle Aino Eklund, professeur à l'Atheneum d'Helsingford : ses cadres aux branches de sapin, aux feuilles de fougère négligemment jetées, et surtout sa liseuse, couverte de paons aux queues déployées, témoignent d'un goût très pur, d'une entente parfaite de l'art ornemental.

Au Danemark, Mlle Catherine Hassager exposait des morceaux traités avec talent. Son paravent "les Corbeaux" est un véritable tableau : toute une mélancolie d'hiver gît dans le paysage, entrevu sous les branches où croassent les oiseaux de mauvais présage.



Porte-monnaie en cuir ciselé et repoussé. Œuvre de Mlle E. Makowsky

A l'instar de l'Allemagne, l'Union de l'Instruction domestique norvégienne nous montrait une quantité d'objets bien travaillés, mais peu "pensés", si nous pouvons nous exprimer ainsi, et témoignant surtout d'une habileté manuelle. Tout autre était le présent galamment offert par la municipalité de Prague à la ville de Paris : c'est une gaine de coffre en cuir ciselé, rehaussé de ferrures, d'un style élégant et sobre.

La coloration des cuirs semble négligée par l'école allemande ; elle les laisse en couleur naturelle, ou les brunit simplement, de teintes plus ou moins fauves. Les seuls essais en ce genre sont des applications de peinture à la gouache ou à l'huile, d'un effet lourd et criard. En Angleterre, les peaux de veau, d'une souplesse et d'un grain remarquables, prennent, au contraire, des nuances délicates : l'art du cuir y est en grand honneur, et l'on sait que la princesse Maud elle-même, fille du roi Edouard VII, prend rang parmi les meilleurs artistes de son pays.

En abordant l'école française, il faut tout d'abord reconnaître l'infinie variété des oeuvres et des tempéraments d'artistes qui la composent. C'est, comme en peinture, une mêlée de camps différents, d'opinions tranchées et parfois irréconciliables : il y a des classiques et des symbolistes, des jeunes et des poncifs. Les citer tous serait une entreprise ardue, car la mode s'est emparée, elle aussi, de ce domaine, et les jeunes filles qui lavaient jadis des aquarelles ajoutent maintenant à ce sport celui du travail sur cuir...

Les relieurs, disposant de connaissances techniques, tentèrent les premières innovations. Tout en se confinant dans leur spécialité, quelques-uns n'en restent moins les maîtres de l'art du cuir.

En France, ainsi qu'il en est de tous les arts, celui de travailler le cuir évolue sans cesse. Depuis quelques années l'art moderne, aux lignes si gracieuses, aux concepts tant aimés, a donné aux dessins sur cuir une légèreté remarquable, toute à l'avantage des travaux exécutés. Aussi, n'exagérons nous pas en affirmant que les cuirs travaillés jouiront désormais d'une vogue qui ne saurait que grandir.



Paravent en cuir ciselé et repoussé. Œuvre de Mlle Catherine Hassager, de Copenhague

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

—Il est rumeur que nous allons avoir la paix! Est-ce vrai, Des Meloises? Vous devez connaître le dessous des cartes?

—Non, je ne sais pas, j'espère que cette rumeur est fausse. Qui sont ceux qui désirent la paix? ce serait la ruine des amis du roi ici.

Des Meloises prenait autant que possible des airs d'homme d'état.

—La ruine des amis du roi! qui sont-ils ces amis, Des Meloises? répliqua Poulariez jouant parfaitement la surprise.

—Les associés de la grande compagnie, assurément! En connaissez-vous d'autres?

—Je croyais pouvoir compter le régiment du Béarn, pour ne pas parler du peuple honnête et bon, riposta Poulariez blessé.

—Les "honnêtes gens"? exclama Des Meloises. Alors, Poulariez, je n'ai qu'une chose à vous dire. Si c'est pour un tas de boutiquiers, de scieurs de bois, de savatiers et de fermiers qu'il nous faut garder la colonie, le plus tôt le roi l'enverra au diable ou aux Anglais, sera le mieux!

Poulariez eut un regard plein de courroux, mais les autres jetèrent un éclat de rire.

Le chevalier Des Meloises tira sa montre:

—Je devrais être au Palais, dit-il. A l'heure qu'il est, Cadet, Varin et Penisault doivent avoir balancé les livres, et l'Intendant, qui mène la besogne en diable parfois, a peut-être partagé les dividendes pour le dernier quartier. C'est la seule partie qui m'intéresse.

—Mais ne les aidez-vous donc pas un peu? demanda Poulariez.

—Non, je laisse cette besogne à ceux qui ont de la vocation. Au reste, je pense que Varin, Cadet et Penisault aiment à garder pour eux l'administration intime de la compagnie. J'espère que j'aurai un bon dividende dans ma poche ce soir. Eméric, je vous dois une revanche au piquet, n'est-ce pas?

—Vous m'avez fait faire "capot", la nuit dernière, à la Taverne de Menut et j'avais trois as et trois rois!

—Mais j'avais un quatorze, moi! et j'ai emporté les jetons!

—C'est bien, chevalier, je les reprendrai ce soir. C'est une manière d'avoir ma part des dividendes et de me mêler aux affaires de la grande compagnie... Vous partez, définitivement? Au revoir, alors! rappelez-moi au souvenir de Sainte-Blague.

C'était un soubriquet de l'Intendant.

—Si j'avais un héritier pour le vieux château de l'Adour, je voudrais l'appeler Bigot, pour la chance.

IV

Le chevalier Des Meloises descendit la côte. Les jardins étaient enveloppés de calme: quelques flâneurs seulement se promenaient dans les larges allées bordées de fleurs, les sentiers tortueux et sur les terrasses élevées. Pas loin de là, s'étendaient les quais du roi et les magasins de la Friponne, tout grouillants d'un essaim de travailleurs qui chargeaient et déchargeaient les vaisseaux, empilaient ou distribuaient les marchandises.

Il jeta un regard de dédain sur les magasins, puis, en jouant avec sa canne, il monta lentement le grand escalier, et entra dans la salle du conseil.

—Mieux vaut tard que jamais, chevalier Des Meloises, lui dit Bigot.

Il alla s'asseoir avec Cadet, Varin, Penisault et les autres souverains de la compagnie.

—Vous êtes doublement heureux aujourd'hui, reprit encore l'Intendant, l'ouvrage est fait, et dame Friponne a distribué à chacun des actionnaires un oeuf d'or digne de l'appétit d'un juif.

(1) Voir le numéro 1176 de l'Album Universel, et les suivants.



Le chevalier ne remarqua point ou ne fit pas semblant de comprendre le léger sarcasme.

—Merci bien! fit-il. Je vais porter l'oeuf chez Menut, ce soir, et s'il peut éclore, j'espère qu'il me restera autre chose que l'écale, demain.

—Et qu'importe? ce que l'un perd l'autre le gagne. Cela reste dans la famille. Voyez, continua-t-il, en passant le doigt sur une page du grand livre ouvert devant lui. Mademoiselle Des Meloises est devenue actionnaire dans la grande compagnie. Le nom de votre charmante soeur est bien à sa place, dans cette liste des belles, grandes et nobles dames de la cour qui sont nos associées.

Le chevalier lut le nom de sa soeur. Il y avait une jolie somme à son crédit: cinq chiffres!

—J'espère, reprit Bigot, que Mademoiselle Des Meloises daignera accepter ce faible témoignage de notre respect.

Il savait bien qu'elle le priserait à sa valeur.

—Aie pas peur! chuchotta Cadet, qui n'en revenait pas de sa mauvaise opinion sur les femmes. Les poulettes de Versailles grattent n'importe quel fumier qui cache des diamants! Angélique Des Meloises fera bien de même; elle a des griffes elle aussi!

Personne n'entendit cette judicieuse observation. Au reste, Cadet pouvait tout dire: c'était son privilège. Des Meloises s'inclina profondément en répondant à Bigot:

—Je puis vous assurer que ma soeur sera enchantée de cette marque d'estime, que daigne lui offrir la grande compagnie. Elle appréciera dignement, j'en suis sûr, l'extrême bonté de l'Intendant.

Cadet et Varin se regardèrent en souriant. Bigot sourit aussi en ajoutant:

—Oui, chevalier, la grande compagnie est heureuse de payer ce tribut à la plus belle dame de la Nouvelle-France. Nous accordons un prix pour le lin le plus fin, l'animal le plus gras, pourquoi ne récompenserions-nous pas la beauté, la grâce et l'esprit?

V

Quelques moments après il demanda:

—Quelles nouvelles, aujourd'hui, dans la ville, chevalier? Cette affaire de Belmont?'

—Rien! je n'en connais rien! je crois que la moitié de la ville s'y est rendue. A la porte de l'église, cependant, les marchands ne parlaient que de la paix. Est-ce qu'elle nous menace sérieusement, Bigot?

—Si le roi veut qu'elle se fasse elle se fera.

Bigot n'avait pas l'air de mettre de l'importance à cette question.

—Mais votre opinion, chevalier Bigot? Qu'en pensez-vous?

L'Intendant lui répondit avec humeur:

—"Amen! amen! quod fiat fiat!" Le premier fou de Paris peut vous en apprendre plus long que moi sur les faits et gestes des dames de Versailles; or, ce sont elles qui décident de tout.

—Je crains que la paix ne soit conclue. Que ferez-vous en ce cas, Bigot?

Des Meloises ne s'apercevait point de la répugnance de Bigot à lui répondre.

—Si le roi fait la paix, répliqua celui-ci, "invitus amabam", comme disait cet homme qui épousait une grondeuse.

Il se prit à rire d'un air moqueur, et il ajouta:

—Nous ferons pour le mieux, Des Meloises! Permettez-moi de vous le dire en secret, je me propose de faire tourner les événements à notre avantage.

—Mais si les dépenses de la guerre cessent tout à coup, que va devenir la grande compagnie?

Des Meloises songeait aux cinq chiffres du dividende.

—Oh! vous auriez dû arriver plutôt, chevalier, vous auriez vu comment, en prévision de la paix ou de la guerre, les affaires de la grande compagnie ont été réglées.

Soyez certain d'une chose, continua-t-il, la grande compagnie ne criera pas avant d'avoir le mal, comme les anguilles de Melun. Le proverbe dit: Ruse fait plus que force. La grande compagnie doit prospérer, c'est là sa première condition d'existence. Une année ou deux de repos ne seraient point de trop peut-être, pour ravitailler et renforcer la colonie, et alors nous serons prêts encore à crocheter les serrures du temple de Bellone, et à crier avec plus de plaisir que jamais: Vive la guerre! Vive la grande compagnie!

VI

Bigot, dans son admirable perspicacité, prévoyait le cours des événements. Il devait, d'ailleurs, en rester à peu près le maître après la paix d'Aix-la-Chapelle: une paix qui n'en fut pas une du tout pour l'Amérique, mais qui fut plutôt une trêve armée et pleine de trouble entre les Français et les Anglais du Nouveau-Monde, dont les intérêts étaient opposés et les ambitions rivales.

La séance du bureau de direction de la grande compagnie fut levée. Bigot se retira. Il était préoccupé; il avait ses projets à lui, ses intérêts privés bien autrement importants à ses yeux que ceux de la compagnie. Cadet, Varin et Penisault, les âmes damnées de l'administration, avaient à farder certaines choses pour les rendre acceptables aux associés. Le cercle de la corruption était de plus en plus noir, à mesure qu'on avançait dans cette compagnie, au fond de laquelle Bigot, leur prince à tous, était assis comme sur un trône de ténèbres.

VII

Le chevalier Des Meloises était fier de l'adresse et de la beauté de sa soeur, mais un peu inquiet à son sujet. Tous deux vivaient ensemble en parfaite harmonie tant qu'ils ne s'occupaient nullement l'un de l'autre. Ils vivaient au gré de leurs désirs. Seulement il y avait bisbille quand elle lui reprochait sa pénurie ou, quand elle lui disait qu'il administrait les biens de la famille avec extravagance.

Il était content d'annoncer à Angélique qu'elle était actionnaire dans la grande compagnie, une bonne fortune qui lui arrivait par la grâce de l'Intendant. Angélique éprouva une immense joie. Les prodigalités de son frère ne l'inquiétaient plus, et ses espérances extravagantes pourraient ouvrir leurs ailes. La pensée de ce don généreux soutiendrait son ambition contre les aspirations de son coeur, tantôt, quand Le Gardeur de Repentigny viendrait.

Le chevalier Des Meloises ne se doutait pas des prétentions de sa soeur. Il se berçait depuis longtemps d'une folle illusion. Il s'imaginait qu'il aurait la main de la belle et riche Amélie de Repentigny, s'il la sollicitait. Quelque chose lui disait alors qu'il devait se hâter ou qu'un autre lui ravirait le doux objet de ses rêves.

Il avoua donc à Angélique qu'il désirait se marier.

—Mon alliance avec la haute et riche maison de Tilly est une chose certaine, lui dit-il, si vous voulez bien m'aider, comme une bonne petite soeur peut et doit le faire...

—Comment cela? demanda-t-elle brusquement.

Elle savait bien ce qu'il allait lui proposer...

—En épousant Le Gardeur, ma chère Angélique. Toute la ville sait qu'il est fou de toi, et qu'il te conduira à l'autel quand tu voudras, sans exiger d'autre dot que ta magnifique chevelure.

—Mon cher Renaud, je n'ai nul besoin de vos avis. Que j'épouse Le Gardeur ou que je ne l'épouse point, vous n'en obtiendrez ni plus ni moins la main d'Amélie. Je le regrette, mais Amélie n'est point pour vous. Elle sera la femme de Pierre Philibert ou elle ne sera la femme de personne.

—Tu n'es pas très encourageante, ma soeur. Je suis sûr néanmoins que si tu consentais à épouser Le Gardeur, et à mettre à mon service ton adresse et ton dévouement, j'aurais bientôt ma part de la fortune des Tilly. Les Tilly ont des coffres pleins d'or dans leur vieux manoir, et ils possèdent des terres si vastes qu'un corbeau volerait toute une journée avant de pouvoir en sortir.

—C'est inutile, mon frère! Amélie n'est pas comme les autres filles, vois-tu; elle refuserait la main du roi pour se donner à l'homme qu'elle aime, et elle aime Pierre Philibert. Je déteste les femmes parfaites et je ne voudrais pas être un modèle de vertu, mais Amélie en est un, mon frère, et elle ne s'en doute pas!

—Hum! je n'ai jamais mis la main sur aucun de ces parangons, et je serais curieux d'en éprouver une, répondit Des Meloises avec un sourire plein de suffisance. Je ne les crois pas plus invincibles que les autres, ces femmes-là, quand elles oublient de prendre leur bouclier.

—Oui, mais ces femmes-là, comme tu dis, n'oublient jamais leur armure. Elles semblent nées comme Minerve. Je sais bien que tu as trop de présomption pour me croire; mais va! cours ta chance, et tu m'en donneras des nouvelles! Elle ne te donnera ni coups de langue, ni coups de griffes. Elle est grande dame et elle te parlera en reine. Elle te renverra si poliment que tu reviendras avec une haute opinion de notre sexe.

—Moque-toi de moi, comme toujours, Angélique! On ne sait jamais si tu badines ou si tu moralises. Sois donc sérieuse une fois. Les fortunes des Tilly et des Repentigny sont les plus considérables de la Nouvelle-France; nous pouvons les conquérir l'une et l'autre si tu veux m'aider.

—Je te souhaite sincèrement ces coffres pleins d'or du vieux manoir, et ces terres immense que le vol des corbeaux ne saurait franchir dans une journée, mais renonces-y Renaud, comme j'y renonce moi-même.

VIII

Angélique s'étendit paresseusement dans son fauteuil. Elle était ahurie. Le chevalier ne voulut point lâcher prise:

—Pourquoi renonces-tu à la fortune des Repentigny, répliqua-t-il? Elle sera tienne quand tu voudras. Tu n'as qu'à donner ton petit doigt à Le Gardeur... En vérité, tu me mets dans l'embarras.

Angélique sourit, cassa une noix comme par distraction, et savoura quelques gouttes de vin.

—Je le sais bien, Renaud, que je te mets dans l'embarras, fit-elle ensuite tranquillement, mais j'y suis souvent moi-même, va! Il y a dans le monde tant d'hommes... tant de pauvres, si peu de riches, si peu de coeurs sensibles, surtout, qu'une femme est bien excusable de se vendre au plus haut enchérisseur! De nos jours, le bonheur de l'amour ne se trouve que dans les romans et chez les laitières.

—Morbieu! Angélique, tu lasserai la patience de tous les saints du calendrier! Je plains le malheureux qui t'épousera! Voici que la plus belle fortune de la Nouvelle-France va tomber entre les mains de Pierre Philibert, que satan confonde! une fortune que j'ai toujours regardée comme la mienne!

—C'est ce qui démontre la présomption des hommes! Tu n'as jamais dit un mot d'amour à Amélie et tu penses qu'elle va se jeter dans tes bras au premier appel!

—Oui, si tu le voulais, Angélique! mais non, tu es dure comme un roc et tu as plus de caprices et de vanité que toutes les femmes ensemble!

Angélique se leva.

—Tu traites courtoisement mon pauvre sexe, dit-elle avec malice! Je te laisse avec toi-même: je ne saurais te laisser en plus mauvaise compagnie.

—Tu es acerbé et sarcastique, aussi. Tout ce que je voulais, c'était de nous assurer à tous deux une belle fortune. Je ne vois pas à quoi

servent les femmes, si ce n'est à nous contrarier.

—C'est cela! j'admets que les femmes méritent tout ce que tu penses d'elles; mais tu devrais être assez poli pour ne pas me le dire en face. Un conseil maintenant, Renaud: étudie le jardinage et peut-être qu'un jour tu deviendras illustre comme le marquis de Vandrière. Cultive les choux si tu ne peux pas cultiver l'amour d'Amélie de Repentigny.

IX

Angélique savait que Des Meloises n'était pas fort subtil; sans cela, elle n'aurait pas osé faire cette grosse allusion au frère de la Pompadour. Vandrière venait d'être nommé directeur des jardins du roi, par la grâce de la célèbre courtisane, sa soeur. On peut deviner aisément à quoi pensait la jolie fille en parlant ainsi.

Le chevalier fut blessé de la comparaison, cependant. Il n'aimait pas être mis en parallèle avec un plébéien comme le nouveau marquis de Vandrière. Il répliqua avec feu:

—Le marquis de Vandrière! comment oses-tu accoler ce nom au mien? Il n'y a pas dans l'armée une seule table d'officiers où il serait permis à ce fils de poissonnier de s'asseoir! Pourquoi prononces-tu ce nom, Angélique? Tu es une véritable énigme!

—Je pensais à quelque chose qui pourrait bien arriver, si jamais je vais à Paris... C'est la solution d'un problème.

—Tu peux décourager la Sorbonne avec tes problèmes! Adieu! il faut que je sorte.

—Adieu! mon frère, puisque tu pars. Penses-y! si tu veux t'élever dans le monde, tu ne ferais peut-être pas mal d'accepter une place de jardinier du roi, comme Vandrière. Il en est temps encore.

Elle se mit à rire, et sa voix argentine tintinnait dans l'air, pendant que les pas du chevalier résonnaient sur l'escalier.

X

Elle s'assit dans son fauteuil.

—Pauvre Renaud! comme il est fou, pensait-elle!... Pourtant, il est peut-être plus sage dans sa folie que moi dans mes habiles combinaisons...

Elle se coucha à demi sur le coussin moelleux du dossier.

—L'obscurité se répand déjà autour de moi, murmura-t-elle. Le Gardeur va bientôt venir. Les réjouissances de Belmont ne le retiendront pas... que vais-je faire?

Son coeur commençait à s'attendrir.

—Accepter ses vœux? continua-t-elle, impossible! le tromper? je ne veux pas! Ne plus l'aimer? je ne peux pas!... pas plus que je puis aimer l'Intendant... l'Intendant que je hais et que j'épouserai, pourtant!

Elle se couvrit les yeux de ses deux mains et demeura silencieuse pendant quelques minutes.

—Qui sait? reprit-elle, qui sait si je l'épouserai? Elle est encore à Beaumanoir, elle, cette femme!... Est-ce donc en vain que je vais essayer de l'éloigner?

Une pensée mauvaise s'élevait en rampant du fond de son coeur. Elle frissonna.

—Oserai-je encore lever les yeux sur cet honnête Le Gardeur?... Mon sort est à jamais fixé!... Le Gardeur voudra me sauver, mais je ne veux pas; qu'il me laisse avec mes projets!...

Ces projets! ils ne venaient pas de la charité d'une âme pure.

CHAPITRE XX

CHASSE — CROISE DE QUESTIONS ET BABIL

I

Fatiguée de ses réflexions sur l'inconstance de la fortune et l'incertitude des événements, Angélique se mit à songer à sa toilette. Elle appela Lisette qui se hâta d'accourir, et se mit en frais de l'habiller et de lui raconter les nouvelles du quartier.

Le quartier, c'était tout un monde pour la loquace servante, et un petit monde fort agité, fort remuant, en ces temps-là! C'était un "epi-

tome" de la France elle-même, une miniature de Paris, où toutes les provinces, du Béarn à l'Artois, avaient des représentants; un petit foyer où, comme dans la grande métropole du royaume, toutes les passions: l'amour, la haine, la crainte, l'envie, l'ambition, étaient violemment attisées.

Lisette en savait long ce jour-là. Elle avait recueilli tous les babillages que les servantes s'étaient passés d'une galerie à l'autre. Et elles en avaient de merveilleux, les servantes, au sujet de la fête de Belmont! Le nombre des carrosses, des hommes à cheval, des écuyères, les toilettes, le cortège des grands, le peuple! c'était un dénombrement digne d'Homère.

II

—Qui étaient donc tous ces invités, Lisette, demanda Angélique.

C'était pour le plaisir d'entendre parler sa servante, qu'elle lui faisait cette question; car elle connaissait parfaitement les noms de tous les convives, de ceux qui s'étaient rendus à Belmont, et de ceux qui avaient décliné l'invitation! Toute la ville ne s'était occupée que de cette fête depuis plusieurs jours.

—O madame! la bourgeoisie! presque rien que la bourgeoisie! des gens qui sentent les fourrures, le poisson, la térébentine et la Basse-Ville! Vous voyez chaque jour ces messieurs descendre à la Basse-Ville, les mains dans leurs poches où sonnent les pièces blanches! des habits enfarinés sur le dos, des pantalons gras-seux aux jambes, pendant que leurs femmes et leurs filles, la tête ornée de plumes et en fal-balas, se pavant dans les rues de la Haute-Ville avec tout l'aplomb des gens nobles!

Lisette était une rusée coquine. Elle savait que sa maîtresse s'était moquée de la fête des "honnêtes gens."

—Mais enfin vous savez les noms de ces gens, appuya mademoiselle Des Meloises. Vous possédez une langue capable de tout dire.

—Oui, madame, ce que je n'ai pas vu de mes yeux, je l'ai appris de Manon Nytouche, la servante de madame Racine. Manon a accompagné sa maîtresse jusque chez madame de Grandmaison. Toutes les dames étaient là, sur le balcon, pour voir passer les invités. Elles en ont eu du plaisir! Elles en ont dit des plaisanteries!

III

Angélique se jeta en arrière dans sa chaise, d'une façon un peu nonchalante.

—Continuez, dit-elle, nommez-moi les équipages qui ont passé. Peu m'importe avec quels yeux vous les ayez vus... les vôtres ou ceux des autres.

—Eh bien! d'abord, comme de raison, il y avait les Brassard. Leurs filles étaient mises comme des duchesses. Elles avaient tout à fait oublié le vieux magasin sale de la rue Sous-le-Fort, d'où elles avaient tiré leurs extravagantes toilettes. Les Gravel du Cul-de-Sac, avec leurs grands pieds qui rappellent les pieds de leur grand-père, le vieux coureur des bois!

—Pas mal dit, Lisette! C'est dommage que les demoiselles Gravel ne vous entendent point, observa Angélique. Après?

—Les Huot, ça va sans dire! avec le cou raide et les épaules hautes de leur grand-mère, la Squaw.

Le sieur Huot la fit sortir de son wigwam avec son trousseau sur le dos et une lanière sur le front, et il l'amena ici pour en faire une dame. Le mariage fut célébré. Les demoiselles Huot portent leurs fourrures d'une autre manière maintenant...

Les Tourangeau, qui se croient assez riches pour se marier avec les nobles! et Cécile, comme de raison, la belle Cécile! avec ses cheveux frisés sur le front pour cacher...

Lisette s'arrêta court. Elle s'apercevait qu'elle mettait le pied sur un terrain glissant.

—Pour cacher quoi? fit Angélique d'un ton sévère.

Elle savait bien pourquoi sa servante hésitait.

—Une marque rouge en forme de croix, madame!

Lisette avait peur, car elle ne pouvait deviner où tombait la foudre quand sa maîtresse se fâchait.

Angélique éclata de rire.

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË (1)

(Suite) I

Mais je le répéterai encore une fois, le travail et la patience réparaient toutes les brèches, suppléaient à tous mes besoins et me fournissaient en abondance tout ce qui m'était nécessaire.

C'est ce qu'on verra clairement dans la suite de mon histoire.

XV

ROBINSON MOISSONNEUR, POTIER, MEUNIER ET BOULANGER

Le mois de novembre étant venu, j'attendais ma récolte d'orge et de riz. Le terrain que j'avais cultivé pour recevoir ces grains n'était pas grand; la quantité que j'avais semée de chaque espèce montait au plus, comme je l'ai remarqué, à un demi-picotin, parce que j'avais perdu le fruit d'une saison pour avoir semé pendant la sécheresse. Mais pour le présent je me promettais une bonne récolte, lorsque je m'aperçus tout d'un coup que je serais en danger de perdre le tout, et de me le voir enlever par des ennemis de plusieurs sortes, dont il n'était presque pas possible de préserver mon champ. Les premières furent commises par les chèvres et ces autres animaux auxquels j'ai donné ci-dessus le nom de lièvre, qui tous ayant une fois goûté la saveur du blé en herbe, y demeuraient campés nuit et jour, le mangeaient à mesure qu'il poussait, et si près du pied, qu'il était impossible qu'il eût le temps de se former en épis.

Je ne vis point d'autre remède à ce mal que d'entourer complètement mon blé d'une haie. Il m'en coûta beaucoup de peines et de sueurs pour ce travail, d'autant plus que la chose était pressée et demandait une grande diligence. Cependant comme la terre labourée était proportionnée à la semence que j'y avais mise, et par conséquent de petite étendue, je l'eus close et mise hors d'insulte dans environ trois semaines de temps. Et pour mieux donner la chasse à ces maraudeurs, j'en tirais quelques-uns pendant le jour, et leur opposais pendant la nuit mon chien, que je laissais attaché à un poteau justement à l'entrée de mon enclos d'où il s'élançait çà et là, aboyant contre eux de toutes ses forces. De cette manière, les ennemis furent obligés d'abandonner la place, et bientôt je vis mon blé croître, prospérer et mûrir à vue d'oeil.

Mais si les bêtes fauves avaient fait du dégât dans ma moisson, dès qu'elle avait été en herbe, les oiseaux la menaçaient d'une ruine entière au moment où elle paraissait couronnée d'épis; car, me promenant un jour le long de la haie pour voir comment allait mon blé, je vis la place entourée d'une multitude d'oiseaux de je ne sais combien de sortes qui étaient aux aguets, et n'attendaient pour faire la picorée que le moment où je serais parti. Je fis une décharge sur eux, car je n'allais jamais sans mon fusil. Dès que le coup fut tiré, il s'éleva dans l'air une épaisse nuée d'oiseaux que je n'avais point remarqués et qui s'étaient tenus cachés au fond du blé.

Ce spectacle fut bien douloureux pour moi, car il me présageait l'anéantissement de mes espérances, la disette où j'allais tomber, la perte totale de ma récolte, et ce qu'il y avait de pire, c'est qu'en prévoyant ce malheur, je ne savais pas encore comment le prévenir. Je résolus pourtant de ne rien négliger pour sauver

mon grain, et de faire même sentinelle jour et nuit, s'il le fallait. Avant tout, je me portai sur les lieux pour constater le dommage. Ces harpies avaient à la vérité fait du dégât, mais pas autant que je m'y étais attendu: la verdure des épis avait un peu arrêté leur avidité, et si je pouvais sauver les restes, ils me promettaient encore une bonne et abondante moisson.

Je restai là quelques moments pour recharger mon fusil; après quoi, me retirant un peu à l'écart, il me fut aisé de voir mes voleurs postés en embuscade sur tous les arbres d'alentour, comme s'ils n'épiaient, pour faire leur irruption, que l'heure de mon départ. L'événement ne me permit point de douter de leur projet: je m'éloignai de quelques pas, comme pour m'en aller tout à fait. A peine avais-je disparu, qu'ils descendirent de nouveau l'un après l'autre dans le champ de blé. J'en fus si irrité que je n'attendis pas qu'ils fussent rassemblés en un plus grand nombre, d'autant plus qu'il me semblait qu'on me rongeaient les entrailles et que chaque grain qu'ils avalaient avait pour moi la valeur d'un pain entier. Je m'avançai donc aussitôt près de la haie, je tirai sur eux un second coup et j'en tuai trois. C'était justement ce que je souhaitais avec ardeur, car je les ramassai d'abord pour rendre leur punition exemplaire et les traiter comme on fait des insignes voleurs



Je fis ma récolte.

en Angleterre, que l'on condamne à rester attachés au gibet après leur exécution, afin d'inspirer de la terreur aux autres. On n'imaginerait pas quel bon effet cela produisit. Les oiseaux, depuis ce temps-là, non seulement ne venaient pas dans mon blé, mais même ils abandonnèrent tout ce canton de l'île, et je n'en vis plus aucun dans le voisinage tout le temps que demeura l'épouvantail. J'en eus une joie extrême, comme on peut bien le croire, et je fis ma récolte sur la fin de décembre, qui est dans ce climat la saison propre pour la seconde moisson.

Avant de commencer cette corvée, je n'étais pas peu embarrassé pour suppléer à ma faucille, car il m'en fallait absolument une pour couper le blé. Je n'eus d'autre parti à prendre que de me la fabriquer du mieux que je pus avec un des sabres ou coutelas que j'avais sauvés parmi les autres armes restées dans le vaisseau. Lorsque ma moisson fut achevée, le demi-picotin que j'avais semé se trouva m'avoir produit près de deux boisseaux et demi d'orge, du moins autant que je pouvais en juger à peu près, puisque je n'avais alors aucune mesure.

Ceci ne laissa pas de me donner beaucoup de courage: c'en était assez pour me faire connaître que la divine Providence voudrait bien un jour ne me pas laisser manquer de pain: néan-

moins je me voyais encore dans un grand embarras, car je ne savais ni comment moudre ce grain pour en faire du pain, ni comment cuire ce pain quand même je serais parvenu à le pétrir. Toutes ces difficultés se joignant au désir que j'avais d'amasser une bonne quantité de provisions et d'avoir par devers moi un grenier qui m'assurât du pain pour l'avenir, je résolus ne point tâter de cette récolte, mais de la conserver et de l'employer tout entière en semence la saison prochaine. En attendant, je voulais employer toute mon industrie et toutes les heures de mon travail à exécuter le grand dessein que j'avais de me perfectionner dans l'art de labourer, aussi bien que dans celui de tirer parti des produits de mon labourage.

Je pouvais bien dire alors dans un sens propre et littéral que je travaillais pour ma vie. Mais une chose étonnante, à laquelle je ne crois pas que beaucoup de gens fassent réflexion, ce sont les préparatifs qu'il faut faire, la peine qu'il faut essayer, les formes différentes qu'il faut donner à son ouvrage avant de pouvoir produire dans sa perfection ce qu'on appelle un morceau de pain.

C'est ce que je reconnus à mon grand dommage, moi qui étais réduit à un état de pire nature; et chaque jour aidait à m'en convaincre de plus en plus, depuis que j'eus recueilli le peu de blé qui avait crû d'une manière si extraordinaire et si inattendue au pied du rocher.

Premièrement, je n'avais point de charrue pour labourer la terre, point de bêche pour la fuir. Il est vrai que je suppléai à cela en me faisant une pelle de bois, dont j'ai déjà parlé; mais aussi, dans mon ouvrage reconnaissait-on aisément l'imperfection de cet outil. Et quoiqu'il m'eût coûté plusieurs jours à faire, néanmoins, comme il n'était point garni de fer tout autour, non seulement il s'usa plus tôt, mais encore je faisais mon ouvrage avec plus de peine et moins de succès.

Cependant je me résignais à tout cela, et supportais avec une patience égale et la difficulté du travail et le peu de succès dont il était suivi. Après que mon blé était semé, j'aurais eu besoin d'une herse; mais, n'en ayant point, je me voyais obligé de passer par-dessus ma terre une grosse branche d'arbre que je traînais derrière moi, avec laquelle je grattais pour ainsi dire plutôt que je ne hersais.

Quand mon grain était en herbe, en épis ou venu à maturité, de combien de choses n'avais-je pas besoin, comme je l'ai déjà fait entendre, pour le fermer d'un enclos, en écarter les bêtes et les oiseaux, le faucher, le sécher, le voiturier, le battre, le vanner et le serrer! Après cela, il me fallait un moulin pour moudre, un tamis pour passer la farine, du levain et du sel pour faire fermenter, un four pour cuire mon pain. Voilà bien des instruments d'un côté, et de l'autre bien des ouvrages différents! Je ferai pourtant voir que tous ceux-là me manquèrent, et que je ne manquai à aucun de ceux-ci. Mon blé me donnait beaucoup d'occupation; mais aussi il m'était d'un plus grand secours que tout le reste, et je le regardais comme le plus précieux de tous mes biens.

Cependant, tant de choses à faire et tant d'autres dont j'avais un besoin extrême m'auraient fait perdre patience, sans la conviction qu'il n'y avait point de remède à cela; d'ailleurs la perte de mon temps ne devait pas tant me tenir à coeur, parce que, de la manière dont je l'avais divisé, il y avait une certaine partie du jour affectée à ces sortes d'ouvrage, et comme je ne voulais employer aucune portion de mon blé à faire du pain jusqu'à ce que j'en eusse une

(1) Voir le numéro 1181 de l'Album Universel, et les suivants.

plus grande provision, j'avais par devers moi les six mois prochains pour tâcher de me procurer, par mon travail et mon industrie, tous les ustensiles propres à tirer le meilleur parti des grains que je recueillerais.

Mais auparavant il me fallait préparer un plus grand espace de terre, parce que j'avais déjà assez de grain pour semer plus d'un arpent. Je ne pouvais préparer la terre sans me faire une bêche. C'est aussi par où je commençai, et il ne se passa pas moins d'une semaine entière avant que je l'eusse achevée, encore était-elle fort grossière et mal formée; en sorte que mon ouvrage en devint une fois plus pénible. Mais tout cela ne fut point capable de me décourager ni de m'empêcher de passer outre. Et enfin j'emblavai deux pièces de terre plates et unies, les plus proches de ma maison que je pus trouver; je les entourai d'une bonne haie. Cette clôture était composée de plants de même espèce que celle qui entourait ma maison: ainsi je savais qu'elle croîtrait promptement, et que dans un an elle formerait une haie vive qui n'exigerait que peu de réparations. Cet ouvrage m'occupait bien durant trois mois, parce qu'une partie de ce temps était la saison pluvieuse, qui ne me permettait de sortir que rarement.

Pendant tout le temps que j'étais confiné dans ma maison par la continuation des pluies, je m'occupai de la manière que je raconterai tout à l'heure; mais, en même temps que je travaillais, je ne laissais pas de m'amuser à parler à mon perroquet: ainsi il apprit à parler lui-même, et à dire son nom et son surnom, qui étaient "Perroquet mignon", et qui furent aussi les premières paroles que j'eusse entendu prononcer dans l'île par une autre voix que la mienne. Ce petit animal me servait de compagnon dans mon travail, et les entretiens que j'avais avec lui me délassaient souvent de mes occupations, qui étaient graves et importantes, comme vous l'allez voir.

Il y avait déjà longtemps que je songeais à part moi si je ne pourrais point me faire quelques vases de terre, parce que j'en avais un besoin extrême; mais j'ignorais la méthode qu'il fallait prendre pour pourvoir à ce besoin. Néanmoins, quand je considérais la chaleur du climat, je ne doutais presque pas que si je réussissais seulement à trouver de l'argile convenable, je ne pusse en former un pot, lequel, étant séché au soleil, serait assez dur et assez fort pour être manié et pour qu'on pût y mettre des choses sèches de leur nature et qui demanderaient à être tenues à l'abri de l'humidité.

Comme je m'attendais à avoir bientôt une assez grande quantité de blé, de farine et d'autres choses, je me proposais aussi de les serrer de la manière que je viens de dire; en conséquence, je résolus de me façonner quelques pots et de les faire aussi grands qu'il me serait possible, afin qu'ils pussent se tenir fermes comme des jarres, et qu'ils fussent tout prêts à recevoir les différentes choses que je voulais mettre dedans.

Le lecteur aurait pitié de moi, ou plutôt il s'en moquerait si je lui disais de combien de manières bizarres je m'y pris pour former ma matière; combien étrange et difforme fut la figure donnée à mes ouvrages, qui tombèrent par morceaux, les uns en dedans, les autres en dehors, parce que l'argile n'était pas assez ferme pour soutenir son propre poids; combien se fêlèrent à la trop grande ardeur du soleil, pour y avoir été exposés trop précipitamment; combien enfin se brisèrent en les changeant de place, soit avant qu'ils fussent secs, soit après qu'ils le furent: tellement que quand je me fus donné bien de la peine pour apprêter ma matière et pour la mettre en oeuvre, je ne pus pas faire plus de deux grands et vilains ustensiles de terre que je n'oserais appeler jarres, mais qui me coûtèrent pourtant près de deux mois de travail.

Néanmoins, comme ces deux vases s'étaient bien cuits et durcis au soleil, je les soulevai adroitement, et les mis dans deux grands paniers d'osier que j'avais faits exprès pour les empêcher de se casser; et comme il y avait du vide entre le pot et le panier, je le remplis tout à fait avec de la paille de riz et d'orge, comptant que ces deux pots se tiendraient toujours secs, que j'y pourrais serrer premièrement mon blé, et peut-être aussi ma farine, après l'avoir moulu.

Si j'avais mal réussi dans la combinaison des grands vases, je fus assez content du succès

que j'eus à en faire bon nombre de petits, comme des pots ronds, des plats, des cruches, des terrines. L'argile prenait sous ma main toutes sortes de figures, et elle recevait du soleil une dureté surprenante.

Mais tout cela ne répondait pourtant pas encore à la fin que je m'étais proposée, qui était d'avoir un pot de terre capable de renfermer des choses liquides et de résister au feu, service que je ne pouvais attendre d'aucun des ustensiles dont j'étais déjà pourvu. Au bout de quelque temps, il arriva qu'ayant un bon feu pour apprêter mes viandes, je trouvai dans mon foyer un morceau de ma vaisselle de terre qui se trouvait parfaitement cuit, dur comme une pierre et rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris de voir cela, et je dis en moi-même qu'assurément mes pots se pourraient très bien cuire étant entiers, puisqu'il s'en cuisait des morceaux séparés dans une si grande perfection.

Cette découverte fut cause que je me mis à considérer comment je ferais pour disposer mon feu de manière que j'y pusse cuire des pots. Je n'avais aucune idée ni du genre de fourneau dont se servent les potiers, ni du vernis dont ils enduisent leur vaisselle, ne sachant pas que le plomb que je possédais était bon pour cela; mais, à tout hasard, je plaçai trois grandes cruches, sur lesquelles je mis trois pots, le tout en forme de pile, avec un gros tas de cendres par-dessous. Je fis alentour un feu de bois qui flambait si bien aux côtés et par-dessus, qu'en peu de temps je vis mes vases tout rouges de part en part, sans qu'il en parût aucun de fêlé. Je les laissai dans ce degré de chaleur environ cinq ou six heures, jusqu'à ce que j'en aperçus un qui n'était pas fendu à la vérité, mais qui commençait à fondre et à couler, car le gravier qui se trouva mêlé parmi l'argile se liquéfiait par la violence du feu, et se serait tourné en verre si j'eusse continué. Ainsi je tempérai mon brasier par degrés jusqu'à ce que les vases commençassent à perdre un peu de leur rouge, et je fus debout toute la nuit pour avoir l'oeil dessus, de peur que le feu ne s'abatît trop soudainement. A la pointe du jour, je me vis enrichi de trois cruches qui étaient je ne dirai pas belles, mais très bonnes, et de trois autres pots de terre aussi bien cuits qu'on le saurait souhaiter, et dont l'un avait reçu un parfait vernis de la fonte du gravier.

Je n'ai pas besoin de dire qu'après cette expérience, je ne me laissai plus manquer d'aucun vase de terre qui me pût être utile. Il est vrai que la forme de ces vases n'était guère propre à faire honneur à mon talent; mais c'est de quoi l'on ne s'étonnera point, si l'on considère que je n'avais aucun secours ni aucune méthode fixe pour un tel travail; me trouvant à peu près dans le cas des enfants qui font des pâtés avec de la terre grasse, ou, si vous voulez, d'une femme qui s'érigerait en pâtissière sans avoir jamais appris à manier la pâte.

Je ne crois pas qu'on puisse éprouver une joie plus vive que celle que je ressentis lorsque je vis que j'avais fait un pot qui résisterait au feu. Et à peine avais-je eu la patience d'attendre que mes vases fussent arrondis, que j'en posai un sur le feu avec de l'eau dedans pour faire bouillir de la viande, ce qui me réussit parfaitement bien, car un morceau de chevreau que j'avais mis dans le pot me fit un bon bouillon, quoique je manquasse de plusieurs ingrédients pour le rendre aussi parfaitement bon que je l'aurais souhaité.

La chose que je désirais avec le plus d'ardeur après celle-là, c'était une pierre au moyen de laquelle je pusse piler ou moule du blé; car, pour ce qui est d'un moulin, c'est une machine qui exige tant d'art, qu'il ne m'entra pas seulement dans l'esprit d'y pouvoir atteindre. J'étais bien embarrassé pour trouver comment je suppléerais à une chose d'un besoin si indispensable. En effet, le métier de tailleur de pierre est, de tous, celui pour lequel je me sentais le moins de talent, outre que je n'avais aucun des outils qu'on y emploie. Je cherchai pendant plusieurs jours une pierre qui fût assez grosse et qui eût assez de diamètre pour la pouvoir creuser et pour en faire un mortier; mais je n'en trouvai aucune dans toute l'île, excepté ce que renfermait le corps des rochers, où faute d'instruments, je ne pouvais ni creuser ni tailler, et d'où par conséquent je ne pouvais rien tirer. Ajoutez à cela que les rochers de l'île n'étaient pas d'une dureté convenable, mais d'une pierre gra-

veuse qui, s'émiettant aisément, n'aurait par conséquent pas pu souffrir les coups d'un pesant pilon, et le blé n'aurait pu se broyer sans qu'il s'y mêlât beaucoup de gravier. Ainsi ayant perdu beaucoup de temps à chercher une pierre, je désespérai d'y réussir, et pris le parti de chercher dans les forêts quelque gros billot d'un bois bien dur. C'est ce qu'il me fut aisé de trouver; et, prenant le plus gros que je fusse capable de remuer, je l'arrondis et le façonnai en dehors avec ma hache et ma doloire; ensuite je le creusai avec un travail infini, en y appliquant le feu, moyen dont se servent les sauvages pour faire leurs canots. Je fis ensuite un gros et pesant pilon avec du bois qu'on appelle bois de fer. Je mis à part ces outils ainsi préparés, en attendant ma seconde récolte, après laquelle je me proposais de moule, ou plutôt de broyer mon blé pour le réduire en farine et me faire du pain.

Cette difficulté surmontée, la première qui se présentait était de me faire un sas ou un tamis, pour préparer ma farine et la séparer des cosses et du son, sans quoi je ne voyais pas de possibilité d'avoir du pain. La chose était si difficile en elle-même, que je n'avais presque pas le courage d'y penser. En effet, j'étais bien éloigné d'avoir les choses requises pour faire un tamis, car il ne me fallait pas moins qu'un beau canevas, ou bien quelque autre étoffe transparente pour passer la farine. Ce fut là pour moi un grand obstacle qui me retint dans l'inaction et dans l'incertitude pendant plusieurs mois. Tout ce qui me restait de toile n'était que des guenilles: j'avais, à la vérité, du poil de chèvre; mais je ne savais ni comment le filer, ni comment le travailler au métier; et quand même je l'aurais su, il me manquait les instruments nécessaires. Je me fatiguais la tête à chercher quelque moyen de remédier à cet inconvénient, lorsque je me rappelai enfin qu'il y avait parmi les hardes de nos mariniers que j'avais sauvées du vaisseau, quelques cravates de toile de coton. C'est à quoi j'eus recours; en effet, avec quelques morceaux de cravates, je me fis trois petits sas, assez propres à l'usage auquel je les destinais. Je m'en servis pendant plusieurs années, et nous verrons par la suite ce que je leur substituai quand la nécessité ou l'occasion se présenta.

Ensuite venait la boulangerie, dont les fonctions devaient s'étendre tant à pétrir qu'à cuire au four. Mais, premièrement, je n'avais point de levain, et même je n'entrevois aucune possibilité de me procurer une chose de cette nature: je résolus donc de ne m'en mettre plus en peine, et d'en rejeter jusqu'à la moindre pensée. Quant au four, mon esprit était en travail pour trouver le moyen de m'en fabriquer un. A la fin, je trouvai une invention qui répondait assez à mon dessein, et la voici.

Je fis quelques vases de terre fort larges, mais peu profonds, c'est-à-dire qu'ils pouvaient avoir deux bons pieds de diamètre sur neuf pouces au plus de profondeur: je les fis cuire dans le feu, comme les autres, et les mis ensuite à part. Or, quand je voulais enfourner mon pain, je débutais par faire un grand feu sur mon foyer qui était pavé de briques carrées, formées et mises à ma façon: j'avoue qu'elles n'étaient pas équarries selon les règles de la géométrie. Quand mon feu de bois était à peu près réduit en charbons éparpillés sur monâtre de manière à le couvrir tout entier, j'attendais que l'âtre fût extrêmement chaud; alors j'en écartais les charbons et les cendres en les balayant bien proprement, puis je posais ma pâte que je couvrais d'abord du vase de terre dont vous avez vu la description et autour duquel je ramassais les charbons avec les cendres pour y concentrer la chaleur ou même l'augmenter. De cette manière, je cuisais mes pains d'orge tout aussi bien que dans le meilleur four du monde, et non content de faire le boulanger, je tranchais encore du pâtissier, car je me fis plusieurs gâteaux et poudings de riz. A la vérité, je n'allai point jusqu'à ce point de perfection, de faire des pâtés, mais quand même je l'aurais entrepris, je ne sache pas ce que j'aurais pu mettre dedans, excepté de la viande de chèvre ou d'oiseaux du pays; or l'une ou l'autre aurait fait triste figure dans un pâté, faute des assaisonnements convenables.

On ne doit point s'étonner quand j'avance que toutes ces choses m'occupèrent pendant la plus grande partie de la troisième année de mon séjour dans l'île, si l'on remarque que j'employais une partie de mon temps à vaquer à l'agricul-

Valse

(1835)

ROBERT SCHUMANN

(1810-1856)



PIANO

Animé

f

Red.

Menuet



JOSEPH HAYDN
(1732-1809)

PIANO

Trio (Minore)

Valses Nobles



FRANZ SCHUBERT
(1797-1828)

POUR PIANO

I

ff fz p

cresc. f ff fz fz

1^a 2^a FIN

II

p legato

cresc. p

D.C.

"Music in the Air"

MARCHE

POUR MANDOLINE SEULE

SILVIO HEIN

T^o di Marcia

Coups de plumes
en bas / en haut

mf decrescendo jusqu'à la fin

ppp

ff

N.B.—Les notes pointées dessus ou dessous doivent être détachées. Le signe — indique de glisser la plume d'une corde à l'autre.
Le signe $>$ indique d'accentuer la note.

Montréal, 19 janvier 1907.

Album Universel (Monde Illustré) No 1186

ture et aux moissons. En effet, je coupai mon blé dans la même saison, le transportai au logis du mieux que je pus, et en conservai les épis dans mes grands paniers jusqu'à ce que j'eusse le loisir de les égrener entre mes mains, expédient auquel j'étais réduit, puisque je n'avais ni aire, ni fléau pour les battre.

Mais à présent que la quantité de mes grains augmentait, j'avais véritablement besoin d'élargir ma grange pour les loger, car mes semailles avaient été d'un si grand rapport, que ma dernière récolte monta à vingt boisseaux d'orge et tout au moins à une pareille quantité de riz : si bien que dès lors je me croyais en état de manger du pain à discrétion, moi qui en faisais abstinence depuis si longtemps, c'est-à-dire depuis que je n'avais plus de biscuit. Je voulus voir aussi quelle quantité de blé me suffirait pour une année et si je ne pourrais pas me contenter de faire une seule semaille.

Tout bien considéré, je trouvai que quarante boisseaux étaient tout autant que j'en pouvais consommer dans un an. Ainsi je résolus de semer chaque année la même quantité que la dernière fois, espérant qu'elle me fournirait suffisamment de pain.

XVI

ROBINSON CONSTRUIT UN CANOT

Tandis que ces choses se passaient, vous pouvez bien vous imaginer que mes pensées roulaient souvent sur la découverte que j'avais faite de la terre située vis-à-vis de l'île, et je ne pouvais y penser sans éprouver quelque désir secret d'y aborder : en effet, je considérais que le pays où je me voyais était inhabité, que celui auquel j'aspirais était dans le continent, et que, de quelque nature qu'il fût, je pourrais de là passer plus loin et trouver quelque moyen de m'affranchir de ma misère.

Dans tous ces raisonnements, je ne faisais point entrer en ligne de compte les dangers auxquels m'exposerait une telle entreprise ; celui particulièrement de tomber entre les mains des sauvages, plus cruels que les tigres et les lions d'Afrique : ce serait un miracle s'ils ne me tuaient point pour me dévorer, car je me souvenais d'avoir ouï dire que les habitants des côtes des Caraïbes étaient anthropophages ou mangeurs d'hommes, et je savais, par la latitude, que je ne pouvais pas être fort éloigné de ce pays-là. Supposez que ces peuples ne fussent pas anthropophages, je n'en courais pas moins le danger d'être tué par eux si je tombais entre leurs mains, puisque tel avait été le sort de plusieurs Européens avant moi, quoiqu'ils fussent au nombre de dix, quelquefois même de vingt personnes : à plus forte raison devais-je craindre pour moi, qui me voyais seul et incapable par conséquent de faire une longue défense. Toutes ces choses, dis-je, que j'aurais dû considérer mûrement, et qui dans la suite me firent faire des réflexions, ne m'entrèrent pas dans l'esprit au commencement. Au contraire, j'étais entièrement possédé du désir de traverser la mer pour prendre terre de l'autre côté.

C'est alors que je regrettai mon garçon Xuri et le grand bateau qui cinglait avec une voile latine, sur lequel j'avais navigué environ onze cents milles, le long des côtes d'Afrique ; mais comme ces regrets n'aboutissaient à rien, il me vint en pensée d'aller visiter la chaloupe de notre bâtiment, qui après notre naufrage avait été portée par la tempête bien avant sur le rivage, comme je l'ai déjà dit. Je la trouvai cette seconde fois à peu près dans la même situation, quoique un peu plus loin que la première, et elle était presque tournée sens dessus dessous, appuyée contre une longue éminence de gros sable où la violence des vents et des flots l'avait portée et laissée tout à fait à sec.

Si j'avais eu quelqu'un pour m'aider à la redresser et à la lancer ensuite à la mer, elle aurait bien pu me servir et me porter aisément au Brésil ; mais j'aurais dû prévoir qu'il m'était aussi impossible de la retourner et de la poser sur sa quille que de remuer l'île. Quoiqu'il en soit, je m'en allai dans les bois, où je coupai des leviers et des rouleaux que j'apportais à l'endroit où était la chaloupe, résolu d'essayer mes

forces à cet égard, et me persuadant que si je pouvais une fois la dégager de là, il ne me serait pas difficile de réparer les dommages qu'elle avait reçus et d'en faire un bon bateau avec lequel je pourrais sans scrupule me hasarder sur la mer.

A la vérité, je ne m'épargnai pas dans ce travail infructueux, et je pense que je n'y employai pas moins de trois ou quatre semaines. Mais enfin, voyant que mes forces étaient insuffisantes pour relever un si pesant fardeau, je me mis à creuser sous la chaloupe et à employer la voie de la sape pour la faire tomber, plaçant en même temps plusieurs pièces de bois pour la ménager dans sa chute, de manière qu'elle pût se trouver sur son fond.

Mais j'eus beau faire tous mes efforts, il ne me fut pas possible de la redresser, ni même de réussir à me glisser dessous, bien loin de la faire avancer vers l'eau ; aussi je me vis contraint de me désister de ce beau projet, et cependant, chose étrange, tandis que les espérances que j'avais conçues de mon bateau s'évanouissaient, le vif désir de m'exposer sur mer pour gagner le continent m'aiguillonnait de plus en plus, à mesure que la chose paraissait moins possible.

Sur cela, je me mis à examiner s'il ne me serait pas possible de me construire, avec le tronc d'un arbre, un canot ou une gondole semblable à celles que font les habitants originaires de ce pays-là. La chose me parut non seulement praticable, mais encore facile, et l'idée seule d'un tel projet, jointe à la persuasion que j'avais plus de ressources dans l'imagination que les nègres et les Américains pour l'exécuter, occupait agréablement mon esprit. Mais je ne faisais nulle attention aux inconvénients particuliers qui me viendraient à la traverse et que n'éprouvaient pas ces Américains : entre autres, par exemple, le défaut de secours de qui que ce fût pour remuer mon canot quand une fois il serait achevé et pour le transporter à la mer, obstacle beaucoup plus difficile à surmonter pour moi que le manque de tous les outils ne l'était pour ces sauvages. Car à quoi me servirait-il, qu'après avoir choisi dans les bois un arbre d'une grosseur suffisante, je pusse l'abattre avec un travail infini, ensuite le charpenter et le façonner en dehors avec mes outils pour lui donner la figure d'un bateau, de plus le brûler ou le tailler en dedans pour le rendre creux et complet ; à quoi, dis-je me servirait tout cela, s'il me fallait à la fin précisément le laisser dans l'endroit où je l'avais trouvé, faute de pouvoir le lancer à l'eau ? Mais l'ardent désir d'entrer dans ce bateau pour traverser le bras de mer jusqu'à la terre ferme qui paraissait de l'autre côté, captivait tellement tous mes sens, que je n'eus pas le loisir de songer une seule fois au moyen de remuer et de déplacer ce bateau. Et sans doute qu'il m'aurait été incomparablement plus aisé de lui faire franchir l'espace de quarante-cinq milles sur mer, que celui d'environ quarante-cinq brasses qu'il y avait du lieu où il était sur terre à celui où il aurait pu être à flot.

Je fis donc l'action la plus insensée qu'un homme puisse faire, à moins d'avoir perdu le sens commun, lorsque je me mis à travailler à ce bateau. Je m'applaudissais de former un tel dessein, sans m'être bien convaincu si je serais capable de l'exécuter, non que je ne pensasse quelquefois à la difficulté de lancer mon bateau ; mais c'était une matière que je n'approfondissais point, et je terminais tous mes doutes par cette solution extravagante : "Allons, allons", me disais-je en moi-même, "faisons-le seulement, et quand une fois il sera achevé, nous trouverons bien, dans notre imaginative, le moyen de le mouvoir et de le mettre à flot."

Cette méthode était diamétralement opposée aux règles du bon sens ; mais enfin mon entêtement avait pris le dessus, et je me mis à travailler. Je commençai par couper un cèdre. Je doute si le Liban en fournit jamais un pareil à Salomon, lorsqu'il bâtissait le temple de Jérusalem. Le diamètre de cet arbre était par le bas et près du tronc de cinq pieds et dix pouces ; de là, il prenait quatre pieds et onze pouces sur la longueur de vingt-deux pieds : ensuite il allait en diminuant jusqu'au branchage. Ce ne fut pas sans un travail immense que j'abattis cet arbre, car je fus assidu pendant vingt jours de plus à l'ébrancher et à en tailler le

sommet vaste et spacieux, à quoi j'employai haches et besaiguës et tout ce que la charpenterie me pouvait fournir de plus puissant, joint à toute la vigueur dont j'étais capable. Il m'en coûta un mois de travail pour le façonner et le raboter avec mesure et proportion, afin d'en faire quelque chose de semblable au dos d'un bateau, tellement qu'il put flotter droit et comme il faut. Je ne mis guère moins de trois mois à travailler le dedans et à le creuser, jusqu'au point d'en faire une parfaite chaloupe. Je vins même à bout de ce dernier article, sans me servir de feu et d'aucun autre moyen que celui du marteau, du ciseau, et une assiduité que rien ne put ralentir, jusqu'à ce que je me vis possesseur d'un canot fort beau, assez grand pour porter vingt-six hommes, et par conséquent plus que suffisant pour moi et toute ma cargaison.

Quand j'eus achevé cet ouvrage, j'en ressentis une joie extrême ; et à la vérité c'était le plus grand canot, ou la plus belle gondole que j'eusse vue de ma vie, faite d'une seule pièce. Mais aussi je vous laisse à penser combien de rudes coups j'avais été obligé de frapper. La seule chose qui me restait à faire, c'était de me mettre en mer ; et s'il m'eût été possible d'exécuter ce dernier point, je ne fais nul doute que je n'eusse entrepris le voyage le plus téméraire, sans presque aucune apparence de pouvoir réussir.

Toutes les mesures que je pris pour lancer mon canot à la mer avortèrent pourtant, quoique après m'avoir coûté un travail infini. Il n'était cependant pas éloigné de la mer de plus de deux cents toises ; mais le premier inconvénient qui se présentait, c'est qu'il y avait une éminence sur mon chemin de là à la baie. Cet obstacle ne m'arrêta point ; je résolus d'en venir à bout au moyen de la bêche, et même de faire tant, que de couper la hauteur en pente. J'entrepris la chose, et je ne saurais dire combien je me fatiguai pour cela : il ne fallait pas avoir en vue un trésor moins précieux que celui de ma liberté, pour me soutenir dans une telle rencontre. Mais quand j'eus aplani cette difficulté, je ne m'en vis pas plus avancé ; car il m'était tout aussi impossible de remuer ce canot que l'autre bateau dont j'ai déjà parlé.

Alors je mesurai la longueur du terrain, et formai le projet de creuser un bassin ou un canal, pour faire venir la mer jusqu'à mon canot, puisque je ne pouvais pas faire aller mon canot jusqu'à la mer.

J'entrepris donc cet ouvrage sans délai ; et dès le commencement, venant à calculer quelle en devait être la profondeur et la largeur, et quelle serait ma méthode pour le vider, je trouvai qu'avec toutes les ressources que je pouvais avoir, et que je ne devais pas aller chercher hors de moi-même, il me faudrait bien dix ou douze ans de peine ou de travail avant de l'avoir achevé ; car le terrain était si élevé, que mon bassin projeté aurait dû être profond de vingt-deux pieds pour le moins dans l'endroit le plus éloigné de la mer. Ainsi, je me désistai encore de ce projet, quoique en regrettant beaucoup de n'avoir pu le réaliser.

Cela me causa un vif chagrin, et me fit sentir, mais un peu trop tard, quelle folie il y a d'entreprendre un ouvrage avant d'en avoir calculé les frais, et sans peser avec justesse si les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution ne sont pas au-dessus de nos forces.

XVII

GENRE DE VIE DE ROBINSON

Au milieu de cette dernière entreprise, j'arrivai à la fin de la quatrième année de mon séjour dans l'île, et j'en célébrai l'anniversaire avec la même ferveur, et avec autant de consolation que je l'avais fait les années précédentes. Je croyais pouvoir me féliciter à bon droit de ce qu'une puissante barrière me garantissait suffisamment des vices contagieux du siècle. Je n'avais rien à convoiter, parce que je possédais déjà toutes les choses dont j'étais actuellement capable de jouir : j'étais le seigneur du lieu, je pouvais même, si bon me semblait, me donner le titre de roi, ou, si vous le voulez, d'empereur de tout le pays ; car tout était soumis à ma

puissance. Partout j'exerçais un empire despotique; point de rival, point de compétiteur pour me disputer le commandement ou la souveraineté; j'aurais pu amasser des magasins de blé, mais ils ne m'auraient été d'aucun usage; et c'est pour cela que je n'en faisais croître qu'autant que j'en avais besoin. Je pouvais avoir des tortues à discrétion, mais il me suffisait d'en prendre une de temps en temps pour fournir abondamment à mon nécessaire. J'avais assez de merrain pour construire une flotte entière; et quand ma flotte aurait été construite, j'aurais pu faire d'assez abondantes vendanges pour la charger de vin et de raisins secs; mais les choses dont je pouvais faire usage, étaient les seules qui eussent de la valeur chez moi. Il ne me manquait rien de tout ce qui était nécessaire pour ma nourriture et pour mon entretien: et de quoi m'aurait servi le surplus? Si j'eusse tué plus de gibier que je n'en pouvais manger, il aurait fallu abandonner le reste au chien ou aux vers. Si j'eusse semé plus de blé que je n'en pouvais consommer, il se serait gâté. Les arbres que j'avais abattus restaient épars sur la terre pour y pourrir; car je n'avais besoin de feu que pour ma cuisine.

En un mot, la nature des choses, et l'expérience même, me convainquirent, après de justes réflexions, qu'en ce monde-ci les choses ne sont bonnes, par rapport à nous, que suivant l'usage que nous en faisons, et que nous n'en jouissons qu'autant que nous nous en servons, à la réserve néanmoins de ce que l'on peut amasser en temps et lieu pour exercer la libéralité envers les autres. J'ai déjà fait mention d'une somme, tant en or qu'en argent, et qui montait à peu près à trente-six livres sterling: hélas! que ce sac d'espèces était inutile pour moi! qu'il attirait peu mon attention! C'était à mes yeux quelque chose de moins précieux encore que la boue; et je n'en faisais pas plus de cas que d'usage. Je me disais souvent à moi-même, que je donnerais volontiers une poignée de cet argent pour quelques pipes à fumer, pour du tabac, ou pour un petit moulin à moudre mon blé. Que dis-je? j'aurais donné le tout pour autant de semence de carottes qu'on en a pour six sous en Angleterre; et j'aurais cru faire un excellent marché, si j'avais pu changer ces pièces contre une poignée de pois et de fèves, et une bouteille d'encre; car dans la conjoncture où je me trouvais, ces pièces d'or et d'argent ne me procuraient pas le moindre avantage; mais elles restaient dans un tiroir où l'humidité des saisons pluvieuses les rouillait. Et même si le tiroir avait été rempli de diamants, c'eût été la même chose, et ils n'auraient pas eu plus de valeur pour moi, ne me pouvant être d'aucun service.

Je menais alors une vie beaucoup plus douce et plus heureuse qu'au commencement. Souvent lorsque j'étais assis pour prendre mon repas, je rendais mes humbles actions de grâce à la divine providence, et je l'admirais en même temps de m'avoir ainsi dressé une table au milieu du désert. J'appris à donner plus d'attention au bon côté de ma condition qu'au mauvais; à considérer ce dont je jouissais, plutôt que ce dont je manquais, et à trouver quelquefois dans cette méthode une source de consolations secrètes. C'est ce que j'ai été bien aise de marquer ici, afin d'en graver l'image dans la mémoire de certaines gens qui, toujours mécontents, n'ont point de goût pour savourer les biens dont Dieu les a comblés, parce qu'ils tournent leurs désirs vers des choses qu'il ne leur a pas accordées. Les dé plaisirs qui nous rongent au sujet de ce que nous n'avons pas, émanent tous du défaut de reconnaissance pour ce que nous avons.

Une autre réflexion qui m'était encore d'un grand usage, et qui sans doute ne serait pas moins utile à toute personne qui aurait le malheur de tomber dans un pareil cas que le mien, c'était de comparer ma condition présente à celle à laquelle je m'étais attendu dans le commencement, et dont j'aurais très certainement subi toute la rigueur, si Dieu, par sa providence admirable, n'eût procuré mon salut dans les suites de mon naufrage, en ordonnant que le vaisseau fût porté si près de terre que je pusse non seulement aller à bord, mais en rapporter tant de choses qui m'étaient d'un grand secours. Je passais les heures, et quelquefois les jours entiers à me représenter avec les couleurs les plus

vives ce que je serais devenu si je n'eusse rien tiré du bâtiment; je n'aurais pas seulement pu attraper quoi que ce soit pour ma nourriture, si ce n'est peut-être quelques poissons et quelques tortues: et comme il se passa un temps très long avant que je découvrisse aucune de ces dernières, il y a toute apparence que j'aurais péri sans faire cette découverte. Si j'eusse tué une chèvre ou un oiseau par quelque nouveau stratagème, je n'aurais pas su comment écorcher l'un, ni comment éventrer l'un et l'autre; en sorte qu'il m'aurait fallu employer mes ongles et mes dents, à la façon des animaux de proie.

Il est vrai que j'étais privé de tout commerce avec les hommes; mais aussi je n'avais rien à craindre, ni des loups ni des tigres furieux, ni d'aucune bête féroce ou venimeuse, ni de la barbarie des cannibales. Mes jours étaient à tous égards en sûreté dans ce lieu.

En un mot, si ma vie était d'un côté une vie de tristesse et d'affliction, il faut avouer que de l'autre j'y ressentais des effets bien sensibles de la miséricorde divine. Ces pensées, quand j'y réfléchissais, me consolait, et faisaient entièrement évanouir mon chagrin et ma mélancolie.

Il y avait déjà longtemps qu'il ne me restait plus qu'un peu d'encre; je tâchais de la conserver, en y mettant de l'eau de temps en temps; mais enfin elle devint si pâle qu'à peine pouvais-je en remarquer les traces sur le papier. Tant qu'elle dura, je marquais les jours où il m'était arrivé quelque chose d'important.

La première chose qui me manqua après l'encre, fut le pain, ou pour mieux dire le biscuit que j'avais apporté du vaisseau. Quoique je l'eusse ménagé avec une extrême frugalité, puisque je ne m'en étais accordé pendant l'espace d'un an qu'un petit morceau par jour, cependant il me manqua tout à fait un an avant que je pusse faire du pain du blé que j'avais semé.

Mes habits commençaient aussi à dépérir. Il y avait longtemps que je n'avais plus de linge, hors quelques chemises de toile rayée que j'avais trouvées dans les coffres des matelots, et que je conservais avec tout le soin possible, parce que très souvent la chaleur ne me permettait pas de pouvoir supporter d'autre vêtement qu'une chemise. Ce fut un grand bonheur pour moi de ce que parmi les habits des matelots, j'en trouvais trois douzaines. Je sauvai aussi quelques surtout grossiers, mais ils me furent de peu d'usage, parce qu'ils étaient trop chauds.

Quoique les chaleurs fussent si violentes que je n'avais aucun besoin d'habits, cependant je ne pus jamais me résoudre à aller nu, quoique je fusse seul. Je ne le voulais pas, je n'en pouvais même supporter la pensée. D'ailleurs la chaleur du soleil m'était plus insupportable quand j'étais nu, que lorsque j'avais quelques habits sur moi; la chaleur me causait souvent des cloches sur toute la peau, au lieu que lorsque j'étais en chemise, l'air entrant par dessous, l'agitait de façon que j'en étais plus au frais. Il me fut également impossible de m'accoutumer à m'exposer au soleil sans avoir la tête couverte: il dardait ses rayons avec une telle violence, que lorsque j'étais sans chapeau, je ressentais à l'instant de violents maux de tête, mais qui me quittaient dès que je me couvrais.

L'expérience de toutes ces choses me fit songer à employer les haillons que j'avais, et que j'appelais des habits, à un usage conforme à l'état où j'étais. Toutes mes vestes étaient usées; en conséquence je me mis à faire une espèce de robe de gros surtouts, et de quelques autres matériaux de cette nature que j'avais sauvés du naufrage. J'exerçais donc le métier de tailleur, ou pour mieux dire de ravaudeur, car mon travail était pitoyable, et cependant je vins à bout, après bien des peines, de faire deux ou trois nouvelles vestes, des culottes ou des caleçons; mais mon ouvrage n'était pas propre à faire honneur à mon adresse.

J'ai dit que j'avais conservé les peaux de tous les quadrupèdes que j'avais tués; mais comme je les avais étendues au soleil, la plupart devinrent si sèches et si dures, que je ne pus les employer à aucun usage. Quant à celles dont je pus me servir, j'en fis d'abord un grand bonnet, en tournant le poil en dehors, afin de me met-

tre à couvert de la pluie, et ensuite je m'en fabriquai un habillement complet, je veux dire une veste lâche et des pantalons très larges, car mes habits devaient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. Au reste, si j'entendais assez peu le métier de charpentier, j'entendais encore moins celui de tailleur. Ces habits me servirent pourtant très bien, car la pluie ne pouvait pas les percer.

Tous ces travaux finis, j'employai beaucoup de temps et bien des peines à faire un parasol. J'en avais vu faire un dans le Brésil, où ils sont d'un grand usage contre les chaleurs excessives. Ce travail me coûta infiniment; il se passa bien du temps avant que je pusse faire quelque chose qui fût capable de me préserver de la pluie et des rayons du soleil; encore cet ouvrage ne put-il me satisfaire, non plus que deux ou trois autres parasols que je fis ensuite. Je pouvais bien les étendre; mais je ne pouvais pas les plier ni les porter autrement que sur ma tête, ce qui m'embarrassait trop. Enfin pourtant j'en fis un qui répondit à peu près à mes besoins; je le couvris de peaux dont le poil était tourné par en haut. J'y étais à l'abri de la pluie comme si j'eusse été sous un auvent, et je marchais par les chaleurs les plus brûlantes avec plus d'agrément que je ne faisais auparavant dans les jours les plus frais. Quand je n'en avais pas besoin, je le fermais et le portais sous mon bras.

Je menais ainsi une vie très douce. Mon esprit était tranquille. Je m'étais résigné à la volonté de Dieu.

XVIII

PROMENADE SUR MER

Après avoir fini les ouvrages dont j'ai parlé, il ne m'est rien arrivé d'extraordinaire pendant l'espace de cinq ans. Je continuai le genre de vie que je vous ai dépeint. Ma principale occupation, outre celle de semer mon orge et mon riz, de sécher et de suspendre mes raisins et d'aller à la chasse, fut pendant ces cinq années de faire un petit canot. Je l'achevai, et en creusant un canal profond de six pieds et large de quatre, je l'amenai dans la baie. Pour le premier, qui était d'une prodigieuse grandeur et que j'avais fait inconsidérément, je ne pus jamais le mettre à flot, ni faire un canal assez grand pour y conduire l'eau de la mer. Je fus obligé de le laisser dans sa place, comme s'il eût dû me servir de leçon, afin d'être plus circonspect à l'avenir. Mais, comme on vient de voir, ce mauvais succès ne me rebuta point, je profitai de ma première inadvertance; et quoique l'arbre que j'avais coupé pour faire mon second canot fût à un demi-mille de la mer et qu'il fût bien difficile d'y amener l'eau de si loin, cependant la chose n'étant point impraticable, je ne désespérai point de la mettre à exécution. J'y travaillai pendant deux ans, sans épargner ma peine, tant j'espérais sortir de cette île qui me servait de prison, en trouvant le moyen de naviguer de nouveau.

Voilà donc mon petit canot fini; mais sa grandeur ne répondait point au dessein que j'avais lorsque je commençai à y travailler: c'était de hasarder un voyage en terre ferme, et qui aurait été de quarante milles. J'abandonnai donc ce projet; mais je résolus au moins de faire le tour de l'île, je l'avais déjà traversée par terre, comme je l'ai dit; et les découvertes que j'avais faites alors me donnaient un violent désir de voir les autres parties de mes rivages. Je ne songeai donc plus qu'à mon voyage; et afin d'opérer avec plus de précaution et plus de sûreté, j'équipai mon canot le mieux qu'il me fut possible; j'y mis un mât et une voile. J'en fis l'essai, et trouvant qu'il prendrait très bien le vent, je pratiquai des boulines ou des layettes à ses deux extrémités, afin d'y préserver mes provisions et mes munitions de la pluie et de l'eau de la mer qui pourraient entrer dans le canot. J'y fis encore un grand trou pour mes armes; je couvris ce trou du mieux que je pus pour le tenir sec. Je plantai ensuite mon parasol à la poupe de mon canot, pour m'y mettre à l'ombre.

(A suivre)

Montréal, 19 janvier 1907.

—Je gagerais, dit-elle, qu'elle n'a pas reçu cette croix-là au baptême.

Puis elle ajouta un instant après :

—Le monde a la langue longue, Lisette, et vous en avez le bout.

Puis elle reprit sa position pleine de mollesse, à la grande surprise de Lisette.

IV

—Que dit-on de Cécile parmi le peuple? demanda-t-elle ensuite.

—On dit, madame, qu'elle donnerait son petit doigt pour un sourire du chevalier de Repentigny. Madame Racine prétend que c'est pour le voir qu'elle est allée à Belmont aujourd'hui.

—Lisette, je vais vous donner un soufflet si vous me tirez les cheveux ainsi: s'écria Angélique, en repoussant violemment la "soubrette", d'une main aussi prompte à frapper qu'à prodiguer les caresses.

—Je vous demande pardon, madame! supplia la servante.

Elle devinait bien ce qui mettait Angélique en colère, et n'avait pas envie de s'exposer encore.

—Cécile Tourangeau, reprit-elle, peut jeter les yeux sur le chevalier de Repentigny, mais le chevalier n'a jamais eu d'amour que pour une femme, et cette femme, je ne dois pas la nommer.

—Non? pas même à moi, Lisette? allons! son nom, s'il vous plaît.

Angélique regardait sa servante de façon à lui ôter l'envie de désobéir.

—Eh bien! madame, l'autre soir, quand il est parti si tard, je l'ai entendu s'écrier:

—La porte du ciel n'est pas aussi belle que cette porte! et je n'habiterai jamais une maison où ne sera pas Angélique!

Je me rendrais à Rome à genoux, pour trouver un homme qui m'aimerait comme Le Gardeur vous aime, madame! ajouta Lisette avec un enthousiasme qui ravit sa maîtresse.

V

Lisette savait bien qu'elle venait de dire à sa maîtresse la plus agréable chose du monde. Un frisson de joie après une angoisse; une coupe d'ivresse après un calice d'amertume. Angélique choisit le miel et rejeta l'amère potion.

—Quand un homme se met aux genoux d'une femme, dit-elle, il a vaincu; c'en est fait de la femme. N'est-ce pas vrai, Lisette?

—C'en serait fait de moi, dans tous les cas, madame!

Pourtant, les hommes sont bien trompeurs! Nous ne sommes sûres de les bien tenir que lorsque le bedeau nous a placés ensemble au cimetière, avec une pierre au-dessus de la tête!

—Lisette, vous devenez spirituelle comme un démon! s'écria mademoiselle Des Meloises, en battant des mains, je vous donnerai une robe neuve pour ce bon mot. . . Savez-vous si le chevalier de Repentigny a dit autre chose?

—C'est tout ce que j'ai entendu, madame; mais il est clair comme la flèche de Charlebourg qu'il ne donnerait pas une épingle pour Cécile Tourangeau! Madame Racine affirme qu'il est aussi difficile de découvrir l'impression qu'elle fait sur lui, qu'un trou dans l'eau où vous avez plongé le doigt.

—Madame Racine parle comme la femme d'un arrimeur, et ses comparaisons ont la senteur des grèves!

Angélique, fort indulgente pour elle-même, se permettait de tout dire, mais critiquait sans merci la grossièreté des autres.

VI

—Continuez à défiler votre chapelet, Lisette! ordonna-t-elle. Après ces élégants bourgeois, qui allons-nous voir arriver à Belmont?

—Les Massots! comme de raison! Les jeunes filles en bleu et blanc, pour singer votre costume, madame!

—Cela prouve leur bon goût, et la déférence qu'elles ont pour nous. Cette déférence est assez rare dans la Basse-Ville, où les femmes se donnent bien des grands airs, mais possèdent peu de grâces.

Après les Massots?

Album Universel (Monde Illustré) No 1186

—Après les Massots? Oh! toute la tribu des Cureux! Cherchez une réunion dans Québec où ces gens-là ne fourrent pas leurs nez!

—Ah! les Cureux! répéta Angélique, en riant de grand coeur, je ris toujours quand je les vois montrer leurs grands nez dans un salon!

—Tout le monde rit, madame, même les serviteurs! Il paraît que c'est à force de sentir le poisson qu'ils expédient en France, qu'ils ont acquis ce nez magnifique. Madame Cureux se vante sans cesse de ce que le Pape lui-même mange de leur poisson pendant le carême!

—Leur nez est à eux, et personne ne leur en envie la possession. Mais ils ont beau entasser des barils de hareng et empiler de la morue, ils seront toujours des vilains!

Angélique connaissait la richesse des Cureux et s'en vengeait de cette manière.

—Avec tout leur argent, les demoiselles Cureux n'achèteront pas des nobles, observa Lisette, qui avait une pointe de dépit contre les Cureux, sans dire pourquoi.

—Vous vous trompez, Lisette! l'argent aplani toutes les difficultés et assortit tous les mariages. Pour de l'argent je me marierais, moi! est-ce assez dire?

VII

Angélique fit un brusque mouvement des épaules et jeta un court et amer éclat de rire. La servante répondit:

—Presque tout le monde dit cela, en effet, ce doit être vrai. Quant à moi, comme je n'ai pas le sou, j'aimerais bien à assaisonner le potage de la famille avec un peu d'amour. Je ne consentirais jamais à prendre Louis Le Page avec ses cinq cents livres, si je ne l'aimais pas assez pour le prendre pauvre comme Job.

—Bah! des folies!

Angélique s'agitait comme si elle avait été sur des charbons. Elle ajouta:

—L'amour vous suffit à vous autres; vous n'avez pas d'autres raisons pour vous marier.

—C'est vrai! et je vais épouser Louis. On dit que Dieu a créé les hommes sages et que ce sont les femmes qui les rendent fous.

—Lisette, vous êtes digne d'être ma servante! . . . Mais parlons de Belmont, encore. Vous ne m'avez nommé que des Bourgeois: il y avait là bien des gens de condition aussi.

—Je pensais que madame préférerait voir défiler la bourgeoisie, répondit Lisette avec naïveté.

Elle pensait aussi que sa maîtresse se plairait à la voir jeter un peu de boue sur tous les convives.

—C'est bien; mais j'en ai entendu assez! Au reste, les agissements de la bourgeoisie ne valent pas le vol des pigeons. Les "honnêtes gens" ne se recrutent pas que chez les bourgeois, chose assez étonnante! La noblesse, maintenant! la noblesse!

VIII

Lisette reprit, tout heureuse de l'encouragement qu'elle recevait:

—Pendant une heure entière, madame de Grand'Maison n'a fait que lever les mains au ciel, tant elle était surprise de voir les riches équipages s'élançant vers Belmont, vers la demeure d'un marchand, d'un trafiquant, comme le bourgeois Philibert!

—Madame de Grand'Maison oublie le cordier de Saint-Malo! le cordier qui a filé sa lignée!

Angélique haïssait cette famille. Elle ajouta tout de suite:

—Le bourgeois Philibert est d'aussi bonne origine et aussi fier que le seigneur de Coucy.

Et Lisette, ouvrant ses voiles au même vent, se hâta d'ajouter:

—Et le colonel est aussi fier que son père! et il peut tout aussi bien foudroyer du regard, s'il se sent offensé!

—Je ne connais dans la ville qu'un seul galant plus beau que lui.

—Oui, madame, compléta la servante. Le chevalier de Repentigny prétend qu'il est la perfection même, et lui, le colonel, il affirme que mademoiselle de Repentigny dépasse la perfection! C'est du moins ce que dit madame Racine.

—Madame Racine a la langue trop longue, Lisette! et vous aussi, si vous ramassez ses bavardages!

—Oui, madame, vous avez raison!

Elle était bien accommodante, Lisette. Elle se hâta d'ajouter:

—C'est ce que tout le monde a pensé, quand elle a poussé un cri d'indignation, parce que le gouverneur se rendait à Belmont. Madame de Grand'Maison aussi s'est scandalisée! Il était accompagné, le gouverneur, de cet étranger de la Suède qui met des fleurs dans son livre au lieu de les porter à sa boutonnière, et fixe des phalènes et des papillons sur une planchette avec des épingles! Il paraît qu'il est huguenot, et qu'il voudrait traiter les chrétiens comme il fait des papillons! Les gens pensent qu'il est fou. Tout de même, il est fort charmant quand vous lui parlez, et le gouverneur l'estime beaucoup, beaucoup! Les servantes disent toutes que leurs maîtresses font comme le gouverneur.

—Ensuite, ensuite! Laissez-là votre étranger!

—Ensuite? Des carosses! Des carosses bondés de nobles! Les Chavigny! les Le Moine! les De Lanaudière! les Duperron! les De Léry! Il fallait voir cet air qu'ils avaient! . . . On aurait dit que la colonie leur appartenait.

—C'est qu'en effet ils en possèdent une bonne partie! observa Angélique, un peu susceptible aussi comme madame de Grand'Maison.

IX

Puis elle demanda:

—Les d'Ailleboust et les De Vaudreuil? Est-ce qu'ils n'y étaient pas?

—Seulement le chevalier Rigaud, madame, j'ai entendu dire que ce chevalier-là faisait servir à ses soldats, quand ils étaient bien affamés, un Bostonnais rôti; mais je ne crois pas cela.

—Allons donc! en voilà une bonne! Et les Beauharnois? Ils n'ont pas suivi les autres?

—Pardon! madame, mademoiselle toute vêtue de blanc comme un ange! Et quelles plumes! Madame Couillard elle-même avouait qu'elle était plus belle que son frère Claude.

—Oh! Hortense? Tout le monde chante ses louanges, exclama Angélique, en agitant violemment son éventail. Elle devient si aisément familière! ajouta-t-elle; si peu gênée, je devrais dire! Elle se croit si fine! Mais enfin elle réussit à se faire juger telle par les messieurs! Je ne sais pas si l'héritier de Belmont pourrait acheter ses grands yeux noirs!

Angélique devenait injuste et cruelle. Elle était jalouse de la grâce et de la beauté d'Hortense de Beauharnois, et elle la redoutait comme une rivale dangereuse.

—Votre liste est-elle épuisée? Lisette! demanda-t-elle brièvement. Sans doute que les De Tilly, les De Repentigny, les De Saint-Luc et leurs tribus du sud et du nord, n'ont pas manqué une si belle occasion de s'unir aux honnêtes gens pour fêter les Philibert!

—Vous devinez juste, madame; ils sont tous à Belmont. C'est ce qu'a remarqué madame de Grand'Maison. La ville est folle de Belmont! Tout le monde y est allé. A part ceux que je vous ai nommés, il y a encore. . . .

X

Elle se mit à compter sur ses doigts.

—Il y a les De Beaujeu, les Contrecoeur, les De Villiers, les. . .

—Pour l'amour de Dieu! arrêtez! s'écria Angélique, ou retournez à la bourgeoisie! à la racaille! à la rinçure de la Basse-Ville!

Angélique lançait quelquefois de ces paroles grossières. Elle disait qu'elle aimait à cribler un peu la société. Sa beauté était pétrie de boue. Elle pouvait, dans l'occasion, parler argot, dire des injures et fumer, en discourant sur les hommes et les chevaux, dans son boudoir, avec ses intimes compagnes.

XI

Lisette profita de la permission et se mit à faire une description satirique d'un vieux et riche marchand, le sieur Kératry, un honnête Bas Breton, sans oublier personne de sa famille.

—Il paraît, continua-t-elle que le sieur Kératry n'a appris l'usage du mouchoir de poche qu'après son arrivée ici, sur un vaisseau d'immigrants, et qu'il a toujours oublié de le mettre en pratique!

—Comment! mais c'est vrai! affirma Angélique qui reprit sa bonne humeur, au souvenir du vieux commerçant de la rue Sault-au-Matelot. Elle continua en riant :

—Les Bas-Bretons ne se servent jamais que de leurs manches et de leurs doigts, et vous reconnaîtrez toujours un bon paysan du Finistère à cette marque infailible de l'élégance bretonne. Le sieur Kératry est fidèle à sa province, et ne peut pas se défaire de l'ancienne coutume. J'espère qu'il ne se démentira pas à Belmont!

Mais, bah! laissons cela, Lisette; je me soucie fort peu de ceux qui sont allés chez Philibert. Mais j'en connais un qui n'y sera pas longtemps. Marquez bien ce que je dis! si le chevalier de Repentigny vient ce soir, faites-le monter tout de suite; quand tous les autres resteraient à Belmont, il n'y restera pas, lui!

Elle fit du doigt un signe plus affirmatif encore que sa parole.

—Maintenant, Lisette, vous pouvez vous retirer; je désire demeurer seule.

—Oui, madame! c'est bien!

Lisette aurait voulu babiller encore, mais elle n'osa pas; seulement, elle dit à la ménagère que la dame était aigrie et qu'avant le lendemain quelqu'un souffrirait certainement de sa mauvaise humeur.

CHAPITRE XXI

BELMONT

I

De la porte Saint-Jean à Belmont, la maison de campagne du bourgeois Philibert, il n'y avait pas loin; une petite promenade seulement. Cette maison de Belmont regardait, du haut de la côte pittoresque de Sainte-Foye, la profonde et luxuriante vallée Saint-Charles. Elle s'élevait au milieu d'un parc taillé dans la forêt primitive, et les érables, les chênes et les pins étendaient au-dessus de son toit pointu des rameaux d'où tombait une ombre rafraîchissante.

Au fond de la vallée, dans les prairies vertes, la rivière luisait comme un serpent d'argent. Et plus loin, les champs et les bois alternaient gracieusement en s'élevant jusqu'au pied des montagnes. Puis les Laurentides fermaient l'horizon avec leurs sommets bleus qui, se mêlant à l'azur du ciel, se drapaient dans les brouillards du matin et du soir, ou se fondaient avec les nuages vagabonds.

Dans le lointain, on voyait le clocher d'un village s'élever au-dessus du bois sombre. Au milieu des prés, comme un chapelet d'ivoire, s'égrenaient les blanches maisonnettes des fermiers; des colonnes de fumée bleuâtre montaient des vergers, et la demeure féodale, assise à l'endroit le plus pittoresque, semblait étendre sa protection autour d'elle.

La journée était belle, et la brise soufflait légèrement. Quelques ondées avaient rafraîchi le sol et purifié l'atmosphère. Tout frémissait d'aise et de vie maintenant dans les chauds reflets du soleil. Le gazon était plus vert et les fleurs versaient des arômes plus doux...

II

Le parc de Belmont s'étendait jusqu'à Sillery avec ses tapis de fleurs sauvages que la charrue ne déracinait jamais, et ses doigts superbes respectés de la cognée du bûcheron. Les fougères nouaient leurs dentelles fines et capricieuses comme des voiles de fées, dans les clairières sombres où descendaient à peine quelques faisceaux de lumière. Dans les baïsses, au milieu des arbrisseaux, étincelaient les calices roses de la Linnée boréale et les feuilles étroites de la Kalmie, ainsi appelée, ce jour-là, pour la première fois, par La Galissonnière en l'honneur de Herr Kalm, son ami. Au bord des sentiers, avec leurs fleurs blanches, rouges et pourpres, s'enchaînaient les archis, les campanules, les convolvulus, et toutes ces plantes exubérantes dont les fleurs s'épanouissent en guirlandes pour former des couronnes aux jeunes gens qui viennent danser sur la pelouse au clair de la lune.

III

Une foule joyeuse s'était répandue dans le parc ce jour-là, se promenant sur le tuf rouge des allées ou se prélassant sur le gazon soyeux

des pelouses. Elle venait fêter Pierre Philibert, de retour de la campagne d'Acadie. Jamais tant de galanterie et de gaieté, tant d'esprit et de grâces, tant de politesse et de courtoisie n'avaient brillé à la fois, sous les rameaux séculaires des chênes de Belmont; c'est que la réunion était toute française.

Les communications avec la mère-patrie n'étaient pas faciles, car la flotte anglaise croisait dans le golfe. Le "Fleur de lys" avait réussi à tromper la vigilance de l'ennemi, cependant, et le vaillant capitaine de la Martinière s'était rendu immensément populaire auprès des dames de Québec en leur apportant les dernières étoffes et les dernières modes de Paris. Il pouvait voir maintenant, aux riches et nouveaux costumes que portaient ces dames, comme il avait eu raison de forcer le blocus!

IV

Le bourgeois Philibert se tenait debout à la porte principale, pour recevoir ses invités et les introduire dans sa riche demeure. Il était magnifiquement vêtu, mais sans ostentation. Sa chevelure épaisse et grisonnante était attachée en arrière, avec un large ruban. Il ne portait jamais la perruque. Il souriait à chacun de ses convives, et ces sourires, sur des lèvres toujours sérieuses, avaient un charme nouveau.

Comme tous les caractères fermes et solides, il inspirait la confiance et croyait aux autres. Ses amis l'aimaient et le secondaient de toutes leurs forces et ses ennemis le haïssaient et le redoutaient. Tous connaissaient sa valeur.

Ce ne sont ni l'intelligence, ni l'activité, ni les richesses qui ont le plus d'empire sur les hommes, mais la force de caractère, le contrôle de soi-même, la patience et la volonté.

Le parti des "honnêtes gens", ainsi que l'appelaient, par dérision, ses adversaires, regardait le bourgeois comme son chef et son protecteur. C'était le général qui menait le peuple en guerre contre la Friponne.

V

L'inimitié qui existait entre le bourgeois et l'Intendant avait pris racine en France. Plus tard, Philibert s'était vu cruellement atteint par certains décrets de l'Intendant, qui le visait évidemment. Ces décrets enjoignaient aux sauvages de ne faire la traite qu'avec la grande compagnie.

—C'est une bonne saignée! avait dit Bigot à ses amis, en se frottant les mains d'aise.

Il venait d'apprendre que le bourgeois fermait son grand magasin du poste de la Mackinaw.

—C'est une bonne saignée! Le Chien d'Or en mourra! avait-il répété.

Il était clair que l'ancienne envie du parasite de la cour n'avait pas perdu ses dents venimeuses, dans le long intervalle.

Le bourgeois ne parlait jamais des griefs qu'il pouvait avoir contre les autres, ne mendiait la sympathie de personne et ne sollicitait ni conseils, ni secours.

Ce n'est pas par charité, d'ordinaire, que l'on s'occupe des affaires du prochain, mais par plaisir ou curiosité.

VI

Aujourd'hui le bourgeois avait banni tous les soucis, tous les ressentiments, pour se livrer à la joie. Il était si heureux du retour de Pierre! Il était si fier de ses faits d'armes! si fier aussi des honneurs qu'on lui rendait spontanément, à ce fils bien-aimé!

Il souhaitait la bienvenue à tous ceux qui arrivaient, et nul, à Beaumont, n'éprouvait un plaisir plus sincère que le sien.

Un carrosse avec piqueurs et chasseurs vint s'arrêter devant la grande porte. C'était le comte de La Galissonnière qui arrivait avec son ami Herr Kalm et le Dr Gauthier, un vieux garçon, riche, généreux et savant; le médecin par excellence de Québec. Les convives accoururent présenter leurs hommages au représentant du roi. La Galissonnière jouissait d'une grande popularité, excepté toutefois, parmi les partisans de la compagnie.

Bientôt Kalm fut entouré d'un essaim de jeunes femmes, — Hortense de Beauharnois en tête, — qui se hâtèrent de le questionner au su-

jet de quelques plantes rares trouvées dans le parc. Bon autant que savant et enthousiaste, il se laissa conduire volontiers où l'appelaient le caprice et la fantaisie de cette pétulante troupe. Il la charmait par son instructive et charmante conversation tout émaillée d'expressions françaises, latines et suédoises.

VII

Le sieur Gauthier était accueilli de toutes parts avec des marques d'estime et même d'affection. Il possédait une âme sympathique et un esprit vif. Comme tous les hommes de génie, il avait une spécialité. La sienne, c'était l'astronomie, un peu aussi l'astrologie, assurait-on. "Augur, medicus, magus, omnia novit."

Il avait son petit observatoire, sur le toit de sa maison, au sommet de la côte des chiens, et les habitants supposaient que son télescope possédait un pouvoir magique. Ils n'étaient pas loin de croire qu'il guérissait par secret, et qu'il cherchait ses remèdes dans les étoiles plus souvent que dans les livres. Il n'en était que plus populaire.

Il appartenait par tempérament à l'école des médecins "tant mieux." Il riait du monde et ne se fâchait pas quand le monde riait de lui.

Ce jour-là même il avait eu avec Kalm une discussion assez vive, sur les théories de certains philosophes du vieux monde, qui prétendent que la race européenne dégénère en Amérique.

Il rencontra Kalm dans le parc et la dispute recommença. Le docteur défendait les enfants du sol et jurait par les trois Grâces, la chaste Lucine et tous les pouvoirs de la flore—il devenait classique quand il s'excitait! — que le peuple né dans la Nouvelle-France valait mieux que la vieille race. Il le comparait au vin de Bordeaux qui acquiert du ton, de la force et du bouquet en traversant l'Atlantique. Il se faisait fort de le prouver avant qu'un nouveau lustre eut passé sur sa tête, si cela devenait nécessaire.

—Oui, je démontrerai, s'écria-t-il, en piquant vigoureusement le sol avec la pointe de sa canne, je démontrerai qu'un homme de soixante ans, au Canada, n'a pas moins de cœur ni de capacité qu'un Européen de trente ans! je le démontrerai! je vais me marier!...

Ce fut un éclat de rire. Quelques dames toutes rougissantes le félicitèrent de sa vaillante détermination. Peu après, le bruit courait que le docteur était sur le point de se marier.

VIII

La discussion fut interrompue, car une foule nouvelle envahissait les jardins. C'étaient entre autres le chevalier de La Corne Saint-Luc, madame de Tilly, Amélie de Repentigny et les frères de Villiers.

Les frères de Villiers avaient atteint le chevalier de La Corne sur le chemin et lui avaient demandé la permission de passer devant. Cette courtoise façon existe encore.

—Oui! passez, Coulon! leur répondit le chevalier. Et il ajouta:

Je suppose qu'il ne reste rien de mieux à faire, à un vieillard qui date des seize cents, qu'à se ranger pour laisser passer les jeunes. Et il fit un clin d'oeil narquois à mademoiselle Agathe en disant cela.

Pourtant, j'aimerais bien voir un peu mes vaillants petits poneys normands se mesurer avec vos grands chevaux anglais!

Où les avez-vous eus, ces chevaux? courent-ils.

—Nous les avons pris au sac de Saratoga, répondit Coulon. Ils couraient bien, alors! mais, tout de même, nous les avons attrapés!

—Heureux jeunes gens! nobles garçons! exclama le chevalier, en regardant passer les deux frères sur leurs rapides montures. Un jour, j'en suis sûr, la Nouvelle-France sera fière de les posséder!

IX

Pierre Philibert aida madame de Tilly et sa nièce Amélie de Repentigny à descendre de voiture.

—Comme vous êtes bonnes d'être venues! dit-il, et que de remerciements je vous dois!

(A suivre)

MARIAGES DE CONVENANCE

GODEFROY



M. Le Petit et Mlle Gigan sont fiancés.

Mlle Piccolo et M. Legrand le sont également.



S'étant rencontrés dans le monde.

Les deux couples sont obligés de reconnaître que, soit comme stature, soit comme caractère, ils seraient bien mieux assortis de la façon ci-contre.



Mais cela n'eut pas fait l'affaire des familles, et, par suite, il y eut quelque trouble dans les ménages....

POUR RIRE



Une anecdote de chasse

Entraînés par la poursuite d'une compagnie de perdreaux, deux chasseurs ont dépassé de beaucoup la limite de leurs droits.

Tout à coup surgit un garde-chasse qui veut dresser procès-verbal.

—Vous nous excuserez, dit un des chasseurs, c'est tout à fait involontaire.

—Je vous donnerai dix francs, dit le second chasseur, et vous laisserez les choses là..... Précisément, je n'ai qu'une pièce de vingt francs; la voici; quand vous me rencontrerez, vous me remettrez dix francs.

Affaire conclue.

Bien entendu, depuis lors, le garde n'a plus reparu à l'horizon, et les deux heureux Nemrods ont le champ libre!

Aboiements et honoraires

Quelqu'un se plaignait devant M. Canovas d'un chien dont les aboiements perpétuels ne laissaient pas un moment de repos aux gens du voisinage. C'était le chien d'un avocat qui faisait payer fort cher ses consultations.

—Ce toutou a bien raison d'aboyer du matin au soir, dit le premier ministre, car il est dans une maison où l'on n'ouvre pas la bouche sans que cela rapporte quelque chose.

Un viveur, au réveil, sonne son valet de chambre.

—Germain, quel temps avons-nous? Fait-il du soleil?

—Pas l'ombre, monsieur!

A l'exposition

Dans la section anglaise, nous écoutons avec recueillement — on est toujours heureux de s'instruire — un monsieur très bien qui fait admirer à un groupe de ravissantes mondaines, la magnifique collection de modèles de paquebots. Il paraît très ferré, très intéressé lui-même, donne des tas de détails techniques. Ce bateau-ci jauge autant de tonneaux; et celui-là autant....

Une jolie personne qui l'écoutait, le lorgnon sur le nez, l'interrompt:

—Eh, laissez donc vos tonneaux. Cela n'a pas de sens....

—Cependant, pour les dimensions....

—Voyons, mon cher, nous ne sommes pas des oies... Des tonneaux, il y en a de toutes les grandeurs.... De tout petits barils et d'énormes fûts....

Le monsieur très bien se tait; et les dames s'éloignent, amusées par la leçon infligée à sa simplicité. Vrai, il les prenait trop pour des oies.



—Jeune homme.... quel est le nom de la déesse de la guerre?... Allons!... Bell...

—Belladone!...



—Monsieur le fumiste, je vous ai fait venir pour que vous voyiez mes cheminées. J'ai beau brûler du bois, je gèle.

—Avez-vous essayé quand vous avez froid de faire trois fois, au trot, le tour du Champ de Mars?

Calino en visite

—Le gentil bébé que vous avez là, madame: quel âge?

—Quatre mois, tout juste.

—Votre petit dernier, sans doute?

Pas nouveau:

X.... — Il paraît qu'on vient d'inventer des vêtements sans boutons.

Y.... — Oh! ça n'est pas nouveau!... Moi, je n'en ai jamais eu aux miens depuis que ma femme fait de la bicyclette!...

On apporte au baron Rapineau une dépêche lui annonçant l'heureuse réussite d'une importante opération financière.

—Vous auriez pu, lui dit une personne présente, remettre quelques sous de pourboire au petit télégraphiste, messenger d'une si bonne nouvelle.

—Pardon... objecte le baron, me les aurait-il donnés, lui, si la nouvelle avait été mauvaise?

La voiture d'un paysan a fini par gravir la côte. Notre homme remercie le complaisant touriste qui, passant par là, l'a aidé en poussant à la roue.

—Ben merci, m'sieu, d'avoir poussé un brin ma carriole... Je m'doutions ben qu'avec un seul âne je n'pourrions pas monter c'te côte...

Propos de jetée.

—Quel est le poisson le plus long.

—Sais pas.

—Parbléu! la morue, dont la tête reste à Terre-Neuve pendant que la queue vient en France.

Un vieux chasseur donnait dernièrement à dîner à nombre d'admirateurs de ce "sport." Plaisanteries et bons mots se succédaient sans interruption. Enfin, on lui demanda de raconter son plus bel exploit.

—Eh bien! dit-il, je me souviens qu'une fois j'ai, d'un seul coup de feu, enlevé l'oreille et l'extrémité du pied de derrière d'une biche.

—C'est impossible! s'écrièrent les convives. Comment vous y êtes-vous pris?

Le conteur se trouva très embarrassé en présence de cette demande d'explications.

Se retournant vers son sommelier auquel il avait recours chaque fois qu'il était embarrassé:

—Jean, vous rappelez-vous comment j'ai accompli cette prouesse?

—Oh! oui monsieur, répliqua Jean après avoir feint de chercher dans ses souvenirs: ne vous souvenez-vous pas que juste au moment où vous avez pressé la détente, la biche se grattait l'oreille avec son pied de derrière!...

Quoique domestique, Jasmin se passionne pour certains problèmes sociaux. Il déplore le sort de la femme, cette mineure toujours en tutelle, cette éternelle vassale, etc.

Si bien que, l'autre soir, ayant à annoncer le dîner au moment où il était plongé dans ses rêveries, il s'écria avec conviction, à la stupéfaction générale:

—Madame est asservie!...



—Quoi! \$24.00 pour un porc qui ne pèse pas seulement 160 livres?

—Vous voudriez qu'à ce prix-là, il ait votre taille et votre poids?



—Vous n'avez pas peur, Mademoiselle, de pénétrer auprès de ces terribles bêtes?

—Je ne vous cache pas qu'en effet, je tremble... d'attraper des puces.

POUR RIRE

L'INVALIDE DE LA SCIENCE

(Monologue comique)

Si vous voulez, je vais vous raconter mon exploration scientifique dans l'île de Java.

Après deux ans de patientes recherches, j'étais parvenu à réunir une collection des animaux les plus rares.

Il y avait d'abord un superbe boa.

Je l'avais appelé Vitellius à cause de son appétit.

Un animal bien intelligent!

C'est lui qui m'a mangé le bras droit dans un moment d'expansion.

Mais il l'a payé cher!

Il y avait aussi un homard géant.

Je l'avais appelé Maufred.

Je ne sais pas pourquoi...

Il avait une tête à s'appeler Maufred!

Un animal bien intelligent!

C'est lui qui m'a coupé la jambe gauche par inadvertance... il était si myope!...

Mais il l'a payé cher!

Il y avait encore un crocodile.



Trop de familiarité

L'oncle Sam — "Entre nous, mon jeune ami, ne pourriez vous aller étudier ailleurs?" "Le Rire" (Paris)

cours pas tant, tu te feras pincer."

Ça n'a pas manqué de lui arriver: Il s'est mal soigné, et il est mort au printemps!

J'ai voulu le faire empailler, mais ça s'est tout émietté!

Pour comble de malheur, mon pélican s'est étranglé dans une partie de pêche, en avalant des petits poissons qui ne lui avaient rien fait.

On est toujours puni par où l'on pêche!

Il me restait encore Gertrude.

Il lui est arrivé un bien triste accident!

Il y avait un canon sur le port: elle a voulu avaler le canon!

Mais ça n'a jamais passé; elle est morte sans qu'on ait pu le lui retirer.

On a été obligé de l'enterrer avec!

Et puis, on m'a fait payer le canon!

Quant au restant de ma collection, il a été saisi par ministère d'huissier: Un huissier de Java!

Quand j'ai vu tout ça, je suis revenu.

J'ai été me présenter au ministre: ce n'était plus le même! Il voulut me renvoyer là-bas!

Merci, j'en ai assez des explorations scientifiques.

Et maintenant, je cherche une place. Une place où l'on n'ait besoin ni de marcher, ni d'écrire, ni d'entendre, ni de voir clair!

Si vous en connaissez une, vous pouvez me proposer de confiance:

Je ferai l'affaire. **MAC-NAB.**



A un prêtre révoqué

Le gouvernement français — "Maintenant je puis vous arrêter comme vagabond". "Figaro" (Paris)

Je l'avais appelé Bayard à cause de sa grandeur d'âme.

Un animal bien intelligent!

C'est lui qui m'a mangé le bras gauche dans un moment de colère!

Mais il l'a payé cher!

Il y avait encore un pélican.

Un bien honnête oiseau!

C'est lui qui m'a arraché l'oreille droite un jour que je lui donnais à manger des anchois.

Mais il l'a payé cher!

Enfin, il y avait une autruche.

Je l'avais appelée Gertrude, à cause d'une tante qu'elle me rappelait:

Une bête bien intelligente... l'autruche!

C'est elle qui m'a rendu chauve, à force de m'arracher les cheveux!

Une mauvaise habitude dont elle n'a jamais pu se défaire!...

Si j'avais su, je lui aurais acheté une brosse...

Mais on ne pense pas à tout!

Du reste, elle l'a payé cher!

Il y avait encore une foule d'animaux très rares:

Des crabes de Java!

Des araignées de Java!

Des scolopendres de Java!

Des hutres de Java!

Bref, ma collection était au grand complet, et j'allais partir, quand il m'est arrivé toute espèce de malheurs!

Il y a d'abord Vitellius qui a voulu manger Maufred.

Maufred a été digéré tout vivant, mais il est mort du coup que ça lui a fait!

Le boa n'a pas tardé à le suivre.

On lui a fait un cerceuil avec un tuyau de gouttière!

Il y avait beaucoup de monde pour voir ça!

Après cela mon crocodile est tombé malade: Un chaud et froid!

Je lui disais toujours: "Mon ami, ne



Clémenceau devant le miroir

"L'histoire décidera si je ressemble plus à Napoléon ou à Bismarck". "Simplicissimus" (Munich)

Les voyantes, dont les facultés divinatoires ouvrent à leurs nombreux admirateurs comme une lucarne sur un mystérieux troublant, eussent probablement intéressé et même intrigué Victor Hugo, volontiers épris d'inexplicable et qu'on a dit curieux d'occultisme et de télépathie.

Un jour, à Guernesey, comme il rentrait chez lui, il fut abordé par... un âne qui se mit à braire doucement, le regardant avec un air de lui demander quelque chose.

Victor Hugo s'arrêta pensif et dit au bout d'un instant:

—Pourvu qu'il ne soit rien arrivé là-bas!

—Où donc? interrogea Vacquerie.

—Mais à l'Académie!

—Pourquoi cela, cher maître?

—Parce que cet âne a l'air de solliciter ma voix pour y entrer.

On rit de cette plaisanterie de puissant format. Or, le lendemain, le courrier de Paris arrivait à Hauteville House, annonçait la mort de M. de Barante, l'un des Quarante.

—Vous voyez bien, Vacquerie! dit gravement Victor Hugo...

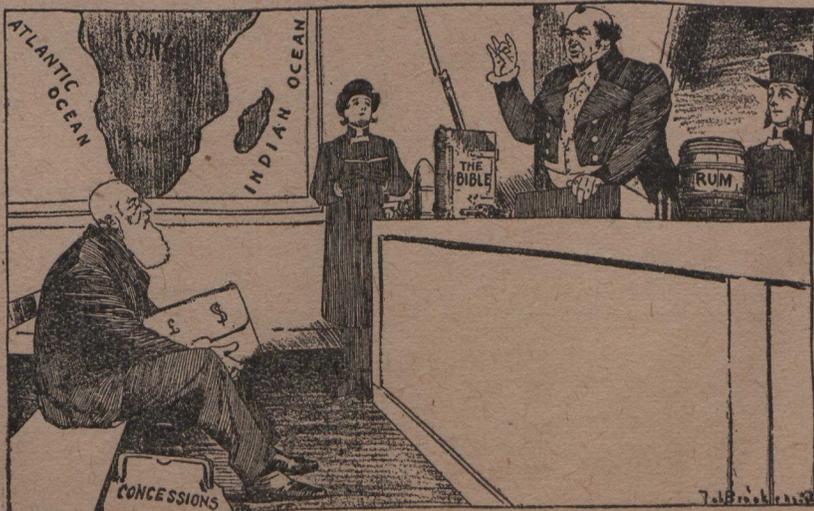
Dialogues du jour:

—En deuil?

—Oui, d'un oncle.

—Encore! il ne doit plus t'en rester?

—Mais si! (avec un soupir). Les riches.



Conseils d'un connaisseur

John Bull au roi Léopold — "Ecoutez-moi, je parle par expérience. Il vous est impossible de coloniser convenablement un pays en n'employant que de la morale. Je le répète: la morale seule est impuissante!..." "Amsterdamer"



Deux dans une seule famille 8 Bobcaygeon, Can.

Il y a à peu près deux ans, un de mes enfants eut des attaques d'évanouissement et notre curé me conseilla de faire usage des toniques du Père Koenig pour les nerfs. Une demi bouteille a suffi pour guérir mon petit malade. Quelque temps après un autre de mes enfants fut pris du même mal et lui aussi a été guéri par les Toniques.

Mme J. THIBAUDEAU.

Mme M. Murphy, de Montréal, Can., écrit qu'elle souffrait de dyspepsie nerveuse depuis huit ans, qui lui causait des palpitations de coeur, des étourdissements, et qui s'accroissent beaucoup durant les cinq dernières années. Plusieurs médecins furent consultés et beaucoup de remèdes employés sans aucun succès, jusqu'à ce que le Tonique du Père Koenig pour les nerfs vint lui procurer le soulagement désiré. Pas le moindre symptôme du mal depuis trois mois.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement. Ce remède a été préparé par le Rév Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la **KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.**

En vente tous les pharmaciens, \$1.00 la bouteille 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto par Lyman Bros & Co.

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUTS LES ÉPICIERS.

Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

RAZORINE

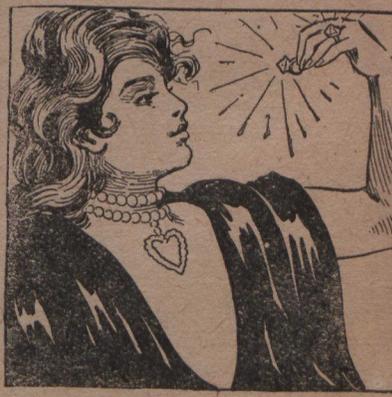


ENLÈVE

instantanément sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédions un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez: COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantic, Boston, Mass



GARANTIE

Chaque article de bijouterie acheté chez nous est garanti tel que représenté. Nous avons tout ce qu'il y a de plus chic des chefs-d'œuvre des ateliers parisiens et américains. Demandez notre catalogue.

NARCISSE BEAUDRY & FILS BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS 212, rue St-Laurent, MONTREAL

Pour Nos Jeunes Amis

Vers à Dire

LA BERGERONNETTE

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette
Qui voltiges vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau;
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau!

Va, dans tes gracieux caprices,
Bequeter la pointe des fleurs.
Ou poursuivre aux pieds des génisses
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette!...
Je suis là pour te protéger.

C'est ton doux chant dont je raffole;
Tu es un bon ami pour moi!
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette devant moi!

CH. DOVALLE

pas cette tranche-là aussi bonne que la première; il avait trop mangé au déjeuner. Et puis, il était un peu honteux de voir les regards d'envie de son petit frère.

—Maman, dit-il, puis-je donner un peu de gâteau à bébé?

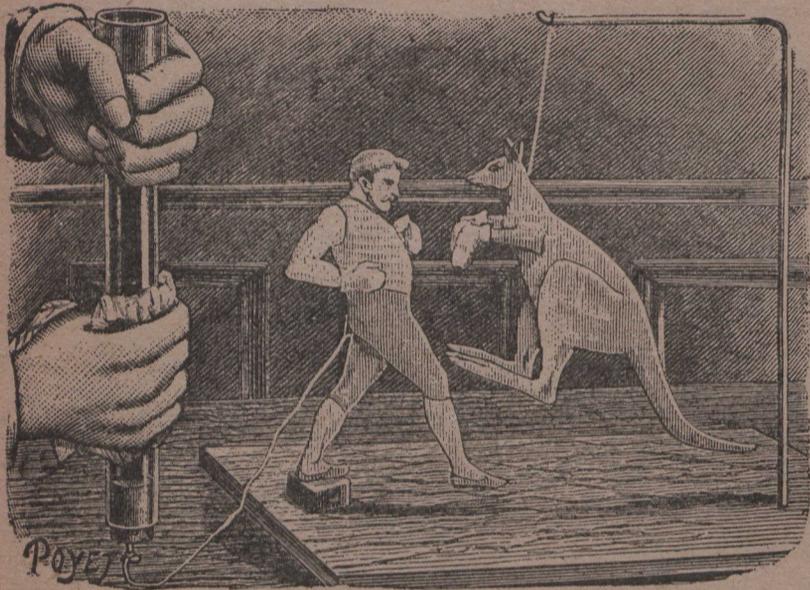
—Non! dit la maman. Tu as voulu ce gâteau pour toi tout seul, mange-le!...

Le soir, au dessert, on plaça le reste du gâteau devant Maurice. Mais au lieu de le manger, il se mit à pleurer en disant:

—Je n'en veux plus! je ne l'aime plus! j'en ai assez!

—Eh bien! dit la maman, tu vois que les gâteaux ne sont plus bons si l'on en mange trop souvent! Et je suis sûre que tu étais un peu honteux de manger celui-là tout seul?

—Oh oui! maman, c'était bien vilain. Mais je ne serai plus gourmand, et je partagerai toujours avec Bébé, désormais, tout ce que j'aurai de bon. Tiens, bébé, voilà un gros morceau de gâteau: à ton tour de te régaler!



LE KANGUROO BOXEUR

On sait que le pendule électrique consiste en une balle très légère, en moelle de sureau, suspendue par un fil de soie à un support à pied de verre destiné à l'isoler du sol. Lorsqu'on approche un corps électrisé, la petite balle est d'abord attirée, puis repoussée aussitôt qu'il y a eu contact.

Voici la manière de présenter cette expérience au public d'une façon originale. Dessinez, puis découpez, dans une carte de visite, un personnage représentant un boxeur; collez sur le revers du dessin un peu de papier d'étain débordant légèrement les contours du boxeur, et rabattez le rebord de papier d'étain sur la tranche de carton.

Collez derrière une des jambes (celle qui est en arrière) un bout de fil de fer, que vous piquerez dans un petit morceau de cire à cacheter, collé sur une planchette. Le pied qui est en avant ne touchant pas la planchette, le personnage est ainsi isolé du sol.

Dessinez, dans une feuille de papier à calquer, un kangaroo boxeur dans l'exercice de ses fonctions. Collez, au dos, du papier d'étain et suspendez-le par un fil de lin à une potence en fil de fer piquée sur la planchette, en face du boxeur humain, comme l'indique notre figure.

Comme source d'électricité, construisez une machine électrique au moyen d'un verre de lampe fermé à l'un de ses bouts par un gros bouchon traversé en son centre par un clou. Reliez ce clou au fil de fer qui est au dos du boxeur par un fil de fer mince de 30 pouces de longueur environ. Voilà notre appareil construit. Si vous frottez le verre, bien séché devant le feu, avec un foulard de soie ou une fourrure, le verre s'électrifiera et l'électricité se transmettra à l'homme. Le kangaroo sera vivement attiré et viendra frapper vivement le boxeur. Mais la décharge électrique aura lieu aussitôt, et l'animal sera repoussé. On aura ainsi une série d'attractions et de répulsions simulant le spectacle d'un animal furieux qui bondit sur son adversaire.

Les verres de lampe en cristal doivent être préférés pour cette expérience.

MAURICE ET LE GROS GATEAU

La maman de Maurice avait fait un beau gâteau. Elle en donna une part à chacun de ses enfants, et Maurice mangea bien vite la sienne.

—Maman, j'en voudrais encore.

—Il n'y en a plus, mon enfant.

—Oh! quel malheur! dit Maurice. Quand je serai grand je m'achèterai de gros, gros gâteaux et je les mangerai tout seul, sans en donner à personne!

—Eh bien! dit la maman, demain je te ferai pour toi seul un gâteau plus gros que celui-ci. Sois content!

Le lendemain, en effet, la maman donna à Maurice un énorme gâteau à la crème. Au dessert il en mangea un gros morceau. Le petit frère de Maurice aurait bien voulu en avoir!

Au goûter, Maurice se coupa de nouveau une tranche de gâteau. Mais il ne trouva

DEVINETTES

No 104

Pourquoi les gens enrhumés gagnent-ils toujours aux cartes?

No 105

Quels sont les canards les plus amusants?

No 106

Quel est le moyen de trouver le carême court?

No 107

Quel est l'enfant de votre père qui n'est pas votre frère?

Solution des devinettes publiées dans le No 1185 de l'Album Universel

No 100 — Parce qu'ils se tiennent par la Manche.

No 101 — La plante des pieds.

No 102 — Je l'appellerais monsieur de Néanmoins.

No 103 — C'est que le tailleur habilite et que le filou déshabilite.

Guérit la Toux

SIROP

De tous les
Pharmaciens
35 cts le flacon

MATHIEU

CIE J. L. MATHIEU,
Propriétaires
SHERBROOKE, P. Q.

DE GOUDRON ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE

La meilleure combinaison d'agents
thérapeutiques pour la guérison de

RHUMES, TOUX, L'ASTHME, BRONCHITES, Etc.

Le seul remède qui agit comme tonique reconstituant.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Dépositaire en Gros, MONTREAL

MERES!!

Si vous ne faites pas usage
du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant,
vous ne lui donnez pas ce
qu'il y a de mieux. Sa
peau restera douce et
blanche, si vous en faites
usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own
Soap", dans le savon et
sur la boîte, ne sont ja-
mais traduits



Clubs de Hockey

ASSORTIMENT COMPLET

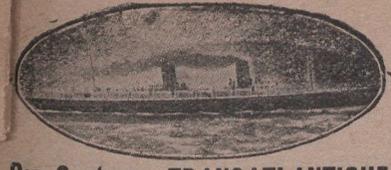
Hockey, Patins et Chaussures

Notre stock est des plus complets et comprend
tous articles appropriés pour les EXPERTS

Bâtons de hockey pour club, \$2.00, \$3.00 et \$4.50 la douzaine.
Pantalons de hockey de 75c à \$1.25 la paire.
Patins de 50c à \$5.00 la paire.
Jersey et sweaters, de \$1.25 à 5.00 chacun.
Chaussures pour hockey, de \$1.75 à \$3.50.
Voyez nos chaussures "Featherweight" de 6 ONCES, pour la
course, à \$3.50. La plus légère fabriquée.

SPECIAL — Patins norvégiens ga-
rantis, de 15 pouces, nickelés,
\$5.00 la paire. Escompte spécial
accordé aux clubs. Demandez
notre catalogue

A. E. BREGENT, 192 Ste-Catherine Est



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

* LA SAVOIE	jan. 17
* LA TOURAINE	jan. 24
* LA LORRAINE	jan. 31
* LA BRETAGNE	fév. 7
* LA SAVOIE	fév. 14
* LA TOURAINE	fév. 21

* Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

CHEMIN DE FER DE QUÉBEC ET DU LAC ST JEAN



QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE
Toutes les heures de 6.00 a. m. à 12.00 midi.
Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.
Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beaupré

LA SEMAINE
7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., 1.45, 5.45, 6.15 P. M.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE
9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beaupré 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

ENLEVE LES CORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du

ANTI-KOR LAURENCE

PRIX 25 cts. A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

A TRAVERS LE CANADA

(INÉDIT)

(Suite et fin)

Le lac se rétrécit graduellement jusqu'au bras sud de la rivière Thompson, et la voie descend le long de ses rives. C'est un district éminemment propre à l'élevage, et ses habitants sont presque tous originaires de la côte du Pacifique. Il est parsemé de champs bien clôturés, de récoltes mûrissantes, de meulons de foin et de maisons de ferme bien construites; de nombreux troupeaux, des chevaux et des moutons errent à loisir dans les vallées et sur les versants des montagnes, car l'élevage est la principale industrie de Kamloops, un gros bourg de 1,500 habitants. C'est la station d'approvisionnement des campements miniers et des ranches du sud. Le climat est particulièrement favorable aux tuberculeux, et beaucoup de malades, arrivés ici en temps opportun, ont largement bénéficié de leur visite.

Le bras nord de la rivière rejoint le bras sud, et tous deux réunis et élargis débouchent dans le lac Kamloops.

L'aspect de la région, cependant, ne tarde pas à changer; les champs cultivés sont remplacés par des paysages plus sauvages semés de rochers et de falaises. Les difficultés que les ingénieurs avaient eues à vaincre se renouvellent, car il faut ouvrir le chemin entre le lac et les montagnes. Des excavations profondes et des tunnels s'imposent; il faut jeter des ponts sur les rivières.

Avant d'arriver l'on arrête à Pennys, puis à Ashcroft, d'où partent presque tous les jours des caravanes de voitures et de mulets chargés de marchandises et de provisions pour les mineurs disséminés dans la région aurifère de Caribou et d'Omineca. Puis, après un parcours vers l'ouest, la voie ferrée tourne au sud dans la direction de Vancouver.

Le canon Black s'ouvre à trois milles d'Ashcroft, gardé à son entrée par un avant-poste remarquable connu sous le nom de Castle Rock, un énorme bloc quadrangulaire sur l'extrême bord de la falaise, mais complètement séparé de la montagne qui s'élève droite à l'arrière-plan. La construction de ce bloc est tellement régulière, sa position si curieusement choisie que l'on dirait un bastion planté là par les hommes pour surveiller le passage de la rivière coulant à sa base.

Ici les crêtes de rochers ne sont pas aussi élevées que celles longées par le chemin de fer depuis une longue distance, mais elles semblent plus agressives. Il est évident que dans les cols les plus sauvages et les plus étroits, les accidents de terrain étaient isolés, mais dans le canon Black, ce n'est plus la même chose. On dirait que, de propos délibéré, les forces de la nature se sont coalisées, comme si les montagnes, forcées de battre en retraite devant l'audace de l'homme, en dépit de leurs chaînes puissantes, de leurs précipices profonds et de leurs terribles avalanches, avaient volé les armes de leur ennemi. Les monts rangés régulièrement, horribles et redoutables, ressemblent à un fort construit tout exprès pour barrer la route. La rivière est profonde, calme et large, mais la lenteur du courant inspire la terreur. Les chaînes se dressent à pic, leurs sommets sont coupés à angles droits, et l'on ne voit ni un arbre ni un buisson pour égayer l'aspect sombre de leur masse menaçante. Les rochers sont noirs, et le train court dans des gorges profondes ou sur d'étroites falaises surplombant le cours des rivières. La végétation et la vie animale ont disparu, et le bruit du train répercuté par les échos des sombres rochers est le seul bruit perceptible jusqu'au ranche Basque. En sortant du canon, l'on se retrouve dans la plaine. Le chemin de fer traverse la rivière Nicola qui arrose un beau district d'élevage. Le paysage devient curieux et frappe l'oeil par la diversité de ses couleurs. Les eaux de la rivière Thompson, quoique très pures, sont d'un vert d'émeraude, la voûte du ciel est bleue et les rives se composent de couches d'une blancheur immaculée, d'un jaune brillant, d'un rouge rouillé ou d'un marron bruni, à la suite les uns des autres. Des lisières de gazon ajoutent une teinte de vert, et le tout est illuminé par l'éclat du soleil ou plongé dans les profondeurs de l'ombre. La conformation des rochers sort aussi de la banalité. L'action des éléments leur a donné une empreinte toute particulière, suivant leur degré de dureté; on y voit des tours, des montagnes, des lutins, des gyaètes et autres monstres merveilleusement ciselés.

Nicamous, où fut révélée en 1857 la richesse des mines d'or de la Colombie Anglaise, est située à cinq milles de Drynoch, tout près de l'entrée du canon Thompson,

l'avant-dernière difficulté à vaincre. Les montagnes presque jointes ne laissent qu'une lisière de rochers pour le passage de la voie le long de la rivière. Des blocs de granit font saillie sur les flancs, mais leurs versants paraissent si abrupts que le sol a glissé et a été charrié par l'eau, laissant le roc dans sa nudité primitive. La rivière encaissée dans ces parois, coule sombre et maussade, excepté lorsqu'un obstacle la jette en fureur. Les crêtes refrognées sont striées et tachetées de brillantes couleurs, et dans les éclaircies entre les montagnes, on aperçoit à distance des pics couverts de neige se dressant à l'horizon, et promettant au-delà des limites du canon de nouvelles scènes enchanteuses.

Voici une chute admirable à Thompson Siding — une clarté blanche dans la nuit des précipices. La vallée s'élargit à Lytton, pour recevoir les eaux bourbeuses de la rivière Fraser, qui ne tardent pas à ensevelir dans leurs replis les flots verts et limpides de la rivière Thompson. Il y a une légère ouverture dans le canon, et les montagnes sont plus éloignées, mais elles sont toujours nues et revêches, avec de grandes falaises grimant jusqu'à leurs sommets; cependant, l'on y trouve plus d'air et de lumière; le coeur n'est pas oppressé par la sublimité même des environs, comme il l'était en traversant le canon. Cette impression ne dure qu'un instant, car les monts n'ont pas l'intention de livrer le passage Fraser sans un suprême effort pour conserver leur prépondérance.

Le chemin traverse la rivière à peu de distance de Lytton, et en sortant du tunnel arrive au quai de Cisco, et bientôt après à North Bend. Ensuite Baston Bar; le canon principal de la Fraser commence ici, grandit dans la vallée jusqu'à Yale, à 23 milles plus loin. On passe d'abord devant les portes de l'Enfer, des rochers perpendiculaires s'élevant de chaque côté et enserrant la rivière entre leurs murs. Si on les compare aux monts voisins, ils ne sont pas d'une grande hauteur, mais ils sont irrésistibles, et la grande rivière est rétrécie de moitié dans son cours. La route du chemin de fer se continue sur une falaise à 200 pieds au-dessus du niveau de l'eau, à travers plusieurs tunnels et sur des ponts très élevés. La rivière s'élargit près de Spuzzan, et coule large, calme et profonde, bordée par les collines couvertes de pins géants d'une beauté grandiose. Le canon se rétrécit de nouveau, et les falaises présentent des précipices sans nombre; pour la dernière fois le fleuve est enserré et agité par les rochers, pour sortir triomphant et arriver radieux à Yale, dans la pleine lumière du soleil. Le Siwash Bluff abrite la petite ville de son ombre et la rejette dans l'insignifiance la plus complète par ses falaises dénudées, ses pics neigeux et ses torrents glacés.

Yale est à la tête de la navigation de la région du Pacifique, et l'on croirait que la nature a créé ici une barrière infranchissable pour empêcher l'homme de pénétrer plus loin dans l'intérieur, ou tout au moins pour le prévenir des dangers qu'il aurait à courir s'il persistait à vouloir lui voler ses secrets. Et c'est au moyen d'une masse gigantesque de rochers lancés au travers de la vallée, laissant un passage à peine possible au pied de ses inaccessibles hauteurs qu'elle a voulu l'arrêter.

Cependant, le voyageur, lorsqu'il regarde ces amas de granit suspendus sur sa tête, se sent tout glorieux après ce long voyage d'avoir pu contempler toutes les merveilles présentées à son admiration, et dont le point culminant se trouve précisément au terme de sa longue route.

La brise embaumée de l'océan Pacifique souffle sur Yale. Au passage du pont Spence, un cimetière indien, avec ses ossements bizarrement sculptés, s'offre à la vue. Tout le long des ravins, des Indiens pêchent le saumon ou lavent la terre aurifère pour lui arracher ses pépites. Agassiz est la station suivante, où le gouvernement a établi une station agronomique, et à cinq milles au nord le lac Harrison et ses sources sulfureuses. Le train continue sa route jusqu'à la Mission Junction, New Westminster et finalement Vancouver, l'un des ports de mer les plus importants de la côte du Pacifique. La population de la capitale est de 30,000 âmes.

UN CANADIEN

N'EN PRENEZ PAS D'AUTRES

Avec le BAUME RHUMAL on guérit rapidement: rhume, grippe, toux, bronchite, sans s'abstenir à un régime spécial qui débilite l'estomac et affaiblit le malade. La guérison est certaine.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL,	*9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD,	†7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO,	†9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA,	†8.45 a.m., *9.40 a.m., \$10.00 a.m., †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.5 p.m.
SHERBROOKE,	†8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.
ST. JOHN, N. B., HALIFAX,	†7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS,	*10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY,	*9.40 a.m., *9.40 p.m.
VANCOUVER,	*9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC,	†8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIÈRES,	*8.55 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA,	†8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE,	†8.00 a.m., †8.55 a.m. †5.00 p.m.
ST GABRIEL,	†8.55 a.m., †5.00 p.m.
STE AGATHE,	†8.45 a.m., †4.45 p.m.
NOMININGUE,	†8.45 a.m., †4.45 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Mardi, jeudi et samedi. § Dimanche seul. ¶ Quotidien excepté le samedi. † Samedi seul.

A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

"INTERNATIONAL LIMITED"

Le meilleur et le plus rapide train du Canada

Tous les jours à 9 a.m. Arr. Toronto à 4.20 p.m., Hamilton, 5.20 p.m., Niagara Falls, Ont., à 6.55 p.m. Buffalo, 8.25 p.m., London, 7.47 p.m., Détroit, 9.50 p.m., Chicago, 7.42 a.m. Café élégant sur ce train.

SERVICE RAPIDE D'OTTAWA

3 HEURES DANS LES DEUX DIRECTIONS
Part de Montréal.—*8.30 a.m. †3.40 p.m. *7.30 p.m.
Part d'Ottawa.—*8.30 a.m. †3.30 p.m. *5.00 p.m.
Wagons palais sur tous les trains.
* Tous les jours. † Jours de semaine.

MONTREAL ET NEW-YORK

La ligne la plus courte. Service le plus rapide.

2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté, aller et retour.
1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal †8.45 a.m. †11.10 a.m. *7.40 p.m.
Arr. à New-York †8.00 p.m. †10.00 p.m. *7.17 a.m.
* Tous les jours. † Dimanches exceptés.

BUREAUX DES BILLETS, 137 rue St Jacques. Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.



Tél. Bell EST 2141

Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

4.30 P. M. Pour l'Épiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Épiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE ?—Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consuls. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.



DE-CI, DE-LA

Au théâtre

Jules César, le drame célèbre de Shakespeare, traduit par Louis de Grammont, a été représenté au théâtre de l'Odéon, avec un succès considérable.

La donnée du drame est connue. C'est le fait historique de l'assassinat de César, dictateur, par Brutus. Comblé de bienfaits par César, Brutus sacrifie les devoirs de l'amitié et de la reconnaissance, à ce qu'il estime être le bien public, le salut de la liberté romaine!

Comment donner une idée du verbe de Shakespeare et du heurt des sentiments violents qui agitent les personnages du drame?

Essayons de le faire en reproduisant quelques-unes des paroles de Brutus et de sa victime.

Brutus s'oppose à ce que Marc Antoine et d'autres amis de César soient frappés avec lui.

"Ne tranchons pas les membres après avoir tranché la tête. Soyons des sacrificateurs, non des bouchers. Ah! Si nous pouvions atteindre l'Esprit de César, sans déchirer César! Puisqu'il faut que César saigne, frappons-le avec fermeté, mais pas avec rage".

César, de son côté, explique en ces termes, la raison de ses sympathies et de ses antipathies politiques, et l'aversion qu'il éprouve pour Cassius, aversion qui est de la présidence, puisque Cassius sera l'instigateur du crime.

"Je veux près de moi, des hommes gras, des hommes à la face brillante et qui dorment la nuit. Ce Cassius a l'air maigre. Il pense trop, de tels citoyens sont dangereux. Des hommes comme lui n'ont jamais le cœur à l'aise, tant qu'ils voient un plus grand qu'eux-mêmes."

Éclairés par le génie du grand tragique anglais, guidés par le talent de son éminent traducteur, ne croyons-nous pas, en lisant ces phrases rapides, voir, comme dans un spectacle cinématographique, s'agiter et vivre le monde politique romain. N'a-t-on même pas une vision plus moderne?

Journalistes précoces

Un magazine anglais, spécialement destiné aux enfants, publiait, ces jours derniers, l'avis suivant:

"Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs et lectrices que miss Rolsbud Seldfrige, qui avait été jusqu'ici seule directrice et propriétaire de la revue, s'est assurée les services de miss Gottie Jones, qui devient directrice associée."

Une explication est ici indispensable: la fondatrice et propriétaire de cette revue enfantine, qui a d'ailleurs un vif succès, aussi bien en Angleterre qu'en Amérique, a tout juste quinze printemps! Quant à sa nouvelle associée, elle a tout gentiment... douze années révolues! En voilà une chez qui la valeur — journalistique — n'attend pas le nombre des années!

Voyage de noces peu banal

Naguère, les jeunes mariés allaient faire leur voyage de noces en Italie.

Cela devient banal, et des couples chez qui l'amour conjugal n'avait pas détruit l'amour de l'étrangeté, s'avisèrent d'innover. On en vit qui commencèrent la vie à deux par une ascension en ballon libre.

Deux jeunes Américains viennent de trouver mieux. M. Max Fleischmann, navigateur américain, de souche allemande, qui épousait ces jours derniers, à Cincinnati, miss Sherlock, une blonde énergique de vingt-trois printemps, avait frété depuis plusieurs semaines un bateau norvégien, le "Laura", spécialement équipé et aménagé pour une longue croisière aux régions hyperboréennes.

Le soir même du mariage, après un joyeux dîner à bord avec quelques amis et leurs compagnons d'expédition, les jeunes époux ont fait voile pour la Norvège. M. Max Fleischmann compte de là, cingler vers la grande mer de glace, et se laisser dériver, comme Nansen, mais plus loin que lui, dans la direction du pôle.

Ces amoureux n'ont pas, comme on dit parfois, froid aux yeux.

Bizareries des grands hommes

Un chercheur vient de relever quelques bizarreries d'auteurs célèbres:

Stendhal ne pouvait écrire quelques pages d'un roman, d'une nouvelle ou même de l'une des quarante-cinq biographies de lui-même qu'il a alignées, qu'après avoir lu quelques pages du Code Napoléon. Il y trouvait comme une excitation salutaire à éviter tout style métaphorique. C'est possible. C'était surtout une habitude.

Kant ne pouvait renouer le fil de ses idées philosophiques qu'en considérant un peuplier qui était devant sa fenêtre. Le peuplier finit par être coupé. Le fil le fut aussi. Mais Kant avait achevé son oeuvre. Cet arbre a pu se flatter d'être celui de la science du bien et du mal.

Bourdaloze se mettait en train, avant de monter en chaire, en se jouant à lui-même un air de violon. Il avait besoin d'une légère excitation nerveuse. On serait curieux de savoir si l'inverse existe, et si l'on trouverait par le monde un violoniste qui eût besoin de faire un sermon avant de se mettre à son pupitre.

Le télégraphe par l'eau

La gloire de Marconi lui suscite des envieux.

Il avait eu l'idée de se servir, pour lancer des télégrammes, des ondes de l'air.

Voilà que des savants également dédaigneux des fils métalliques ont songé à confier leurs télégrammes aux ondes... de l'onde tout simplement.

L'appareil transmetteur est relié d'un côté à une batterie électrique de vingt-cinq éléments, et de l'autre au fleuve, au moyen d'un fil de cuivre au bout duquel était attaché un grand disque de zinc plongé dans les eaux.

A quelque distance, il y avait un appareil semblable: c'est-à-dire un grand disque plongé dans les eaux du fleuve et relié par un fil à l'appareil récepteur.

Le premier essai a été fait près de Cologne, d'une rive à l'autre. Le Rhin a là près d'un kilomètre de largeur. La voix a été parfaitement entendue, puis on s'est éloigné et l'on a entendu encore assez distinctement jusqu'à une distance de cinq kilomètres.

Mener par le nez

"Mener par le nez" signifie gouverner une personne à son gré, la manier à sa fantaisie sans qu'elle fasse de résistance ou oppose le moindre refus.

Charles, roi d'Angleterre, se laissait mener par le due d'York, à qui il abandonnait les affaires de l'Etat. Ce qui fit dire à



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres poste de 2 cents. Le système français du développement du buste inventé par Madame Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les femmes avant et après l'emploi du système corsine.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.



Notre Surface de Glace Ayant comme Fondation le solide plancher de la roulette, est la Plus Belle qui existe

Patinage tous les soirs de 7.30 à 10 p.m. Aussi les mardis, jeudis et dimanches après-midis. Admission 20c ou 6 billets pour \$1.00. Le Montagnard A.A.A.

Killegrew que le roi devait avoir bien mal au nez.

—Pourquoi cela? demanda le prince.

—Sire, c'est qu'il y a longtemps que Votre Majesté se laisse mener par là.

Cette expression a trait, sans doute, aux buffles, que l'on conduit au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans les narines.

Le cake-walk réhabilité

Un savant médecin a découvert que rien n'était plus contraire à la constitution des microbes qu'une agitation excessive. Agiter fortement des microbes, c'est les vouer à une mort certaine.

Comme corollaire de cette découverte, le médecin a démontré que le cake-walk étant la danse la plus frénétique du monde, aucune ne saurait être plus salutaire. Au bout de quelques minutes de mouvement tous les microbes sont anéantis.

Le cake-walk est, pour les microbes, une danse macabre.

Une annonce bizarre

Un journal musical a publié l'annonce suivante:

"On demande, pour une usine de chaussures, des ouvriers jouant du cor, et un tambour pour fabrique de cuirs".

Des cordonniers qui jouent du cor, cela a l'air d'une menace pour les clients. Mais il s'agit, évidemment, de jouer du cor dans la musique de l'usine, c'est plus rassurant.

Statistique du vol

On a calculé qu'il y a 200 vols avec effraction par jour dans le seul département de la Seine.

200 vols par jour, plus de 70,000 par an. C'est un chiffre.

Le butin, conquis par les malfaiteurs, est évalué à 40,000 francs par jour et 14 millions et demi par an.

De belles rentes pour les cambrioleurs!

Le père des chiens

Un policier de Londres, homme fort populaire, vient de prendre sa retraite.

Robert Lowell s'était fait une spécialité de ramener les chiens errants, soit pour les rendre à leurs propriétaires inconsolés, soit pour les envoyer dans les asiles de chiens.

Il recueillit ainsi 142,976 malheureux tous égarés.

Ce véritable ami des chiens mérite que les sociétés protectrices des animaux inscrivent son nom à leur tableau d'honneur.

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862
Fauteux & Pacaud
AGENTS D'ASSURANCE
FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS
Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.
Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.
No 72, Rue St-François Xavier

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2c. Adressez: B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.

La fausse mort

On a beau ne pas tenir énormément à la vie, la pensée d'être enterré vivant n'est jamais agréable.

A Gretz, en Autriche, on est toujours sûr de ne pas avoir pareille surprise, et même, si on n'est qu'endormi, alors que tous, même la Faculté vous croient mort, on peut être certain de ne pas se réveiller jamais, car avant de vous clouer dans le cercueil, on prend une précaution définitive, on vous perce le cœur avec une longue aiguille. Le remède, — si remède on peut dire, — agit et ne vaut guère mieux que le mal... de se réveiller dans le tombeau.

Mais voici qui est plus alléchant: une Suédoise, Mme Leind, a fondé une association pour la "protection des morts vivants". Les corps sont conservés plusieurs jours dans un local spécial, et chaque cercueil est muni d'un petit appareil qui, au moindre mouvement du faux décedé, lui apporte une large provision d'air respirable.

Des expériences ont été faites dans un hôtel de New-York, où sur douze cents personnes enterrées, six revinrent à la vie et purent être sauvées, grâce à l'appareil de Mme Leind.

Secrets Professionnels de la Beauté



Il est extravagant et souvent dangereux d'acheter des lotions, des poudres, des "embellisateurs" que vous ne connaissez pas, et à des prix exorbitants. Si votre visage est enlaidi par une cause quelconque, si vos cheveux grisonnent ou tombent;

Si les rides apparaissent, si vous êtes sujet à une transpiration excessive; ou, si vous avez le visage et les bras couverts de poils follets, nous pouvons vous envoyer huit prescriptions renommées, qui vous feront disparaître tout cela, y compris celles pour la blancheur du teint, et notre poudre liquéfiée pour la toilette.

POUR UNE PIASTRE NOUS ENVERRONS LES HUIT PRESCRIPTIONS ET LES INGRÉDIENTS POUR UNE SEULE, A VOTRE CHOIX

Tout est facile à préparer, efficace et inoffensif. On peut se procurer tous les ingrédients chez les pharmaciens.

MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste TORONTO, ONT., CANADA

UNE CHASSE AU LION

A cinq heures du soir, j'arrivai à un douar des Ouled-Bou-Azizi, situé à une demi-lieue du repaire de ma bête, qui, au dire des vieillards, avait élu domicile dans la montagne voisine depuis plus de trente ans. J'appris en arrivant que, tous les soirs, au coucher du soleil, le lion rugissait en quittant son repaire, et qu'à la nuit il descendait dans la plaine, toujours rugissant. Sa rencontre me parut presque infaillible, aussi m'empressai-je de charger les deux fusils que j'avais. A peine avais-je terminé cette opération, que j'entendis le lion rugir dans la montagne.

Mon hôte s'offrit de m'accompagner jusqu'au gué que le lion devait franchir en quittant la montagne. Je lui donnai mon second fusil, et nous partîmes.

Il faisait noir à ne pas se voir à deux pas. Après avoir marché pendant un quart d'heure environ à travers bois, nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau qui roule au pied de la montagne. Mon guide, très ému par les rugissements qui se rapprochaient, me dit: "Le gué est là". Je cherchai à reconnaître la position; tout, autour de moi, était noir; je ne voyais même pas mon Arabe, qui me touchait. Ne pouvant rien distinguer par les yeux, je me mis à descendre jusqu'au ruisseau pour rencontrer, en tâtant avec la main, quelque voie de cheval ou de troupeau. C'était bien un gué très encaissé et dont les abords étaient difficiles.

Ayant trouvé une pierre qui pouvait me servir de siège, tout à fait au bord du ruisseau et un peu en dehors du gué, je renvoyai mon guide, qui ne demandait pas mieux. Pendant que je cherchais à prendre connaissance du terrain, il ne cessait de me dire:

— Revenons au douar, la nuit est trop noire, nous chercherons le lion demain pendant le jour.

N'osant se rendre au douar tout seul, il se blottit dans un massif de lentisques, à une cinquantaine de pas de moi. Après lui avoir ordonné de ne pas bouger, quoi qu'il pût entendre, je pris position sur ma pierre.

Le lion rugissait toujours et se rapprochait. Ayant tenu mes yeux fermés pendant quelque temps, je finis par voir, en les ouvrant, qu'à mes pieds était un talus vertical créé sans doute par un débordement du ruisseau qui coulait à plusieurs mètres plus bas; à ma gauche et au bout du canon de mon fusil, se trouvait le gué. Mon plan fut aussitôt arrêté: s'il m'était possible de voir le lion dans le lit du ruisseau, je devais le tirer là, le talus pouvant me sauver si j'étais assez heureux pour le blesser grièvement.

Il pouvait être neuf heures, quand un rugissement se fit entendre à cent mètres au delà du ruisseau. J'armai mon fusil, et, le coude sur le genou, la crosse à l'épaule, les yeux fixés sur l'eau, que le distinguais par moments, j'attendis.

Le temps commençait à me paraître long, quand, de la rive opposée du ruisseau et juste en face de moi, s'échappa un soupir long, guttural, qui avait quelque chose du râle d'un homme à l'agonie. Je levai les yeux dans la direction de ce son étrange, et j'aperçus, braqués sur moi comme deux charbons ardents, les yeux du lion. La fixité de ce regard, qui jetait une clarté blafarde, n'éclairant rien, pas même la tête de l'animal, fit refluer vers mon cœur tout ce que j'avais de sang dans les veines. Une minute avant je grelottais de froid, maintenant la sueur ruisselait sur mon front.

Quiconque n'a pas vu un lion adulte à l'état sauvage peut croire à la possibilité d'une lutte corps à corps à l'arme blanche avec cet animal; celui qui en a vu un sait que l'homme aux prises avec le lion est la souris dans les griffes du chat. J'avais déjà tué deux lions; le plus petit pesait cinq cents livres; il avait, d'un coup de griffe, arrêté un cheval au galop; cheval et cavalier étaient restés sur place. Depuis cette époque, je connaissais suffisamment leurs moyens pour savoir à quoi m'en tenir. Aussi le poignard n'a jamais été, dans mon esprit, une arme de salut.

Mais voilà ce que je me disais: Dans le cas où une ou deux balles ne tueraient pas le lion — chose très possible — quand il bondira sur moi, si je résiste au choc, je ferai en sorte de lui faire avaler mon fusil jusqu'à la crosse, puis, si ses griffes puissantes ne m'ont ni terrassé ni harponné, je jouerai du poignard dans la région du cœur.

Je venais donc de tirer mon poignard du fourreau et de le planter dans la terre, à portée de la main, quand les yeux du lion commencèrent à descendre vers le ruisseau. Je fis mentalement mes adieux et la promesse de bien mourir à ceux qui me sont chers, et, lorsque mon doigt chercha doucement la détente, j'étais moins ému que le lion qui allait se mettre à l'eau.

J'entendis son premier pas dans le ruisseau, qui courait rapide et bruyant puis... plus rien. S'était-il arrêté? Marchait-il

vers moi? Voilà ce que je me demandais en cherchant à percer le voile noir qui enveloppait tout autour de moi, lorsqu'il me sembla entendre, là, tout près, à ma gauche le bruit de son pas dans la boue. Il était, en effet, sorti du ruisseau et montait doucement la rampe du gué, lorsque le mouvement que je venais de faire le fit s'y arrêter.

Il était à quatre ou cinq pas de moi et pouvait arriver d'un bond. Il est inutile de chercher le guidon lorsqu'on ne voit pas le canon de son fusil. Je tirai au juger. Au coup de feu, je vis une masse énorme, sans forme aucune et à tous crins. Un rugissement épouvantable déchira l'air; le lion était hors de combat. Au premier cri de douleur succédaient des plaintes sourdes, menaçantes. J'entendis l'animal se débattre dans la boue, sur le bord du ruisseau; puis il se tut.

Le croyant mort, ou tout au moins hors d'état de se tirer de là, je rentrai au douar avec mon guide, qui, ayant tout entendu, était persuadé que le lion était à nous. Il va sans dire que je ne fermai pas l'œil de la nuit.

A la pointe du jour, nous arrivâmes au gué; point de lion. Un os, gros comme le doigt, que nous trouvâmes au milieu du sang que l'animal avait perdu en abondance, me fit juger qu'il avait une épaule cassée. Une racine énorme avait été coupée par la gueule du lion contre le talus du gué, à un demi-mètre de l'endroit où j'étais assis. La douleur qu'il dut éprouver dans ce mouvement offensif, qui le renvoya en arrière, causa sans doute les plaintes que j'avais entendues et le fit renoncer à une seconde attaque. Nous suivîmes en vain ses traces par le sang; le ruisseau qu'il avait descendu nous les fit perdre ce jour-là.

Le lendemain, les Arabes du pays vinrent me proposer de le chercher avec moi. Nous étions soixante, les uns à pied, les autres à cheval. Après quelques heures de recherches inutiles, je rentrai au douar et me disposais à partir, quand j'entendis plusieurs coups de feu et des hurras du côté de la montagne. Il n'y avait pas à en douter, c'était mon lion. Je partis au galop.

Les Arabes fuyaient dans toutes les directions en criant comme des forcenés. Quelques-uns avaient mis le ruisseau entre le lion et eux; d'autres, plus hardis parce qu'ils étaient à cheval, l'ayant vu se traîner avec peine vers la montagne qu'il cherchait à gagner, s'étaient réunis au nombre de dix pour l'achever, disaient-ils. Le cheik les commandait. Je venais de passer le ruisseau et j'allais descendre de cheval, lorsque je vis les cavaliers, le cheik en tête, tourner bride au galop de charge.

Le lion, avec ses trois jambes, franchissait derrière eux et mieux qu'eux les rochers et les lentisques, et poussait des rugissements qui mirent les chevaux dans un état tel, que les cavaliers n'en étaient plus maîtres. Les chevaux couraient toujours, mais le lion s'était arrêté dans une clairière, fier et menaçant. Qu'il était beau avec sa gueule béante, jetant à tous ceux qui étaient là des menaces de mort! Qu'il était beau avec sa crinière noire hérissée, avec sa queue qui frappait ses flancs de colère!

De la place où j'étais au lion, il pouvait y avoir trois cents pas. Je mis pied à terre et appelai un des Arabes qui se tenaient à l'écart, pour prendre mon cheval. Plusieurs accoururent, et force me fut, pour ne pas être remis sur mon cheval et emmené au loin, de laisser entre leurs mains le bur-nous par lequel ils me tenaient. Quelques-uns essayèrent de me suivre pour me dissuader; mais, à mesure que je doublais l'allure en marchant vers le lion, leur nombre diminuait. Un seul resta, c'était mon guide du premier jour, il me dit:

— Je t'ai reçu sous ma tente, je réponds de toi devant Dieu et devant les hommes; je mourrai avec toi.

Le lion avait quitté la clairière pour s'enfoncer dans un massif à quelques pas de là. Marchant avec précaution, toujours prêt à faire feu, j'essayai en vain de suivre ses traces: le sol était rocailleux, et l'animal ne laissait plus de sang. Je venais de fouiller un à un les arbres du massif, lorsque mon guide, qui était resté au dehors, me dit:

— La mort ne veut pas de toi: tu as passé près du lion à le toucher. Si tes yeux s'étaient rencontrés avec les siens, tu étais mort avant d'avoir pu faire feu.

Je lui ordonnai de jeter des pierres dans le repaire. A la première qu'il jeta, un lentisque s'ouvrit et le lion, après avoir regardé de tous côtés, fit un bond vers moi. Il était à dix pas, la queue droite, la crinière sur les yeux, le cou tendu, la jambe cassée pendante. Dès qu'il avait paru, je m'étais assis, cachant derrière moi l'Arabe, qui me gênait par les: "feu! feu! feu! donc!" qu'il mêlait à ses prières. A peine avais-je épaulé mon fusil, que le lion se

rapprocha par un petit bond de quatre à cinq pas qui allait probablement être suivi d'un autre, lorsque, frappé à un pouce au-dessus de l'œil droit, il tomba.

Mon Arabe, rendait déjà grâce à Dieu, quand le lion se mit sur son séant, puis se leva debout sur ses jarrets comme un cheval qui se cabre. Une autre balle, plus heureuse, trouva le cœur et le renversa, cette fois roide mort.

En faisant l'autopsie de ce lion à Bone, je découvris que la deuxième balle avait entamé l'os frontal sans le briser. Elle était aplatie sur l'os, large comme la paume de la main et épaisse comme dix feuilles de papier.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles poste-restante.
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Mlle Eva Lebel, commis, Roberval, Qué., séries et fantaisies. — Mlle Angeline Alie, La Baie du Febvre, tous genres, signature côté vue. — Mlle Marie Anna Grenier, St Léon, Co. Maskinongé. — Mlle Laura Le-françois, Louiseville, Qué. — Hervey Le-blanc, St Cyprien, Co. Napierville. — Mlle Albine V. Guertin, boîte 285 Windsor Mills, Qué. — M. Léon Prévost, Val Racine, Co. Compton, Qué. — Mlle Antoinette Côté, 124 1/2 rue Richelieu, Québec, anglais et français. — Mlle Blanche A. Roy, boîte 274 Windsor Mills, Qué. — Mlle Agnès Séguin, 554 rue Rivard, Montréal. — L. Boyer, 611 St André, Montréal, échangera avec tous pays, cartes en cuir et fantaisies. — Fred. Boyer, 90 Main st., Ogdensburg, N. Y., échangera avec Canada et Etats-Unis, anglais et français, fantaisies et cartes en cuir préférées. — Alphonse Réhel, 155 B. P. Rimouski, Qué., avec monde entier, tous genres, réponse assurée. — Georges Dar-mont, St Paul l'Ermite, Co. Assomption, fantaisies avec monde entier, timbre côté vue, réponse immédiate. — Mlle Jeanne d'Auteuil, St Paul l'Ermite, Co. Assomption, fantaisies avec monde entier, timbre côté vue, réponse assurée. — Mlle Made-leine de Lauriot, 164 St Jean, Québec, avec monde entier. — Mlle Lucia Gauthier, Peribonka, Lac St Jean. — Jos. Bisson, 358 West 48th st., New-York. — Charles Pot-vin, Edmonton, Alta. — Mlle Rosaline Du-clos, Mittineague, Mass., Box 56, tous gen-res, avec monde entier, correspondance an-glaise, réponse assurée. — Mlle Donalda Schinck, 9 rue Maria, St Henri, Montréal, anglais, français, fantaisies seulement en dehors de Montréal. — Mlle Alexina Con-stantin, 66 rue St Augustin, St Henri, tous genres, anglais, français, monde entier. — Henri Tellat, 3 rue Gaillard, Romans, Drôme, France, vues avec monde entier, ré-ponse assurée. — Mlle Anna Corbell, Terre-bonne, Qué., fantaisies préférées. — Mlle Alice Caron, Louiseville, Qué. — Mlle Blan-che Thibeau, 66 rue Dollard, St Malo, Qué-bec, fantaisies et séries avec monde entier.



SOUSSIONS POUR APPROVISIONNEMENT DES INDIENS

Des soumissions cachetées adressées au soussigné, et portant sur l'enveloppe ces mots: Soumission pour approvisionnement des Indiens, seront reçues à ce département jusqu'au midi du Lundi, 4 Février 1907, pour la livraison de fournitures aux Indiens en divers endroits du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, pendant l'année fiscale devant se terminer le 31 mars 1908.

On pourra se procurer des imprimés contenant toutes les indications pour ces soumissions, en s'adressant au soussigné, ou au Commissaire des Indiens, à Winnipeg. On n'acceptera pas nécessairement la plus basse ni aucune autre des soumissions.

J. D. McLEAN,
Secrétaire.

Département des Affaires des Indiens.
Ottawa.

N. B. Les journaux insérant cet avis sans autorisation du Département, ne seront pas payés.



Le Boeuf Salé de Clark

Du beau boeuf bien salé et dont on a enlevé les os et le gras superflu.

Cet aliment dans une maison assure à la ménagère un repas excellent et toujours prêt. Vous serez certainement satisfait du Boeuf Salé de Clark. Se vend en canistres de 1 et 2 livres chez les épiciers, etc.

WM. CLARK, Mfr.,
Montréal

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne une ivrogne invétérée est une maladie périodique.

La nature a voulu qu'à toute maladie il y ait un remède.



LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions qu'il y a positif-ment les cas les plus rebelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les mauxaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
87, rue St-Christophe MONTREAL LTEE

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centins en timbres vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprès et Lavergne, 360 rue St Denis, Montréal. Département des cartes.

UN RHUME DE CERVEAU

MONOLOGUE

Je... (Il éternue). Pardon... quel rhume! Satané Plumard, me faire aller au Vésinet à cinq heures du matin, avec un pareil coryza!... C'est émouvant, un duel... Je n'en avais jamais vu... Du reste, tout s'est bien pa... pas... (Il éternue) sé. Mais n'anticipons pas... Malheureusement pour moi, Plumard est mon ami... Cela n'est rien encore... Mais il est auteur... c'est beaucoup... et dramatique... c'est... (Il éternue) trop. Il prend tout au sérieux... Le public, par exemple, n'en fait pas autant pour ses pièces. Ainsi, moi, je ne tenais pas du tout à voir son drame... Mais comment résister à un auteur qui vous apporte, lui-même un fauteuil... vous emmène, malgré vous, et ne vous lâche que lorsqu'il vous a installé dans votre stalle?... C'est le spectacle... (Il éternue) forcé... Et quelle stalle... juste dans l'entrée de l'orchestre... en plein courant d'air... Le comble, c'est que je suis enrhumé... depuis... (Il éternue). C'est effrayant. Malgré cela, la pièce m'a intéressé... Avez-vous vu la pièce à Plumard? Non... Les journaux vous ont appris que c'était un four complet... Alors, vous vous êtes abstenus... Eh bien! vous avez eu tort... Je l'ai vue et, quoique je sois bien enrhumé... je vais vous en parler... C'est très bien... Le titre est une trouvaille... C'est... (Il éternue) très original... n'est-ce pas? On sait tout de suite de quoi il s'agit... Mademoiselle... (Il éternue) joue remarquablement son rôle... Charmante... beaucoup de talent. Au troisième acte, elle a une robe en... (Il éternue). Une merveille... Toute la salle pleurerait... Ainsi, moi, qui la vois souvent... je ne la reconnaissais pas du tout... Quelle toilette... Et la situation... (Il éternue) palpitante... Celui qui fait le mari est très bien aussi... Son entrée est une trouvaille... Il ouvre la porte... s'avance en scène, très simplement, et s'écrie... (Il éternue) Dieu vous bénisse! Je ne l'ai jamais vu si beau... même dans la pièce de... (Il éternue) où il a eu un si grand succès... Et les décors! Des chefs-d'oeuvre... Le premier, un jardin; à droite, une cheminée monumentale... Non... c'est à gauche... dans le salon, la cheminée... Le troisième, c'est le même que le deuxième: un grand salon... avec un pavillon de chasse... Oh! non, le pavillon, c'est dans le... (Il éternue). Mais, le plus réussi... c'est le dernier... une trouvaille... On aperçoit la lune derrière un nuage... Le nuage passe... et... (Il éternue). Toute la salle pleurerait; moi aussi... mais c'était de mon rhume! Le directeur a bien fait les choses... Il est vrai que c'est Plumard qui a tout payé... Les actes sont très courts... les entr'actes sont rares... Seuls... les courants d'air sont nombreux... J'en sais quelque chose... (Il éternue). Si vous allez à l'orchestre, ne vous mettez pas près de la porte de gauche... c'est mortel; près de la porte de droite... c'est exactement la même chose... (Il éternue). Pour en revenir à Plumard, ce qui m'a frappé, dans son drame, c'est la partie comique... On rit tellement qu'on finit par en pleurer... Au deuxième entr'acte, j'ai été au foyer... Très bien installé le foyer... A droite, une porte; à gauche, une autre porte; au milieu, un courant d'air. Oh! c'est le théâtre le plus aéré de Paris... L'été... on doit y être bien à son aise... Mais, l'hiver, c'est... (Il éternue). Au foyer, j'ai rencontré Plumard... Je l'ai vivement félicité... Je lui ai dit:

—Mon cher, permettez-moi de vous dire que... (Il éternue). Il y a trop de portes, décidément.

Il a été touché de mon observation... Nous causions amicalement, lorsqu'une appréciation un peu vive vint frapper nos oreilles. Un vieux monsieur, en passant, s'était écrié:

—Quel est le crétin qui a écrit une idiotie semblable?...

Plumard se retourne et dit noblement: "C'est..." (Il éternue). Il a été très digne... Immédiatement, on convint d'une rencontre pour ce matin, au Vésinet, à cinq heures... Nous montons en voiture. Plumard était plein d'ardeur... Moi, mon rhume m'abrutissait... J'étais gelé... Pour comble, voilà que Plumard, voulant expliquer une riposte à son second témoin, brise une des glaces de la voiture... Le vent s'engouffre... Le froid redouble et j'éternue à me fendre le crâne... Enfin! nous arrivons... je descends de voiture dans un état... (Il éternue). Ce n'était plus un témoin que Plumard avait en moi, mais une machine... (Il éternue) à éternuer... J'aperçois les deux témoins du vieux monsieur... Je vais au-devant d'eux, et je leur dis... (Il éternue). Aussitôt, notre adversaire s'écrie:

—S'il en est ainsi, tout est arrangé...

Je reste stupéfait et de plus en plus enrhu... (Il éternue) mé... Plumard s'en va, bras dessus bras dessous, avec son adversaire... Nous les suivons, ahuris... Au restaurant, Plumard m'explique, enfin, que le vieux monsieur est le directeur du théâtre de Cannes... qui, comme excuses, va monter sa pièce immédiatement. Moi, à la place du directeur, j'aurais préféré un bon coup... (Il éternue) d'épée... Enfin! cela le regarde... Quant à moi, je pars avec eux... espérant que, sous un climat plus chaud, les courants d'air sont moins froids et que mon rhume sera bientôt... (Il éternue). Merci!

Il sort.

ANDRE LENEKA et E. MATRAT.

De "gros" propriétaires

Londres est presque exclusivement possédée par quelques gros propriétaires, tels Lord Portonais qui a 2,000 maisons au West-End, quartier richissime de Londres.

Le duc de Portland touche, pour ses loyers, un rien... 12,000,000 de francs par an. Le duc de Belford possède les quartiers environnant le British Museum: Covent Garden, Bloomsburg, etc.

Les Halles de Londres s'y trouvent comprises et sont d'un bon rendement pour le duc; sur chaque panier de fruits qui s'y vend, le duc prélève indirectement un penny; cela fournit environ 250,000 francs par an. Mais ils sont dépassés par le duc de Westminster dont le duché compte 12,000 hectares et les propriétés londonniennes 20, ce qui permettra au jeune fils qui vient de naître, de dépenser, plus tard 25 francs par minute; c'est du temps bien payé.

Sommaire du numéro de "La Revue hebdomadaire" du 22 décembre. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire — Georges Noblemaire: Un grand libéral: M. Ribot. Professeur Ed. Branly: Les progrès de la télégraphie sans fils. André Lichtenberger: Roman: L'Automne, II. Geoffroy de Grandmaison: Madame Récamier. Constance Smedley: Les saints d'outre-mer, conte de Noël, traduit par P. Puliga. Péladan: Etrennes d'art. Emile Guillaumin: Nouvelle: Fête champêtre. Ch. Levif: Les Idées au théâtre. Les faits de la semaine. La revue des revues françaises et étrangères. La vie sportive. La vie mondaine. Dans nos prochains numéros: Deux études du marquis Costa de Beauregard et de M. Hanotaux, de l'Académie française.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 20 francs par an au lieu de 25, payables en deux semestres de 10 francs.

COLONIAL HOUSE
SQUARE PHILLIPSGrande Vente
Annuelle
d'Escompte

DURANT LE

Mois de Janvier



NOUS offrirons notre stock entier (à l'exception de 2 ou 3 lignes, que nous sommes liés par contrat, de vendre à prix fixe) à des escomptes variant de

10 p.c. à 75 p.c.

Plus 5 p.c. d'extra pour le comptant



Une attention spéciale est donnée aux ordres par la malle.

Henry Morgan & Co., Ltd
SQUARE PHILLIPS, MONTREAL



LA CUISINE DE MADAME

RECETTES A LA CANADIENNE

Concombres

Une autre manière de faire des marinades aux concombres, qui entraîne, il est vrai, plus d'ouvrage mais qui est très sûre, c'est de la couvrir avec de la saumure chaude (pas trop forte), la faisant bouillir tous les jours pendant huit jours successifs, et la versant sur vos concombres. Nettoyez et essuyez ensuite vos concombres comme il faut et mettez-les dans un bon vinaigre épicé. Au besoin, ils peuvent se conserver pendant un siècle.

Tomates marinées

Prenez un gallon de tomates vertes tranchées, 2 cuillerées à soupe de sel, 1 cuillerée à soupe de moutarde moulue, 1 cuillerée à soupe de clou de girofle, autant de cannelle, autant de poivre noir et autant de poivre rouge ou 4 têtes de poivre vert hachées, 1/2 chopine de graine de moutarde et 2 pintes de vinaigre. Faites bouillir tout ensemble pendant 15 minutes, versez ensuite dans une jarre et couvrez bien. On peut commencer à les manger après trois jours.

Marinades aux choux rouges

Prenez un bon chou rouge ferme, coupez-le en quatre, enlevez les cotons durs et coupez-le ensuite de tranches fines que vous mettez dans un bol en terre ou en bois avec assez de sel fin (environ la moitié d'une tasse pour un chou). Mettez votre bol dans une place froide pendant 24 heures, remuant le chou de temps à autre; rincez ensuite dans de l'eau froide et faites essorer au moyen d'une passoire. Dans une pinte de vinaigre fort, mettez 2 cuillerées à soupe de poivre noir rond, autant de piment et une cuillerée à thé de clou attaché dans un morceau de mousseline; faites commencer à bouillir pendant 10 ou 12 minutes, retirez ensuite et laissez refroidir tranquillement en couvrant le vaisseau. Dans 2 ou 3 jours, votre marinade sera prête à être servie.

Diner bouilli

Mettez bouillir du boeuf salé dans de l'eau froide à huit heures du matin. Mettez-y un morceau de lard à dix heures. Ajoutez des navets, betteraves, carottes, choux, une heure et demie avant de retirer du feu. Si un des articles ci-dessus était cuit avant les autres, enlevez-le dans un plat et tenez-le chaud, et quand tous sont cuits, mettez-les dans un grand plat. Séparez les feuilles d'un chou et mettez-les dans une tulle pour les faire bouillir.

Potage au blé d'inde et aux fèves

Détachez les grains de blé d'inde de l'épi, faites bouillir les épis seuls pendant une demi-heure. Mettez les grains dans l'eau où ont bouilli les épis, et faites bouillir votre blé d'inde pendant une heure. Faites bouillir vos fèves séparément pendant 20 minutes, jetez l'eau noire où elles ont bouilli et mettez les fèves dans le blé d'inde bouillant; faites bouillir encore et servez après avoir ajouté du beurre et du sel au goût.

Sauce aux tomates

Tranchez un quart de minot de tomates et trois oignons de bonne grosseur. Couvrez-les d'eau froide et saupoudrez dessus 2 tasses de sel. Laissez-les tremper durant 12 heures. Retirez-les ensuite et rincez-les plusieurs fois dans de l'eau froide. Hachez-les bien fin et faites-les bouillir jusqu'à ce qu'elles soient tendres dans un vinaigre faible. Otez alors le vinaigre et pendant qu'elles sont encore chaudes, ajoutez 2 cuillerées à soupe de chaque sorte d'épices, une petite botte de moutarde moulue, 2 tasses de racines de raifort râpées, 6 têtes de poivre vert hachées fin ou 2 cuillerées à soupe de poivre moulu. Mélangez bien et couvrez avec le vinaigre froid.

Tarte aux oranges

Faites bouillir deux pommes, mettez-les dans une croûte; pelez et tranchez ensuite une orange de bonne grosseur de laquelle vous enlèverez les graines; ajoutez-la aux pommes et saupoudrez du sucre et la moitié d'un biscuit pilé; couvrez.

Tarte aux pommes et citrons

Faites bouillir 4 grosses pommes dans le moins d'eau possible jusqu'à ce qu'elles s'écrasent bien fin, ajoutez le jaune de deux oeufs, du sucre et une petite pincée de sel, mettez alors 1 cuillerée à thé d'extrait de citron, battez tout ensemble avec les pommes et mettez dans vos tartes; quand ces dernières sont cuites, glacez-les avec vos blancs d'oeufs et faites jaunir dans le fourneau.

Gâteaux battus et simples

Prenez 1 tasse de beurre, 2 tasses de sucre, 4 tasses de farine et 5 oeufs; battez bien ensemble et saupoudrez du sucre sur le sommet. Cette quantité est suffisante pour faire deux gâteaux.

Gâteaux délicats

Prenez 1 tasse de sucre, 3/4 de tasse de beurre, 1/2 tasse de lait, 2 tasses de farine, les blancs de 3 oeufs, 3/8 de cuillerée à thé de crème de tartre, et 1/2 cuillerée à thé de soda.

Soupe aux patates

Faites bouillir des patates, coulez-les ensuite à travers une passoire ainsi que l'eau où elles ont bouilli et salez-les au goût. Hachez du cerfeuil ou du céleri que vous mettez dans une casserole et vous verserez ensuite la soupe bouillante dessus. Jetez-y ensuite des morceaux de pain rôtis dans le beurre.

Croquettes de boeuf

Hachez menu du boeuf, battez deux oeufs et mêlez avec la viande, en y ajoutant un peu de lait, de beurre fondu, de poivre et de sel. Formez des petits rouleaux et faites frire.

Boeuf canard

Prenez une tranche de bifteck, salez et poivrez de chaque côté; préparez du pain et des biscuits avec des huîtres ou sans huîtres comme pour farcir un dinde. Étendez la farce sur la viande, coupez et faites rôtir pendant une heure. Si vous ne voyez par les ailes ou les pattes, vous croirez que c'est du canard rôti que vous mangez.

Pâté de bifteck aux huîtres

Battez légèrement le bifteck avec un rouleau, assaisonnez avec du poivre et du sel, ayez tout prêt un plat profond garni d'une pâte pas trop riche; mettez-y la viande avec des rangs d'huîtres, puis le jus des huîtres avec un peu de muscade râpée et une cuillerée à thé de sauce piquante (catsup), recouvrez le plat avec la pâte et faites cuire au four. Le veau ferait tout aussi bien que le boeuf.

Boeuf aux tomates

8 livres de boeuf en tranches, faites bouillir légèrement deux pintes de tomates, 3 clous, beaucoup de beurre, poivre et sel; quand le tout est bien cuit et épais, coulez les tomates dans une passoire, versez sur le boeuf et servez chaud ou froid.

Omelette aux tomates

6 tomates hachées bien fin, 3 bonnes cuillerées à soupe de beurre jauni dans la poêle. Jetez les tomates dans le beurre bouillant, laissez bouillir quelques minutes, cassez 4 oeufs dans le mélange poivre et sel, laissez bouillir quelques minutes.

... LES ...
Essences Culinaires de Jonas
sont recommandées par les chefs les plus célèbres
elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les
Essences de Jonas

Essence Concentrée
POUR
Liqueur de Chartreuse
JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liqueur de Chartreuse des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleurs liqueurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile.

Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la maille.

Prix du flacon
25 Cents

DÉPOSITAIRES :
La Cie des Laboratoires S. LACHANCE, LIMITÉE
87, Saint - Christophe, Montréal

Madame,

SI Vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer, quelque soit la condition de l'article, je lui donnerai sa couleur primitive ainsi que tout l'éclat du neuf.

Spécialité de Teintures de Soiries et Rideaux

NETTOYAGE A SEC PERFECTIONNE ...

A. F. DECHAUX
No 62, rue Ste-Catherine E
Tel. Bell Est 51

Esinhart & Maguire
Agents en chef et secrétaires de la
SCOTTISH UNION & National Insurance Co. of Edinburgh
et agents en chef de la
GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY OF NEW YORK
117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

Votre Buste
Développé de 2 pouces dans un mois avec le
BUSTINOL
du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

Père guéri de l'ivrognerie

Sauve son père de la fin des ivrognes. Echantillon gratuit de prescription sans goût "Samaria" arrête sa passion de boire et commence une guérison complète.



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le déshonneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le "Samaria". J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède étant sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidé à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whiskey. Qu'elle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que de bonne volonté, il n'aurait jamais cessé de boire."

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adresse: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE POITRINE PARFAITE AVEC LES

POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la puissance:

L. A. BERNARD, 1882 Rue Ste-Catherine, MONTREAL
Aux E. U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Les Amers Indiaènes



Le plus économique en même temps que le plus efficace TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.

LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicamenteuse; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les Maux de Tête, Étourdissements, Nausées, Malaise Général, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

LABORATOIRES
S. LACHANCE, Limitée
87, rue St-Christophe,
MONTREAL

DEMANDEZ LA LIQUEUR

ANGÉLICA

Liqueur Stimulante à base de

Fine Champagne

Authentique de la Distillerie de Matha

"S'il veut s'en aller confortable Après la tasse de Moka, Nul dîneur ne quitte la table Sans un verre d'Angélica." L'HERMINE

L'Angélica se trouve dans toutes les bonnes épiceries. Ainsi que dans les Hôtels et Restaurants de 1ère classe.

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité. Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc

PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent

Le Saltimbanque

(INÉDIT)

Au détour du chemin, la voiture s'arrête!
On est près du village, et c'est demain la fête;
Demain qu'on va gagner de l'argent pour huit jours
Avec les boniments, les farces et les tours.

Les petits, en haillons, sont déjà sur la route;
Le cheval dételé sur les verts talus broute,
Et la femme contemple à travers les rideaux,
Avec ce long regard des vierges de vitraux
Qui promène partout sa tristesse plaintive,
Le chemin poussiéreux et la rosse poussive,
Le chemin poussiéreux et la rosse poussive,
Et les talus à pic et les enfants crasseux.

L'ainé des fils, flandrin musculeux et pouilleux,
Avec son brûle gueule à ses lèvres jaunies,
Eructant sans arrêt ses longues litanies
De jurons bohémiens, range les vieux harnais,
Les tentes et les feux.

Sur les proches marais
Déjà plane un brouillard qui monte et se dilate.
— "Allons! la mère, ici! Descends! dit l'acrobate.
"Il faut souper ce soir, j'ai faim et je suis las!"
"Et comment va le vieux?" — Le vieux se meurt, hélas!
Les cahots de la route ont fatigué sa tête.
La crainte de mourir l'exaspère et l'hébète!
— Bah! faut que ça se fasse: il ne peut pas toujours
Vivre, le vieux! Puis lorsqu'on a fait tous ses tours
Le dernier ne doit pas coûter bien cher, je pense!
Notre plus grand chagrin sera pour la dépense.
Demain, l'on va trimer pour gagner quelques francs.
Cela ne dure pas, tu le sais, bien longtemps...

Bon Dieu! Voyons la mère, entends-tu comme il râle?...
Et la femme en guenille, émaciée et pâle,
Ses cheveux sur le dos, écoute, et fond en pleurs!
C'est que dans la bohème, où tout n'est que malheurs,
Malgré la faim qui tue et le chagrin qui mine,
Malgré tous les hasards plus durs que la famine,
Malgré tous les espoirs crevés et dispersés,
Malgré tant de souffrance et de tourments passés,
Les coeurs sentent encore et l'amour est vivace.
Et si la femme doit faire aussi le paillasse;
Débiter des horreurs à deux sous du morceau,
Danser sur une corde ou jouer du cerceau,
Amuser le public pour nourrir la marmaille,
S'il faut qu'aux durs moments, malgré tout elle braille
Pour attirer les sots et les sous, dans son coeur
Délicat et sensible, il est une douleur
Qu'elle cache et qu'elle aime; un amour qui s'élève
Au niveau du martyr et qui, lorsqu'il se crève,
Laisse couler du sang...

On a dormi le soir
Sous la tente; le vieux ne laissant plus d'espoir.
Il fait triste à pleurer dans la vieille baraque.
On dirait, tant ça pue, un horrible cloaque,
Et la femme parfois en a des hauts de coeur.
Le fils est au travail, impatient, grondeur.
Il attèle la rosse aux brancards, il entasse
Les toiles et les bancs, les planches, la paillasse.
On range les chaudrons et tous les bibelots.
Et puis, l'on part au bruit agaçant des grelots.
Il faut que pour ce soir, sur la place publique
On ait monté la tente et disposé la clique.
Ce soir, à la leur fumeuse des lampions,
Quand sur les tapis gris lutteront les champions,
Avec les poids de vingt, les haltères, les barres,
Lorsque les charlatans, farceurs, voleurs, ignares
Se riront des gogos, les enfants vont jouer
Dans de mauvais pistons; le garçon va suer
Tout seul, le corps mi-nu, pour amuser la foule,
Ramasser les gros sous dans son chapeau qui roule
Et peut-être, demain, pour payer un cercueil...

Tout est prêt pour la fête, et la femme est au seuil...
Elle attend en veillant toujours l'homme qui râle,
La minute, où son fils, au bruit d'une cymbale
L'appellera là-bas pour mimer et danser!
Elle a plutôt le coeur à pleurer qu'à valser.
Le bruit qui l'étourdit semble prendre la plainte
De son homme qui meurt tout près de sa contrainte;
Et le contraste affreux des rires et des pleurs,
Des gais villageois près des tristes batteurs
Lui font monter la fièvre à son pauvre front pâle.
Sur son dos découvert, elle a jeté son châle,
Et dans l'encadrement trop noir de ses cheveux,
Ses yeux toujours hagards, de son fils à son vieux
Tournent sans se lasser.

Lui, n'est plus qu'un squelette,
Roulé dans un linceul. Ce fut un rude athlète
Autrefois!... Aujourd'hui sur ce grabat puant,
Sous ce plafond de bois, mordoré, bas, gluant.
Près de ce lumignon hideux et détestable,
Qui brûle en pétillant, sur cette vieille table,

INVITATION CORDIALE

ADRESSÉE AUX TRAVAILLEUSES

Mlle Robitaille raconte comment les conseils de Mme Pinkham Profitent aux Travailleuses.



Les travailleuses sont particulièrement sujettes aux désordres féminins, particulièrement celles qui sont obligées de rester debout du matin au soir dans les magasins ou les fabriques.

Toujours la jeune fille travaille et elle est souvent le gagne-pain de la famille, qu'elle soit malade ou bien, qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil, elle doit se rendre à son travail, accomplir la tâche qui lui est imposée—sourire et se rendre agréable.

Chez ces personnes les symptômes des maladies féminines se manifestent très vite par des faiblesses de reins et douleurs dans le dos et dans les membres inférieurs et le creux d'estomac. Par suite d'humidité fréquente aux pieds, les périodes deviennent douloureuses et irrégulières; elles ont de fréquents étourdissements, accompagnés de perte d'appétit, la vie leur devient un fardeau. Tous ces symptômes indiquent des désordres de l'organisme féminin, qui peuvent être promptement et facilement guéris par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Mlle Alma Robitaille, 78 rue St. François, Québec, Québec, raconte ce que ce grand remède a fait pour elle. Elle écrit:

Chère Mme. Pinkham:—
"Le surmenage et les longues heures de bureau, compliqués d'un rhume négligé, occasionnèrent un très sérieux trouble féminin, et finalement, je fus incapable de me rendre à mon travail. Je pensai alors à une amie qui avait pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, quand sa santé était dans la même condition que la mienne et j'en envoyai immédiatement chercher une bouteille. Je la pris et deux autres ensuite avant que mon état commençât à s'améliorer véritablement, mais après cela ma guérison fut très rapide et je fus bientôt rétablie et je pus retourner de nouveau à mon travail. Votre remède pour les femmes mérite certainement des louanges et je suis heureuse de le recommander."

C'est à ces personnes que Mme Pinkham tend une main secourable et fait une cordiale invitation de correspondre avec elle. Elle est la bru de Lydia E. Pinkham. Et donne ses conseils aux femmes depuis vingt-cinq ans. Ses longs succès dans le traitement des maladies des femmes donnent à ses lettres de conseils une valeur incalculable pour toutes les travailleuses. Adresse: Mme Pinkham, Lynn, Mass.



Vous qui souffrez
d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons
J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Incandescence par le Pétrole

Le bec Peerless à incandescence par le Pétrole se visse sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile: plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation: une pinte de pétrole en 19 heures. Même intensité que le Gaz à incandescence.

Prix du Bec complet avec verre, manchon et mèche \$3.00. Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gaz Light Co. Ltd.
319 Boulevard St-Laurent, MONTREAL



Les Grands Musiciens

(Suite)

Litolff (Henri), 1818-1891, né à Londres.
Son père était Français, sa mère Anglaise. Comme tempérament artistique, il n'est pas sans quelque analogie avec Liszt. Grand virtuose pianiste, fougueux, passionné, compositeur appartenant comme lui à l'école romantique, il en diffère, malheureusement, par le succès, qui lui a presque toujours fait défaut; par l'élévation aussi peut-être.

Il a écrit pour le théâtre, pour l'orchestre et pour le piano; on peut citer de lui: des Concertos, des Symphonies; l'Ouverture des Girondins, Héroïse et Abailard, opérette; la Belle au Bois dormant, féerie; l'Escadron volant de la reine, opéra-comique.

Quelques-uns pourront penser que par l'Ouverture des Girondins, où il a pourtant introduit la Marseillaise, et par ses Symphonies, il se rattache à l'école allemande.

Lacombe (Louis), 1818-1884, né à Bourges.

De son vrai nom Louis Brouillon, fut élève de Zimmermann, de Czerny et de Barbereau. C'est plus qu'un incompris, c'est un inconnu, en dépit de la valeur incontestable de ses oeuvres, parmi lesquelles on devrait au moins connaître: les Harmonies de la nature, l'Ondine et le Pêcheur; deux symphonies dramatiques, Manfred et Arva; un opéra-comique, la Madone, et Winkelried, oeuvre posthume. Seules, quelques pièces de piano ont eu un succès, hélas! éphémère.

Offenbach (Jacques) 1819-1880, né à Cologne.

Créateur du genre opérette, qui participe de l'opéra-comique et de l'opéra-bouffe italien, il a écrit des partitions pleines d'esprit et de bonne humeur, mais parfois manquant de distinction: Orphée aux Enfers, la Belle Hélène, les Deux Aveugles, la Chanson de Fortunio, etc. Musicien instinctif et sans instruction musicale, il ne réussit jamais, malgré quelques tentatives, comme les Contes d'Hoffmann, dans un genre plus élevé.

C'est pourtant un des artistes les plus amusants et sirtuels qui aient jamais existé.

Gounod (Charles), 1818-1893, né à Paris.

Elève d'Halévy, de Lesueur et de Paër, obtint le premier prix de Rome en 1839.

Sa carrière est trop dans la mémoire de tous pour qu'il soit opportun de l'esquisser ici. Je donnerai seulement la liste, à peu près chronologique, de ses principaux ouvrages: Sapho, grand opéra, 1851; la Nonne sanglante; le Médecin malgré lui, opéra-comique; Faust, la Colombe, Philémon et Baucis, la Reine de Saba, Mireille, Roméo et Juliette, Polyucte, Cinq-Mars, etc.; la musique de scène de deux drames: les deux Reines de Legouvé, et Jeanne d'Arc de Barbier; puis, en dehors du théâtre, plusieurs Messes, les unes pour grand orchestre, les autres ayant caractère orphéonique, beaucoup de musique d'église, deux Symphonies, quatre recueils de vingt mélodies chacun, devenus presque populaires, un charmant petit poème intitulé Biondina, l'oratorio de Tobie, la belle lamentation Gallia; Rédemption, Mors et Vita; une quantité de mélodies sur paroles anglaises ou italiennes, et jusqu'à de la musique de piano et... une Méthode de cor à pistons. Comme Mozart, son idole, sa dernière oeuvre est un Requiem; il est mort subitement en le faisant entendre à sa famille et à quelques intimes.

Ce grand génie, doublé d'un philosophe et d'un érudit, conservera la place qu'il a vaillamment conquise dans l'histoire de la musique française, à laquelle il a fait franchir un grand pas, et dont il restera une des gloires impérissables. Sa nature à la fois mystique et passionnée a ouvert à l'art des voies nouvelles, inexplorées et fécondes, largement exploitées de nos jours, et dont se ressentira longtemps encore toute l'école française.

Les funérailles de Gounod, membre de l'Institut, grand officier de la Légion d'honneur, ont eu lieu aux frais de l'Etat avec une pompe officielle extraordinaire. C'était un juste tribut à sa valeur.

Avec quelques flacons d'eau-de-vie et d'éther,
Le saltimbanque meurt comme un chien! Son oeil clair
Cherche encore un ami: son garçon ou sa femme.
Il est seul pour mourir, et dans cette pauvre âme
Où le vide se fait, le souvenir amer
Des tourments d'autrefois revient comme un éclair...
Il va crever... pourtant il a reçu le prêtre
Au village voisin! Il le verra peut-être...
Mais peut-on quand tout rit, faire entrer le curé?
Est-ce qu'il ne faut pas que ce soit ignoré,
Qu'un homme se meurt là, quand d'autres sont en joie?
Et que, pour égayer la foule qui tournoie,
La femme du mourant doit rire... pour gagner?
... Le peuple rendu gai, ne sait rien épargner!
L'épouse est toujours là sur le seuil de la porte;
Elle a mis ses clinquants, bijoux de toute sorte;
Sa chevelure brille aux reflets des lampions,
Des croissants argentés fichés dans ses chignons.
Quand le mari jouait ses tours, là, sur les planches,
Quand on riait de coeur aux foires des dimanches,
La vie était un sens, car ils étaient tous deux!
Mais à présent, danser? Il n'est plus là le vieux...
Mais les bambins qu'il faut nourrir, elle, la mère?
Mais les petits qui trop connaissent la misère
Déjà? Sur les tréteaux, dans leurs cuivres ternis,
Soufflant avec effort, et lançant leurs lazzi
Ils font rire près d'eux...

Elle écoute! Elle pleure,
Songeant qu'il lui faudra rire aussi tout à l'heure
Elle aperçoit son grand garçon gesticulant,
Grimaçant et hideux, tout barbouillé de blanc.
Elle entend les appels comme elle entend le râle,
Lui déchirer le coeur par coup, par intervalle.
— " Mesdames et Messieurs, clame le bohémien,
" Entrez et prenez place ou vous ne verrez rien!
" Nous avons le plus fort de tous les acrobates,
" Le champion des poids lourds... il a du poil aux pattes.
" Ce n'est pour aujourd'hui que deux sous en entrant
" Et même on rend la pièce à qui n'est pas content.
" Accourez! Venez voir!"

C'est un trop lent martyre
Pour la femme d'attendre! Elle entre. Lui, l'attire
De ses deux bras raidis; elle tombe à genoux
Au pied du vieux grabat; elle étreint son époux...
Non! elle n'ira pas, aujourd'hui!... Le peut-elle?
L'amour la retient là; mais son devoir l'appelle!
Oh! l'horrible devoir de rire!

Le mourant
Laisse tomber sa tête et dit en délirant
— " Le garçon... les enfants, font-ils bonne recette?
" Va les aider! Tu sais, il faut que l'on s'achète
" Du bon pain blanc, demain, pour fêter mon trépas!
" D'un gueusard comme moi, l'on ne s'occupe pas.
" Laissez-moi m'en aller! Vous, achevez la fête!
" Va, ma femme, on attend... la femme fait la quête
" Et ça rapporte plus que quand c'est le garçon.
" Sans toi le monde est froid... au peuple polissons
" Si l'on veut de l'argent, il faut donner la femme
" Vas-y pour tes enfants!"

De la besogne infâme,
Elle sent dans son coeur un dégoût si profond
Qu'en pleurs, elle s'accroche au lit du moribond.
Et là-bas, les discours ampoulés et barbares,
Des pitres et des clowns jouant avec les barres,
Au reflet clignotant des lumignons fumeux
Font tinter en son coeur comme un glas douloureux
Qui prélude à la mort. Son garçon s'époumone
Devant les spectateurs; il amuse, il bouffonne.
Et nul n'entre pour voir!

La mère veut partir.
Elle est debout... Horreur! C'est le dernier soupir
De son homme et tout près, sur la place publique
Son fils vient de crier: " En avant la musique!"
Pourquoi fuir ce chevet? Pourquoi porter son deuil
Au milieu du plaisir? Elle croit, sur le seuil,
Entendre son garçon qui lui conte, timide
Qu'on n'a rien fait ce soir et que la bourse est vide.
Que les petits sont las et qu'il faudra demain
Ou bien aller mendier ou bien voler son pain!...
Elle voit les enfants fatigués et moroses,
Lui dire à leur retour de si pénibles choses...
Elle ne peut attendre!... Elle part aussitôt
Le coeur tout sanglotant sous son étroit maillot.
Elle arrive, joyeuse, et la foule l'acclame.
Elle danse, elle rit! Et c'est un mélodrame
Où la joie est au peuple et la peine à l'auteur!
Elle mime, sans trêve; et malgré la pâleur
De sa figure triste, elle met des sourires
Des éclats, des chansons et de folles satires.
La foule, qui s'amasse à l'entour des tréteaux
Lui jette des gros sous pour payer ses travaux...
Encore des lazzi, des tapes sur la joue,
Et du guignol en plein. La femme s'y dévoue
Le cuivre des gros sous, lui fascine les yeux,
Elle semble oublier qu'il est parti son vieux...

Quand elle reviendra, la fête terminée,
Esclave désormais de cette destinée,
Pour sauver ses enfants et leur donner du pain,
Près d'un cercueil encore, elle rira demain!

Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par
Express franc
de port sur ré-
ception du prix



Brochure des-
criptive sur de-
mande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

LA
'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irruptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les **Rousseurs et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. **Blanchit le Teint** graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est **Brunie par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver. LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

Vaut mieux être certain que dans le doute au sujet du remède à donner au bébé

Le fait qu'un remède a été employé et prescrit pendant un demi-siècle par les médecins, est une garantie suffisante de la valeur de ce remède. Vous pouvez avoir pleine confiance dans le

Tresor des Mères et des Nourrices

Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.25

National Drug & Chemical Co., Ltd.
Seuls propriétaires, MONTRÉAL.

Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
LUDEGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— M O N T R É A L —

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands 964

Un art nouveau au Canada



Le travail de la fleur artificielle exige un personnel habile et doué de bon goût



Quand la fleur est teinte, il s'agit de la monter délicatement

L'INDUSTRIE des fleurs artificielles et des plumes de fantaisie est l'une des plus considérables que l'on rencontre dans les cités de la vieille Europe. En Amérique elle tend, depuis quelques années, à se développer sensiblement. Au Canada, elle est encore bien éloignée de l'importance qu'elle est destinée à acquérir dans un avenir prochain. Il n'existe guère qu'une maison de ce genre à Montréal, et elle suffit difficilement aux demandes des magasins de gros établis dans les différentes provinces.

"C'est que le métier d'ouvrière en fleurs et plumes est très spécial, nous disait récemment Monsieur Raynaud, l'aimable et distingué fondateur de la grande manufacture qui porte son nom. L'apprentissage demande une durée de plusieurs années, et malheureusement les jeunes filles sont rares qui possèdent la persévérance nécessaire pour réussir d'une manière satisfaisante. Et cependant les salaires qu'elles peuvent obtenir valent bien ceux de nombre d'autres industries. Une apprentie de quatorze à quinze ans gagne dès ses débuts deux dollars et demi à trois dollars par semaine, et peu à peu, l'expérience aidant, elle peut arriver à un sa-

La première opération consiste dans l'apprêtage. L'étoffe est tendue sur des cadres bordés de clous, c'est alors qu'il s'agit de lui donner la rigidité nécessaire pour que la fleur une fois terminée demeure sans déformation. Si l'on emploie de la soie, on la passe à la gomme pour lui donner plus de consis-

tance. Pour le coton, au contraire, on ne laissera que juste la quantité d'empois voulue. Une fois sèche, l'étoffe est alors teinte uniformément de la couleur que l'on désire. Puis, nouveau séchage, et à ce moment elle est prête pour la deuxième opération qui s'appelle le découpage.

Il s'effectue au moyen d'emporte-pièces de toutes formes, que l'on enfonce dans l'étoffe à coups de masse, produisant ainsi les différentes parties qui entreront dans la confection de la fleur et du feuillage.

Ces pièces découpées sont ensuite portées à l'atelier des trempouses. Là elles reçoivent les différentes teintures. Cette opération est l'une des plus délicates de la fabrication, et nécessite, outre une grande sûreté de main, un goût très sûr et une imitation judicieuse.

Les feuilles sont ensuite pressées sous des fers chauds qui leur donnent la forme, tandis que les fleurs passent en d'autres mains chargées de leur donner le mouvement et la vie.

Une fois ainsi préparées séparément, les diverses parties de la fleur sont remises aux brancheuses



A l'aide de l'emporte pièce on forme tous les modèles de fleurs et de feuilles.



L'apprêtage est la première opération



La presse donne les formes les plus délicates aux verdure



La mise en boîte et l'emballage doivent être faits avec le plus grand soin.

laire de dix piastres et même davantage. Ajoutez à cela que les conditions dans lesquelles notre commerce se trouve vis-à-vis des importateurs étrangers sont des plus défavorables et même parfaitement anormales. En effet, les objets entièrement fabriqués en Europe ne sont frappés à leur entrée au Canada, que d'un droit de 25 p. c., tandis que nous autres manufacturiers indigènes, nous devons payer 35 p. c. sur les matières brutes qui nous sont indispensables. Il y a là une bizarrerie administrative qui nous est des plus préjudiciables et qui empêche le développement rapide de notre industrie, pourtant appelée à un avenir des plus brillants".

La fabrication des fleurs artificielles est assez complexe et comprend une série d'opérations fort nombreuses et délicates.

Les fleurs sont confectionnées de différentes matières, soie, velours, mousseline. Ces étoffes sont importées en pièces et toujours blanches. La couleur ne s'applique qu'ensuite, selon les besoins. La maison importe également de Paris les divers objets nécessaires à la couture, tels que les tubes en caoutchouc et en coton, les pistils de fleurs. Quant aux fils d'acier de toutes dimensions, ils viennent de New-York.



C'est dans la coloration que se révèle le goût artistique de l'ouvrière

qui les groupent en un tout élégant, d'après les modèles qu'elles ont sous les yeux. Elles ajoutent ensuite les tiges, les montures, accessoires. Il ne reste alors qu'à emballer soigneusement les fleurs dans de grandes boîtes en carton que l'on renferme à leur tour dans les caisses de bois destinées à l'expédition.

Quant à la fabrication des plumes de fantaisie destinées à l'ornementation des chapeaux, la manière de procéder est un peu différente.

Les oiseaux et les plumes détachés, les aigrettes, les paradis, tout cela est envoyé directement de Paris. On leur donne ensuite la couleur suivant le désir du client et suivant la mode du jour. Puis on pratique le montage au moyen de fils de fer. C'est cette partie de la fabrication qui est la plus difficile car du mélange habile des différentes plumes dépend le bon aspect de l'ornement. Quant à la nature des plumes employées, elle est des plus variables; nous trouvons du faisan, du geai, de l'oiseau de paradis, du marabout, etc.

La fabrication des fleurs artificielles est au Canada de beaucoup plus importante que celle des plumes de fantaisie.

JEAN PORTAL

Solution de Bisphosphate de Chaux DES FRERES MARISTES

32 ANS DE SUCCES

Cette solution est un excellent fortifiant : elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats ; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les



maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Bisphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Bisphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis.

DEPOSITAIRES-GENERAUX

HURTUBISE & CIE

20 RUE SAINT-ALEXIS, MONTREAL

Tout ce qu'il faut pour la Table



Nous invitons les lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL à visiter nos superbes étalages.

Services à Diner Services à Thé
Plats à Gâteaux

Articles en Faïence et en Porcelaine
Verrerie et Coutellerie

Service à Diner Complet ^{107 morceaux,}
valant \$8.00. Blanc avec bordure double et doré. **\$4.80**
PRIX SPECIAL.....

H. C. GRÉGOIRE

Phone Bell
Est 2078

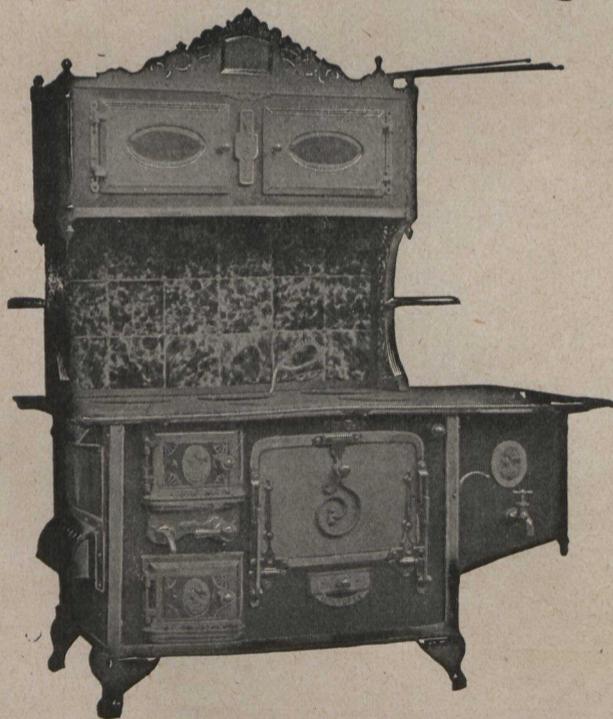
775, Rue Ste-Catherine Est

(Bloc
Borsalou)

Aussi 377 Rue Sainte-Catherine Est

LE Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

LES SAISONS PASSENT, MAIS LA CELEBRE

Eau Minérale de Saint-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera durant les froides saisons, si l'on conserve la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main.



La St. Léon Water Company

No 12, rue Craig Est, <sup>Près de la Cote
St-Lambert</sup> MONTREAL

THE MONTREAL PHOTO- ENGRAVING CO'Y

Ce titre acheté de l'Hon.
T. Berthoume, est la pro-
priété de "L'Album
Universel" 51, Rue
Sainte - Catherine Ouest.

ERNEST MACKAY,
PROPRIÉTAIRE.



Cet atelier est installé dans le même local que L'ALBUM UNIVERSEL, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain. ¶ Toutes sortes de travaux de photogravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini. ¶ Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis. ¶ Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé "IDAY," grain, etc. ¶ Spécialité : Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention. ¶ Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.



Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY
51, Ste-Catherine Ouest
Coin de la Rue Saint-Urbain
MONTREAL